

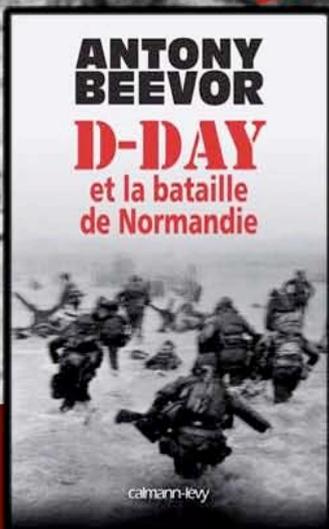
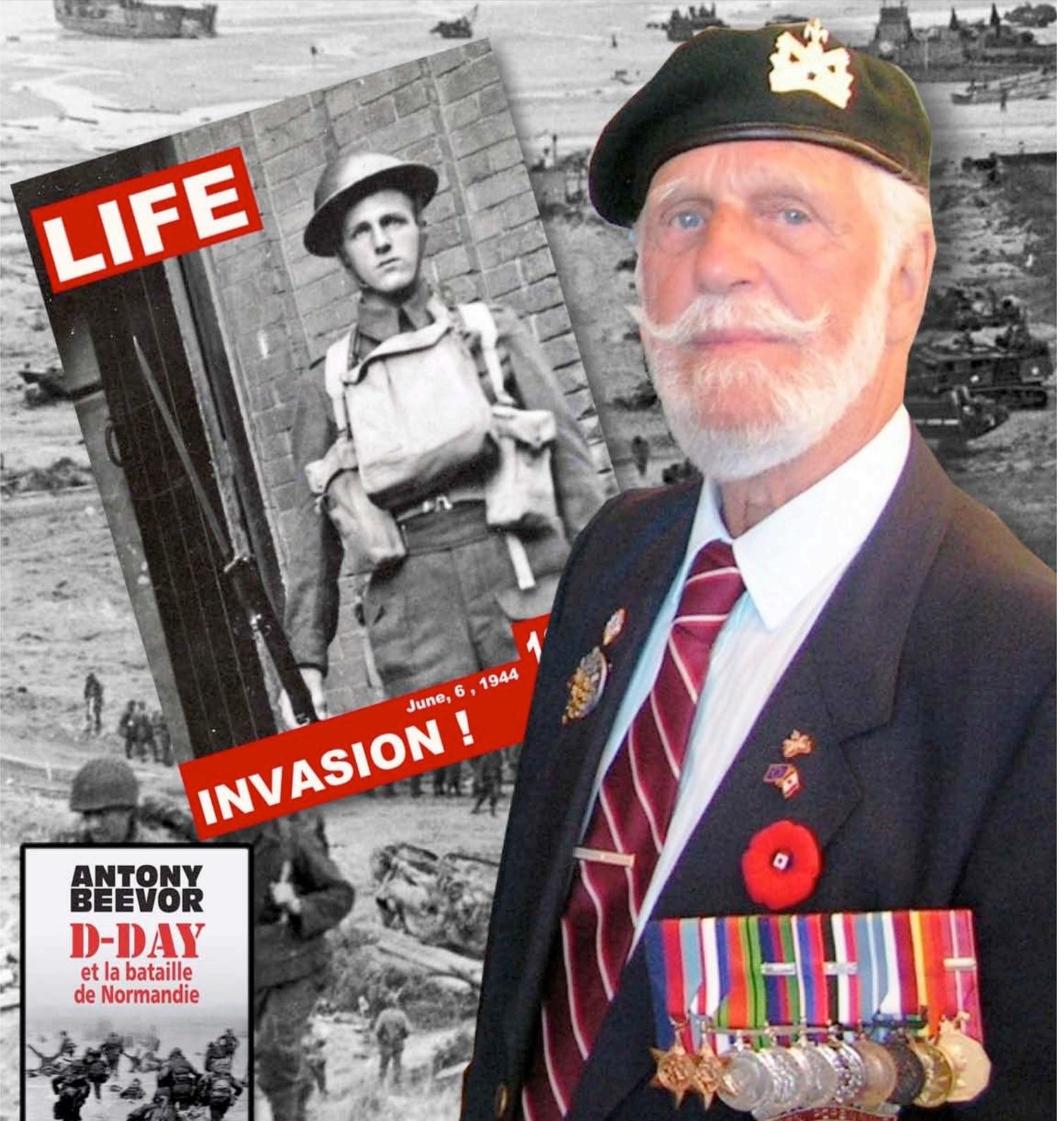
HISTOMAG'44

HORS SERIE N° 03

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés



**EXCLUSIF : INTERVIEW D'ANTONY BEEVOR
SPECIAL NORMANDIE 1944 - 2009**



www.39-45.org/histomag

Contact rédaction

juin1944@wanadoo.fr

fdumons@yahoo.fr

hell_on_wheels@noos.fr

EQUIPE DE REDACTION

Rédacteur en chef HM bimestriel :

Frédéric DUMONS

Rédacteur en chef hors série :

Philippe PARMENTIER

Frederic Dumons

Philippe Parmentier

Stéphane Delogu

Eric Giguère

Prosper Vandembroucke

Laurent Liégeois

Philippe Massé

Alain Lelard

en partenariat avec



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

Page 3 : Editorial

Page 4 : Interview d'Antony Beevor

Page 8 : Le 28 juillet j'ai percé à Pont-Brocard

Page 10 : Agents de l'Abwehr en Bretagne

Page 15 : Le bombardement de Caen, 7 juillet 44

Page 26 : Pétain et Débarquement

Page 31 : Qui était vraiment Rupert ?

Page 33 : Mission impossible à Merville

Page 35 : Le Criquet du 6 juin

Page 36 : Interview de Didier Lodieu

Page 37 : Le Saviez-vous ?

Page 38 : Le Débarquement sur l'écran

Page 41 : La rubrique B.T.P.

Page 44 : Si vous passez Boulevard Bertrand...

Page 46 : Commémorations et manifestations.

Page 48 : Livres

Editorial

Par Philippe Parmentier

Pour le 65ème anniversaire du Débarquement du 6 juin 44 et de la bataille de Normandie, l'équipe de rédaction de l'Histomag'44 se devait de réaliser un numéro hors-série exceptionnel.

A cette fin elle a tenté de réunir les ingrédients indispensables à la réussite d'un magazine : originalité, diversité et ... coup médiatique.

A la lecture de la couverture, certains d'entre vous se sont peut être demandés s'ils n'avaient pas lus trop vite ou s'ils n'avaient pas tout simplement la berlue :

« Interview exclusive d'Antony Beevor » !

Quel coup médiatique ! Mais pour le coup, notre équipe de bénévoles est fière, oui c'est le mot, fière d'avoir pu de nouveau s'entretenir avec un historien de renommée internationale.

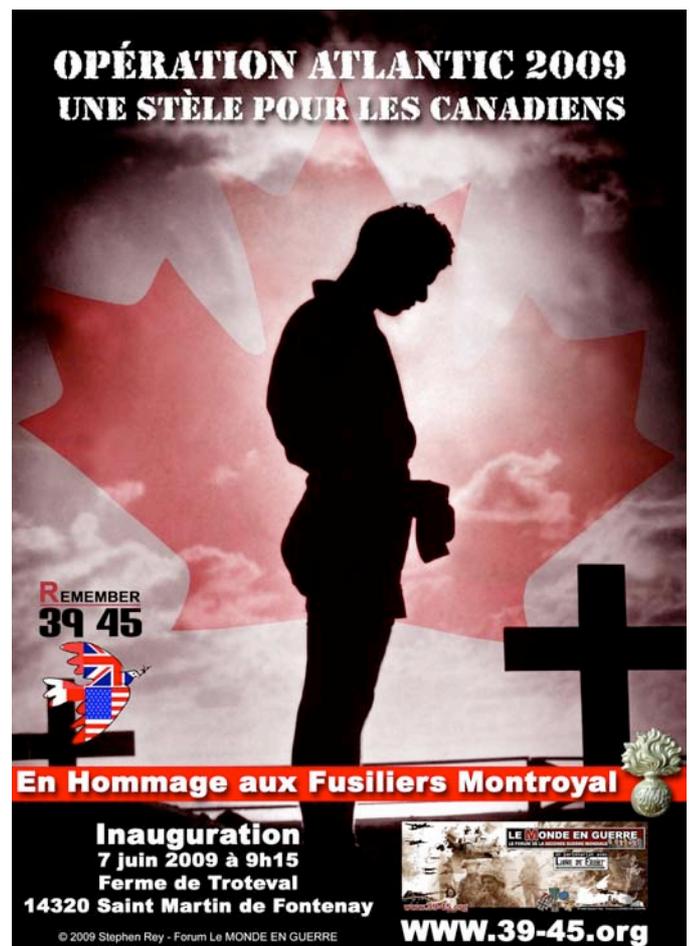
En effet à l'occasion de la sortie de son ouvrage consacré à la bataille de Normandie et au Débarquement, l'historien anglais a bien voulu répondre à nos questions. Après celle de Ian Kershaw en septembre dernier, cette interview est le résultat du travail de toute une équipe, travail initié depuis plusieurs années par Stéphane Delogu. Aujourd'hui nous récoltons les fruits de son implication de tous les instants afin que votre magazine devienne une référence de la presse dite spécialisée.

Originalité et diversité, à la fois dans le choix des sujets mais aussi par la variété des auteurs de ce numéro. L'article de François Delpla nous décrit les solutions politiques du Maréchal Pétain face au conséquence du Débarquement. L'auteur nous rappelle entre autres, que la liberté d'action politique du héros de la Grande Guerre était plus que limitée, conséquence de sa politique collaborationniste ainsi que celle tout autant collaborationniste de son gouvernement. Kristian Hamon nous a transmis un article au sujet original, soit l'activité des agents de l'Abwehr en Bretagne durant l'été 44, dont le sinistre Maurice Zeller, chargés d'infiltrer les maquis et de rechercher les parachutistes SAS du commandant Bourgoïn. Michel Le Querrec nous a fait parvenir deux articles qu'il a bien voulu nous transmettre avant de les mettre en ligne sur son site consacré à Caen pendant la Seconde Guerre Mondiale. Le premier traite du terrible bombardement du 7 juillet sur Caen, bombardement préliminaire à l'opération « Charnwood ». Le second nous apprend qu'il ne faut toujours pas se fier à ce qu'il est écrit sur les plaques commémoratives... Stéphane Delogu nous rappelle dans son article l'action héroïque du lieutenant-colonel Otway et de ses hommes du 9ème Parachute Battalion afin de s'assurer de la prise de la Batterie de Merville dans la nuit du 5 au 6 juin. Albert Pipet nous a fait parvenir un article écrit il y a plusieurs années à la suite à son entrevue avec le colonel von der Heydte.

Celui-ci a pour sujet une contre-attaque du 6^{ème} Fallschirmjäger Regiment suite à l'avancée des troupes américaines durant « Cobra ». Alexandre Michiels nous dit tout sur deux objets mythiques du Débarquement : le mannequin Rupert et le criquet des paras américains de la 101^{ème} Airborne. Didier Lodieu répond aux questions de Stéphane Delogu, à propos de la bataille des Haies. On y apprend aussi que l'auteur, spécialiste de la Bataille de Normandie, a décidé de faire ses adieux au monde de l'édition. Dommage. Sébastien Saur nous présente l'évolution de la représentation à l'écran du Débarquement à travers le prisme du cinéma américain, du *Jour le plus long* à *Band of Brothers*.

Vous retrouverez aussi les rubriques habituelles de l'Histomag : « Le saviez-vous ? » de Laurent Liégeois, « B.T.P. » de Jean Cotrez. On trouvera aussi un aperçu de quelques manifestations et commémorations devant se dérouler pour le 65^{ème} anniversaire. Enfin la rubrique « Livres » présente entre autres le dernier livre d'Antony Beevor mais aussi des ouvrages peu connus sur la Bataille de Normandie.

En vous souhaitant une très bonne lecture. A bientôt



OPÉRATION ATLANTIC 2009
UNE STÈLE POUR LES CANADIENS

REMEMBER
39 45

En Hommage aux Fusiliers Montroyal

Inauguration
7 juin 2009 à 9h15
Ferme de Troteval
14320 Saint Martin de Fontenay

LE MONDE EN GUERRE

WWW.39-45.org

© 2009 Stephen Rey - Forum Le MONDE EN GUERRE

REMEMBER
39 45



Le bourreau tue toujours deux fois, la seconde fois par l'oubli. Elie Wiesel

Interview exclusive d'Antony Beevor

Par Jean Cotrez et Stéphane Delogu

Après s'être penché sur Stalingrad, la chute de Berlin, la guerre d'Espagne et ce toujours avec le même succès, Antony Beevor crée l'évènement avec le lancement de son nouvel ouvrage consacré à la Bataille de Normandie, publié chez Calmann Levy. Notre équipe est allée à sa rencontre et vous propose en avant première une interview de cet historien Britannique dont la notoriété est maintenant internationale. S'appuyant sur des archives pour la plupart inexplorées ou disponibles depuis peu, Antony Beevor propose une approche angulaire nouvelle, appuyée par de nombreux témoignages.

HM - Beaucoup a été écrit sur l'état des troupes allemandes stationnées sur les côtes normandes en 1944, en mettant l'accent sur leur relative faiblesse, quelle est votre opinion sur ce point ?

AB - Les divisions allemandes en Normandie sont effectivement faibles, en partie à cause de la présence des bataillons d'Ost-Truppen moins belliqueux que les soldats de la Wehrmacht ou des divisions SS. La 352^{ème} division d'infanterie, elle, n'était en fait présente qu'à travers 2 bataillons et de l'artillerie légère. Quant aux Panzerdivisionen, la 21^{ème} basée à Caen n'était équipée que de Mark IV et les chars anglais avec leur canon de 17-pounders sur châssis Cromwell étaient capables de leur infliger des pertes sérieuses. Les réserves de la 352^{ème} DI ont quant à elles été maintenues dans leurs positions grâce à la diversion créée par les poupées « Rupert ». Ces arguments étant accentués par la confusion de toute la chaîne de commandement. D'autre part, Von Schweppenburg est furieux que jusqu'au 10 juin, à cause de la faiblesse de l'infanterie, ses blindés soient obligés de se disperser en plusieurs missions de soutien, plutôt que de rester groupés en vue d'une grande contre-attaque d'envergure.



Deux soldats américains aident un de leur camarade naufragé. La scène se passe le 6 juin à Omaha (Weintraub)



Dès sa prise de fonction le maréchal Erwin Rommel inspecte les défenses de l'« Atlantikwall ». Il constate qu'elles sont pour le moins insuffisantes. Ses prises rapides de décision permettront d'améliorer sensiblement la valeur des défenses côtières particulièrement en Normandie (DR)

HM - En 1944, les divergences stratégiques entre Rommel et Von Rundstedt ne sont un secret pour personne, Hitler lui même en a été informé sans prendre une décision ferme. Pensez vous que si la théorie de Rommel (stationnement des divisions blindées au plus près des côtes) avait été appliquée, le cours de l'histoire aurait pu être modifié ?

AB - Rommel était persuadé que le débarquement aurait lieu en Normandie. Il savait qu'à cause de la supériorité aérienne des alliés, tout mouvement des Panzerdivisionen après le début de ce dernier serait pratiquement impossible. D'autre part il était persuadé que la bataille se gagnerait sur les plages. C'est pourquoi ces 2 arguments le poussaient à exiger le rapprochement des divisions blindées à proximité des côtes au plus tôt. Hitler ne laissant aucune flexibilité à ses généraux sur le terrain, il n'autorisera la mise en route des divisions blindées que le 6 juin après-midi. Mais entre les attaques

aériennes et les ordres et contre-ordres de marche (problèmes d'échelon de commandement évoqués dans la question précédente), les divisions blindées ne seront à pied d'œuvre qu'à partir du 10 juin. Or vu la faiblesse des divisions d'infanterie (voir question précédente), l'engagement des blindés était vital pour compenser cette faiblesse. Par contre même si Rommel avait eu gain de cause, le cours de la bataille n'en aurait pas été forcément modifié. En effet la puissance de feu navale de la flotte de débarquement (cuirassés, destroyers) combinée avec l'aviation n'aurait certainement pas inversé l'ordre des choses. Pendant les jours qui ont suivi le débarquement, les bombardements navals ont plusieurs fois fait la preuve de leur efficacité dans les actions de soutien des forces au sol.



Churchill rencontra plusieurs fois Monty sur le front. On a reproché à Monty ses actions timorées, mais à sa décharge il avait à l'esprit de limiter les pertes humaines des troupes anglo-canadiennes, d'où son extrême prudence dans la conduite des opérations. On peut par contre lui reprocher de ne pas avoir reconnu ses erreurs opérationnelles et stratégiques. Churchill avait lui à l'esprit le futur rôle politique du Royaume-Uni et, pour que celui-ci garde son rang dans le concert des Nations, les troupes du Commonwealth se devaient de gagner des batailles sans aide notable des troupes étasuniennes.

HM - Il a souvent été reproché à Montgomery son extrême prudence dans les zones de combat Anglo-Canadiennes, ce reproche vous paraît-il justifié ?

AB - Plus que la prudence de Monty, il faut évoquer son manque de franchise et une vanité personnelle qui faisait qu'il était incapable d'admettre que ses plans ne fonctionnent pas. Son objectif de prendre Caen le jour J avec une brigade d'infanterie soutenue seulement par un régiment de chars était irréalisable. De plus, ce 6 juin la marée très haute sur Sword Beach a fortement perturbé le débarquement des matériels lourds, y compris les chars de soutien. De ce fait, la brigade d'infanterie avance sans gros soutien blindé. Son explication, après coup, à savoir que son plan principal était de fixer les gros des troupes allemandes dans la région de Caen afin de faciliter la percée américaine à l'ouest, ne tient pas. Une partie du plan initial de ce côté-ci du front était de s'assurer la possession de la plaine entre Caen et Falaise afin de permettre

à la RAF d'y installer des aérodromes. Cet objectif n'étant pas atteint, il en est découlé de vives tensions entre Monty et l'état-major de la RAF. En accord avec Churchill, Monty, pensant déjà à l'après-guerre, faisait en sorte d'épargner à l'armée britannique de trop lourdes pertes afin que dans les négociations à venir, l'Angleterre et son armée représentent encore une force de poids. Du côté allemand, on craignait plus les Anglais pour s'y être déjà frotté en Afrique du Nord que ces Américains dont on ne savait pas grand-chose et qui n'avaient pas encore l'expérience du feu. Ils avaient donc concentré des troupes de valeur supérieure dans la région de Caen afin de barrer la route de Paris et d'éviter l'isolement des troupes allemandes dans l'ouest.

HM - Durant la prise de Saint Lô, la 1st US Army se montre à l'épreuve de la guerre des haies tout en subissant de terribles pertes. Ces pertes doivent-elle être davantage attribuées à l'inexpérience de la plupart des divisions US engagées ou à la ténacité allemande ?

L'inexpérience des troupes US est un facteur important. Cependant ils apprendront très vite. Le facteur déterminant est effectivement la ténacité de l'armée allemande, et ce, pour différentes raisons.

D'abord, une forte propagande envers les troupes dont les deux principaux arguments sont :

- *vous vous battez pour la patrie. Dès que vous aurez triomphé en Normandie on retournera au pays pour défendre le Reich contre l'armée rouge.*
- *Il faut se venger les bombardements anglais et américains sur l'Allemagne.*

Ensuite, le fanatisme et la férocité des troupes SS engagées qui, elles, n'ont besoin d'aucune propagande pour se battre. De plus la résistance s'explique aussi par le fait que le terrain (haies et bocages) favorisait la défense plus que l'attaque. Les Allemands défendaient en reculant comme ils avaient appris à le faire sur le front Est.

Parachutistes de la 82^{ème} Airborne à la Haye du Puits le 8 juin. On voit aux traits tirés de leur visage qu'ils n'ont pas dû prendre beaucoup de repos depuis leur saut sur le sol normand dans la nuit du 5 au 6 juin (DR)



Les Américains ont découvert les haies normandes. Ils s'attendaient à facilement les traverser avec leurs blindés. Ce fut une désagréable surprise quand ils se sont retrouvés face à la réalité. Le général Lawton Collins a comparé les combats dans le bocage à ceux de la jungle dans le Pacifique. On parle souvent des pertes US pendant la bataille de Normandie en les présentant comme élevées (85% de ces pertes sont supportées par l'infanterie). Parallèlement, il faut savoir que les pertes allemandes ont été – en moyenne – 2 fois plus élevées par



division en Normandie que sur le front de l'Est.
Des soldats canadiens dans Caen en juillet 44. A leur posture on peut en conclure que les troupes allemandes sont encore dans la ville, notamment les tireurs d'élite (sniper) qui prenaient principalement pour cible les officiers et les 'radios'.

En ce qui concerne les destructions massives des villes (Caen, Lisieux, Saint Lô) dans le but de ralentir la montée des renforts ennemis vers le front, cette tactique s'est révélée totalement contre-productive. L'expérience l'avait déjà démontré à Stalingrad. Les ruines deviennent autant de points de résistance pour une guérilla urbaine tout à l'avantage des défenseurs. Eisenhower aurait dit que la destruction de Caen était impardonnable. Il était tiraillé entre deux sentiments :

- D'une part, le désir d'éviter le plus possible des pertes civiles parmi la population française, afin que le pays ne garde pas un gros ressentiment envers les Américains.
- D'autre part, la nécessité absolue de minimiser les pertes des soldats US, même si pour cela on doit sacrifier des civils. Dans les démocraties, on ne peut tolérer des pertes militaires élevées.
-

Entre les deux axes stratégiques, il a dû composer mais ces bombardements et l'utilisation de l'artillerie lourde contre les villes, et donc les populations civiles, l'ont profondément et sincèrement marqué.

HM - Selon votre analyse, la tragédie d'Omaha Beach s'explique t'elle par un contexte différent de celui des autres plages ou bien est-elle le fruit d'erreurs cumulées ?

AB - La tragédie est due à une accumulation d'erreurs. Le bombardement aérien a été d'une inefficacité totale. Lors de l'élaboration de la tactique du débarquement, la précision de largage des bombes faisait que 20% des bombes tombaient dans un cercle de 8 km de diamètre autour de la cible. Les stratèges n'ont pas eu vent de cette statistique ! Bradley voulait que les vagues de bombardiers suivent la ligne de la côte afin d'arriver parallèlement à celle-ci et larguer leurs bombes sur toute la longueur de la plage. Or l'armée de l'air a refusé arguant qu'en suivant la côte ils se feraient tirer par tous les postes de Flak répartis le long de cette dernière. Ensuite une attaque en parallèle ne permettait pas plus de 3 avions de front. Ils ont donc attaqué perpendiculairement à la côte et ont décalé le largage de quelques secondes pour être sûr de ne toucher aucune troupe de débarquement.

Depuis janvier 1944 et une reconnaissance sur Omaha faite par des soldats Britanniques à bord de sous marins de poche, Bradley avait été informé que ce serait dur.

Le général Gerow, pour sa part, désirait débarquer de nuit afin que le travail des équipes du génie en charge de la destruction des obstacles de plage soit facilité. Ike a refusé. Le bombardement naval (cuirassés et destroyers) a été précis contrairement aux frappes aériennes, mais trop bref. A noter que la décision du second bombardement naval par les destroyers en se rapprochant très près des côtes est le fruit de décisions individuelles des commandants de navires et non pas d'un ordre venu « d'en haut » Enfin, le largage des chars DD trop loin des côtes souligne le manque d'initiative des commandants des chalands de transports de chars qui ont appliqué les ordres.



La plus grande Armada de l'Histoire se dirige vers les côtes normandes. Afin d'acheminer hommes et matériels, l'opération Neptune a nécessité des milliers de navire (DR).

HM - Quel fut, selon vous, l'apport de la résistance Française dans le succès du débarquement de Normandie ?

AB - La résistance en Normandie a surtout consisté en des missions de renseignement en amont du débarquement et ensuite, le jour J, son action la plus importante a été la destruction du système de communication téléphonique des Allemands, obligeant ceux-ci à utiliser la radio, beaucoup plus facile à intercepter. La résistance en Bretagne a joué un rôle important pendant la percée américaine vers l'ouest. 35.000 hommes ont «joué» les guides, les démineurs et ont combattu armes à la main avec les troupes US. La déclaration de Ike sur le fait que la résistance avait fait faire l'économie aux alliés de plusieurs divisions lors du débarquement était en revanche fortement empreinte de diplomatie.



Embarquement dans un port anglais de matériel et de véhicule (ici un GMC). Grâce à leurs navires de transport, nombreux et fonctionnels, les Alliés ont pu faire débarquer le Jour J et les jours suivant, le matériel lourd et de soutien des unités combattant en première ligne. Grâce à une logistique exemplaire les Alliés ont réussi, la plupart du temps, à ravitailler correctement leur troupe. Avec la maîtrise du ciel, la logistique a été un des atouts maîtres de la réussite des Alliés en Normandie (DR).

HM - Loin de constituer une chevauchée héroïque digne d'une image d'Epinal, la Bataille de Normandie fut pénible et couteuse en vies humaines. Quel est, selon vous, le moment où les alliés ont le plus douté de leur succès ?

AB - À partir du moment où les têtes de pont sur les plages ont été bien établies, les alliés n'ont jamais douté de leur succès. Leur grande crainte par contre, suite à l'âpreté des combats et à la lenteur de l'avance des troupes qui en découlait, était que cette bataille ne s'éternise et ce, pourquoi pas jusqu'à l'hiver. Or il ne faut pas perdre de vue que l'armée Rouge, elle, avançait vite. Et c'était une course contre la montre entre les Soviétiques et les alliés. Et surtout vu l'ampleur des pertes côté Anglais et Canadien, si la bataille devait perdurer encore plusieurs mois, se reposerait le problème évoqué dans la troisième question, à savoir l'affaiblissement de l'armée anglaise qui risquerait de mettre le pays en position de faiblesse dans les futures négociations après le conflit.

HM - Comment expliquer que l'opération Fortitude ait pu à ce point tromper les allemands et l'OKW ? Faut il y voir une faiblesse coupable de l'Abwehr ?

AB - Oui, l'Abwehr était d'une manière générale très peu efficace. Les opérations d'intoxication sont destinées à souligner à l'ennemi ce qu'il croit déjà ou ce qui l'arrange afin de le conforter dans sa position. L'opération Bagration en est un bon exemple: les services secrets soviétiques se sont employés à intoxiquer les Allemands en leur laissant croire que leur poussée se ferait sur le groupe d'Armées Sud, alors que celle-ci a eu lieu sur le groupe d'armée centre. Et cela a bien fonctionné. En ce qui concerne Fortitude, le but principal recherché était de faire croire que le débarquement se ferait dans le Pas-de-Calais, mais aussi, et cela est très important, que ce débarquement en Normandie, une fois réalisé, n'était qu'une opération limitée (presque de diversion) mais que la future « vraie » opération aurait bien lieu dans le Nord. Cela a fonctionné puisque la XVème armée est restée dans le Pas-de-Calais jusqu'en août.

HM - Le désastre de Dieppe le 19 août 1942 n'a t'il pas finalement servi les alliés en permettant à Hitler d'être convaincu que l'Atlantikwall était infranchissable ?

AB - Le raid sur Dieppe en 1942 a eu 2 conséquences. La première d'abord, pour les alliés : une évidence, l'impossibilité de prendre un grand port par la mer à cause des défenses très renforcées. De là naîtra l'idée des ports artificiels et la leçon sera bien retenue car Cherbourg par exemple a été pris par les terres. Ensuite, les indispensables reconnaissances sur les plages pressenties pour en connaître le plus possible sur la nature du sol, les défenses de plage etc.

La seconde conséquence côté allemand, causé par l'effet de propagande « *Non, le Mur de l'Atlantique n'est pas une chimère. Il est vraiment infranchissable* ». Ce message a été martelé aux troupes afin de remonter le moral en appuyant sur le fait que le Reich et donc les familles des combattants étaient bien à l'abri derrière la ligne Siegfried.

Même au sein des hauts gradés allemands, les avis étaient contrastés. On connaît celui de Rommel. Von Rundstedt lui considérait que ce n'était qu'un grand bluff et de la propagande. Bayerlein commandant la Panzer Lehr avait par contre un avis plus mitigé. Il pensait le Mur de l'Atlantique capable de jouer son rôle. Voici une anecdote sur la qualité de la propagande allemande auprès de la troupe : certains prisonniers allemands ont demandé aux MP qui les gardaient de leur confirmer si New York avait bien été bombardée par la Luftwaffe...

HM - Dans son ouvrage consacré au débarquement de Normandie, Olivier Wiewiorka met l'accent sur les tensions sensibles entre anglais et américains. Ne faut il pas y voir finalement un succès supplémentaire des Alliés qui ont su mettre de côté leurs divergences dans l'intérêt commun ?

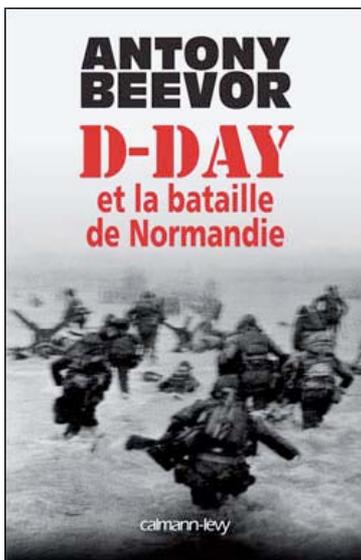
AB - Il y a effectivement eu des tensions entre les Anglais et les Américains, Monty se méfiait de ces derniers. On peut

remarquer de sa part un grand manque de franchise envers ses alliés. Et peu ou pas de remontée d'infos vers Bradley sur ce qui se passait dans sa zone de combat. Même au sein de son état major, Monty ne faisait pas l'unanimité. Mais des dissensions existaient aussi dans le camp américain. Autant tout se passait bien entre Ike et Bradley, autant ce dernier, tout en reconnaissant sa valeur militaire, n'aimait pas le caractère de Patton.

Des tensions sont également apparues entre Ike et Monty au sujet de la tactique à adopter pour attaquer l'Allemagne. Ike voulait attaquer par le centre, alors que Monty lui voulait foncer le plus vite possible par le Nord de la France et la Belgique et prendre le port d'Anvers, avec surtout comme but au passage, de détruire les rampes de lancement de V1 qui arrosaient Londres. Ike a du employer beaucoup de diplomatie pour arrondir les angles.

Il y a eu aussi des gestes de bonne volonté de la part de Monty, comme par exemple lors de l'opération Bluecoat. Cette opération fut lancée à la demande des Américains afin de faciliter leur percée sur le flanc ouest. Monty, spontanément, mobilise et fait bouger deux corps d'armées en trois jours et même si la première partie de l'opération ne fut pas un succès, au final l'intervention Britannique aura permis d'atteindre le but fixé.

L'opération Goodwood sera également un sujet de tension entre Monty et les Américains. Monty reconnaîtra d'ailleurs qu'il avait été optimiste mais, qu'ayant bloqué pendant trois jours les Panzerdivisionen dans la région de Caen, l'opération était tout de même un demi-succès. Ike et Bradley avaient un avis différent et ont parlé de désastre.



Antony Beevor, ancien officier de l'armée anglaise est un historien reconnu du second conflit mondial. Il est l'auteur entre autre, d'un ouvrage sur la bataille de Stalingrad et aussi sur celle de Berlin.

Antony BEEVOR,
D.DAY ET LA
BATAILLE DE
NORMANDIE, Editions
Calmann Levy, sortie
mai 2009, 21,85 euros.

Voir la présentation de cet ouvrage à la rubrique « Livres »

Le 28 juillet 1944, j'ai percé à Pont-Brocard...

par Albert Pipet

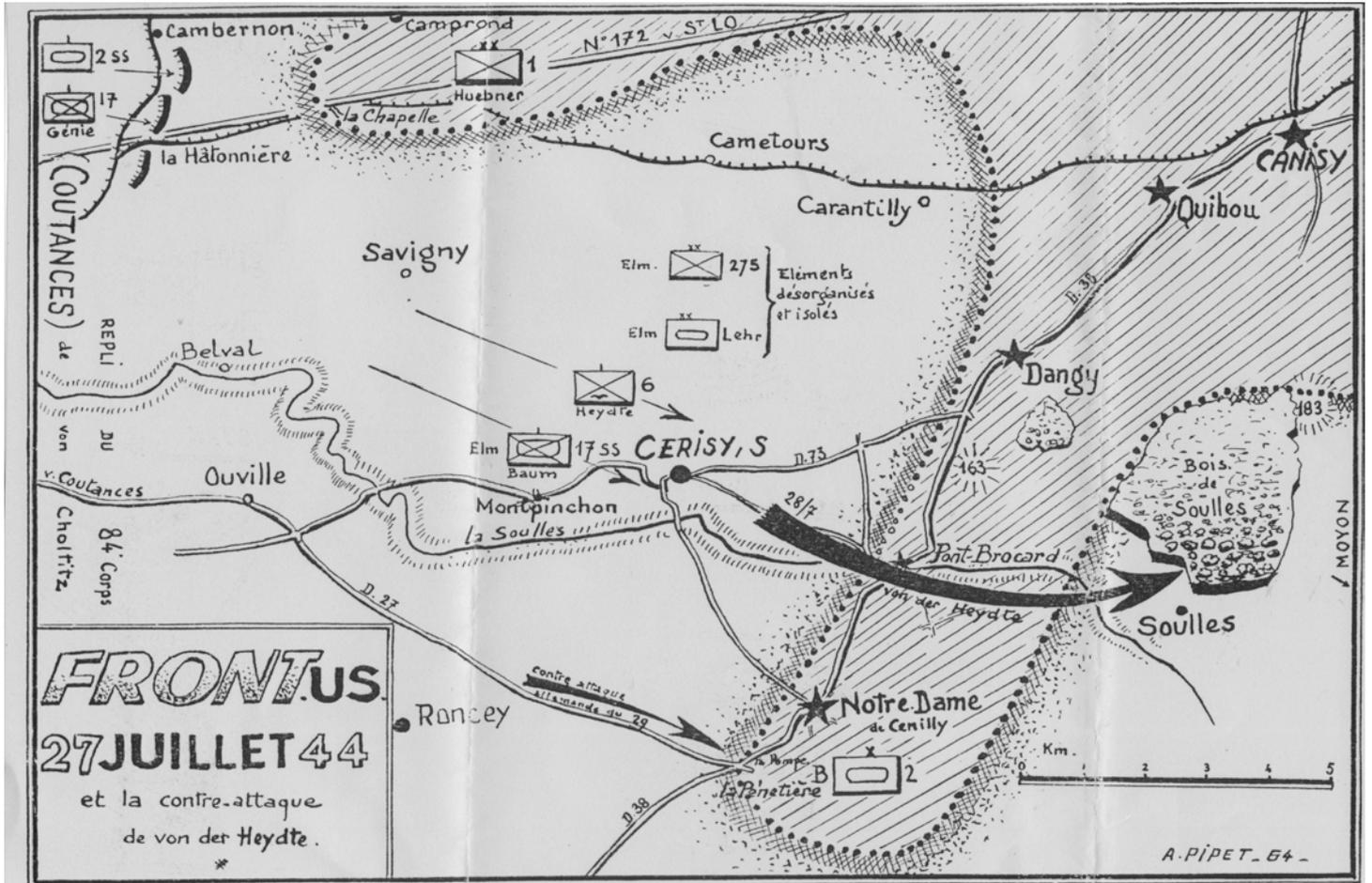
Albert Pipet, spécialiste de la bataille de Normandie a rencontré le colonel v d Heydte après guerre. A cette occasion le colonel des troupes parachutistes lui a relaté l'action de dégagement qu'il a menée à la tête de son régiment. En effet, suite à l'opération Cobra et à l'avancée rapide des troupes américaines, des éléments de l'armée allemande étaient en passe d'être encerclés.

Le baron von der Heydte, professeur de droit international à l'Université de Würzburg, fut invité après la guerre à donner une conférence à l'Université de Caen. C'est à cette occasion que je l'ai rencontré. Voici son récit :

Le 27 juillet 44, alors que mon unité, le 6^{ème} Fallschirmjäger Regiment, était engagée sur le front au nord de Saint Sauveur-Lendelin en prévision d'un nouveau repli, je reçus l'ordre de regrouper mes hommes et de gagner un nouveau secteur au sud-ouest de Coutances. A la soirée, je pris la tête d'un petit convoi afin de faire la reconnaissance du terrain. Nous devions occuper le secteur de la Souilles à partir de Courcy vers le moulin d'Ouille jusqu'au village de Livet à Savigny. Nos voisins étaient à droite le Kamfgruppe Fick de la 17^{ème} SS Pz Gr « Gotz von Berlichingen » et à gauche le SS Pz Rgt « Das Reich ».

J'ai laissé mes hommes au carrefour d'Ouille et j'ai pris la route de Cerisy-la-Salle afin d'avoir des renseignements plus précis. Sur la place d'un bourg incendié et noirci, j'ai trouvé un officier d'un grade supérieur au mien qui me signifia qu'il était interdit d'aller plus loin : « *Les américains tiennent toutes les routes vers l'est !* ». Un message radio chiffré d'une grande importance venait de me parvenir alors que l'ancien code avait été brûlé à notre départ. Néanmoins j'appris que nous devions poursuivre notre mouvement vers l'est afin de rejoindre le 12^{ème} Détachement de Reconnaissance parachutiste de Goetsche du 2^{ème} Fallschirmjäger Korps vers Tessy et la Vire. Cette jonction allait nous permettre de participer à une contre-attaque. Mais maintenant cela devenait impossible puisque les américains barraient la route. Je n'avais pas d'autre solution que de lancer une contre-attaque pour percer et se frayer un chemin au travers des lignes américaines. Il restait à trouver l'endroit et les forces nécessaires.

Sans illusion, je fis une brève reconnaissance de la route de Dangy. Elle était tenue en force par l'ennemi à l'autre extrémité. Ici je n'avais aucune chance. Or sur la carte, il y avait une petite route insignifiante et le petit croisement de Pont-Brocard. Il ne pouvait être tenu que par une poignée d'hommes. C'est là que nous attaquerons. Et tout à fait par hasard, j'accueille dans la nuit des isolés de la Panzer Lehr et de la 275^{ème} ID avec un char. Même si les hommes étaient fourbus et épuisés, nous allions constituer un petit groupe d'assaut.



Carte réalisée par A. Pipet décrivant la situation opérationnelle le 27 juillet autour de Cerisy/Soules. En particulier elle montre l'axe de progression de la contre-attaque de v d Heydte

Sur ma demande un fermier me donna des détails sur la situation. J'ai regroupé de 120 à 150 hommes. Je comptai avant tout sur la surprise, la présence du char et notre puissance de feu. Nous devions bousculer les avant-postes du village et les obliger à se replier en chassant tous les américains.

Et à l'aube, j'ai lancé moi-même cette attaque à Pont-Brocard. Les américains furent pris au dépourvu. Des hommes sont tombés de notre côté et nous avons perdu une voiture blindée mais nous avons réussi à traverser. J'imagine que nous étions suivis de nombreux trainards. Nous sommes restés cachés 24 heures, à dormir au Bois de Soules. Nous étions entourés d'américains qui ignoraient totalement notre présence. La nuit suivante, j'ai pris contact avec le IIème Fallschirmjäger Korps près de Moyon.

Au matin du 28, la colonne de la division de Réserve du CCB de la 2ème DB US quittant Danguy pour gagner Notre-Dame de Cenilly dut s'arrêter. Il fallait nettoyer le village de Pont-Brocard une seconde fois. En effet depuis trois ou quatre heures, des groupes de trainards allemands venaient de Cerisy fuyaient en direction de Soules. Il fallut déloger des tireurs qui faisaient le coup de feu, cachés dans les maisons.

Entre Pont-Brocard et Cenilly, d'autres groupes d'allemands se préparaient à lancer une attaque, avec des canons d'assaut, autrement plus important. Après ces combats, nous avons vu un canon d'assaut abandonné près d'une barrière dans la cour de la ferme à Breuilly. Prévoyant un encerclement, une panique s'était emparée des unités allemandes. C'est partout qu'il fallait percer les lignes américaines.

Ci-dessous le colonel von der Heydte (Bundesarchiv)



Agents de l'Abwehr en Bretagne

par Kristian Hamon

Lorsqu'ils approchent des plages normandes, la peur au ventre dans les prémices de l'aube, les G.I. ignorent probablement que six heures auparavant des parachutistes français ont déjà foulé le sol de la lande bretonne pour leur préparer la route vers les ports de l'Atlantique. Optimistes, les stratèges de l'opération Overlord avaient en effet prévu que les troupes alliées aborderaient la Bretagne à J+20 environ et qu'ensuite elles maîtriseraient la côte atlantique jusqu'à Saint-Nazaire à J+60. Afin de tenir ces délais et faciliter l'avance de la 3^{ème} Armée de Patton, le commandement interallié avait même envisagé la possibilité d'effectuer un débarquement de diversion dans la région du golfe du Morbihan à J+30. D'ici là, il importait avant tout pour la Résistance bretonne d'empêcher, sinon de freiner les mouvements de troupes allemandes qui ne manqueraient pas d'être dirigées vers le front de Normandie. Il incombera donc aux parachutistes S.A.S., avec l'aide des F.F.I., de fixer par tous les moyens les divisions allemandes avant d'effectuer leur jonction avec les troupes américaines qui devraient être en Bretagne sous moins d'un mois. A cet effet, les paras français du 2^{ème} R.C.P., intégré à la brigade britannique S.A.S. du général Mac Leod, ont deux objectifs : saboter les voies de communication et de transmissions afin d'isoler les garnisons allemandes, mais aussi constituer deux bases pour recevoir si besoin de puissantes unités parachutées ou aéroportées. Afin de préparer le terrain, avant le largage des 500 paras du commandant Bourgoïn¹, il avait été prévu d'expédier la nuit même du débarquement deux équipes composées chacune de deux sticks de neuf parachutistes commandés chacun par un officier. Les deux sticks des lieutenants Deschamps et Botella vont toucher sans encombre le sol des Côtes-du-Nord pour établir la base « Samwest » dans la forêt de Duault, mais l'équipe du Morbihan aura moins de chance pour la base « Dingson ».

La nuit d'avant le jour J

En effet, et comme prévu, le lieutenant Marienne touche terre aux environs de minuit dans la nuit du 5 au 6 juin 1944. Il est de fait le premier officier français à fouler le sol de son pays puisque la formidable armada alliée est encore au large des côtes anglaises. Pour l'heure, Marienne est à deux kilomètres de l'endroit prévu et surtout en mauvaise posture à proximité d'un poste d'observation allemand, installé dans un moulin de Plumelec. Pris sous le feu ennemi, le lieutenant et deux de ses paras doivent évacuer la dropping zone (DZ) précipitamment en laissant derrière eux le caporal Bouëtard, mortellement touché et première victime française de l'opération Overlord, trois radios prisonniers et du matériel. Le lieutenant Deplante et son stick n'ont guère plus de chance puisqu'ils sont largués dans les environs de Guéhenno, à une douzaine de kilomètres de l'endroit prévu. Les deux hommes réussissent néanmoins à

entrer en contact et se retrouvent le lendemain dans un bois fixé comme point de ralliement. Il décident de quitter immédiatement la région et, guidés par le lieutenant F.F.I. Eugène Morizur, gagnent la ferme de la Nouette, située à une vingtaine de kilomètres sur la commune de Sérent (56). Lorsqu'il arrive, le soir même, Marienne est visiblement impressionné par ce qu'il voit – une centaine de F.F.I. déjà sur place – et la situation ne correspond pas du tout aux informations données avant le départ de la mission. Pour les Anglais en effet, la Résistance était quasiment inexistante dans le Morbihan. Dès lors, la Nouette va devenir le point de ralliement des paras S.A.S. éparpillés dans la région. Le lendemain, il envoie un message radio enthousiaste à son commandant : « Votre présence ici est indispensable ». L'affaire ne traîne pas puisque Bourgoïn est largué dans la nuit du 9 au 10 juin avec un parachute tricolore spécialement adapté à son unique bras gauche. « Le manchot » touche le sol dans une véritable ambiance de « kermesse² » ! Bourgoïn prend les choses en main et jusqu'au 17 juin, ce sont près de 70 avions qui vont larguer des centaines de containers sur ce qui est devenu le « Camp de Saint-Marcel ». Près de 4 000 résistants vont ainsi venir chercher des armes. Commencent alors les opérations de sabotage prévues avant le débarquement.

Une telle concentration d'hommes et surtout le ballet incessant des avions alliés ne pouvaient évidemment pas manquer d'éveiller les soupçons des Allemands. Le commandant Bourgoïn, conscient du risque, avait bien décidé de disperser ses unités, mais il est déjà trop tard. Le dimanche 18 juin 1944 au matin, alors qu'elles s'approchent du camp, deux voitures de la Feldgendarmarie sont prises sous le feu des maquisards. Un feldgendarme réussit pourtant à s'échapper et donne l'alerte. La bataille de Saint-Marcel commence à l'aube de ce même jour et va durer jusqu'au soir. Malgré leur courage et le soutien de l'aviation anglaise, les 2 400 hommes du camp doivent décrocher, non sans avoir infligé de lourdes pertes à l'ennemi. La nuit suivante, Marienne disperse par petits groupes dans les environs de Plumelec les 80 hommes qui l'ont suivi. Il va s'ensuivre alors une chasse impitoyable aux « terroristes » et aux patriotes qui les cachent. Pour cela, les policiers du S.D.³ peuvent compter sur les nationalistes bretons du Bezen Perrot, dont un groupe avait investi le château de Boro, en Saint-Vincent-sur-Oust, le vendredi 9 juin. Cette demeure, propriété de Pierre de Villeneuve, servait de cache pour les patriotes cherchant à fuir la France occupée avant d'être confiés à Gaston Sébilleau, du réseau « Var » de Redon. Sébilleau, Pierre de Villeneuve ainsi que plusieurs résistants locaux, dont l'abbé Fleury, y seront interrogés sans ménagement avant d'être conduits à la prison Jacques Cartier de Rennes puis déportés. Situé non loin de Saint-Marcel, le château de Boro va servir de base arrière au S.D. et au Bezen pour leurs opérations. Mme de Villeneuve se

¹ Surnommé « le manchot »

² L'expression est de lui.

³ « Sicherheitsdienst » Service de Sécurité de la SS.

rappellera d'ailleurs plus tard d'un jeune « séminariste » du Bezen⁴, plutôt mal à l'aise devant l'abbé, et qui se détendait en faisant ses gammes sur le piano du château⁵. Durant tout le mois de juin, les rafles vont se succéder aux rafles dans le but de mettre la main sur les maquisards dispersés après la chute du camp de Saint-Marcel. Elles ne cesseront que le 22 juin, avec l'exécution sommaire de six jeunes résistants dans une carrière de Saint-Vincent-sur-Oust. Le même mois, à l'ouest du département, un autre groupe du Bezen s'installe dans un hôtel réquisitionné par le S.D. à Guéméné-sur-Scorff. Les suspects sont là aussi torturés et envoyés à l'école Sainte-Barbe du Faouët où est installée une cour martiale allemande. Environ 70 résistants y seront « jugés » et condamnés à mort. Si les membres du Bezen Perrot, qui opèrent alors sous l'uniforme Waffen SS, participent aux rafles aux côtés des policiers du S.D. – certains d'entre eux n'hésitant pas à user du bâton ou de la cravache lors des séances de torture – retrouver des hommes de la trempe d'un Marianne ou d'un Bourgoïn nécessite des agents d'un autre niveau. C'est alors qu'intervient l'Abwehr, dont le siège est à Angers. Le major Schrader, installé à Rennes dans deux villas de la rue de Fougères, est responsable des différentes Abwehrstelle de Bretagne. Ses agents ne participent pas directement aux arrestations ou opérations de police. Leur rôle consiste à infiltrer les réseaux d'évasion ou de résistance et fournir des renseignements au S.D. qui intervient ensuite.

Maurice Zeller, où la collaboration ultime

Le plus connu, et le plus redoutable de ces agents, est sans conteste Maurice Zeller. Contrairement à tous ces « Lacombe Lucien », jeunes paumés qui furent souvent des proies faciles pour les groupes collaborationnistes, le moins que l'on puisse dire est que Zeller n'est pas un « perdreau de l'année ». Né en 1885 à Menton, il entre à l'École Navale de Brest en 1913 après l'obtention de son baccalauréat. Il participe ensuite aux opérations en Méditerranée comme officier de marine. En 1917, il choisit l'aéronautique et intègre une école d'aviation de chasse. Titulaire de la croix de guerre 14-18, il est promu lieutenant de vaisseau puis embarqué sur le « Strasbourg » à Bizerte en 1924. A l'âge de trente ans, Zeller semble donc promis à une belle carrière militaire. Celle-ci va pourtant se terminer de façon lamentable puisqu'il est traduit devant le conseil de discipline pour une affaire de consommation d'opium à la suite de laquelle il est rayé des cadres d'active.

La chute est dure. Un temps représentant de commerce, il devient journaliste sportif à la radio à la fin des années 30. Parallèlement à son activité radiophonique, il ne peut échapper au tourbillon politique de cette dramatique décennie. C'est ainsi qu'en 1935, il adhère aux « Croix de Feu⁶ », puis milite au Parti Social Français (P.S.F.) de 1936 à 1939. En juillet 1939, il quitte Paris pour s'installer avec sa famille à Saint-Brieuc. Au début des hostilités, il essaie de s'engager dans l'armée mais est éconduit à cause de son dossier.

⁴ Il s'agit d'Antoine Le Roy, alias « Collet », de Pluméliau. Instituteur, ancien séminariste, il s'exilera en Irlande avec le linguiste breton Roparz Hemon.

⁵ « Collet » ignorait que des armes étaient cachées au fond du piano ! Je dois cette anecdote à Yves Boivin, de Paimpont, bon connaisseur de l'histoire de la Seconde Guerre Mondiale dans sa région.

⁶ Vite baptisées les « Froides queues » !

La quarantaine bien entamée, c'est quelque peu dépité que cet ancien officier de carrière s'engage dans la Croix Rouge pour participer à la Campagne de France. Fait prisonnier par les Allemands, il est libéré comme « civil » et revient s'installer dans la villa de sa belle-mère à Erquy (22). Ses premiers contacts avec l'occupant vont se dérouler d'une étrange façon. En septembre 1940, alors qu'il effectue une ballade en canoë au large d'Erquy, il chavire et est sauvé de justesse d'une noyade certaine par deux jeunes soldats allemands. Lui, un ancien officier de marine ! Il sympathise avec ses sauveurs et entame des relations qui vont dépasser le simple cadre d'une relation amicale.

En 1941, au mois d'août, il quitte le domicile familial, qui semble lui devenir par trop pesant, et se rend à Versailles pour souscrire un engagement dans la L.V.F. Besoin d'argent, revanche sur son échec précédent ou désir d'en découdre d'avec les communistes ? Probablement tout cela à la fois.



Zeller en uniforme de l'armée allemande

Toujours est-il que cet officier de la « Royale » est dirigé sur le camp de Deba où il endosse une tenue d'officier de la Wehrmacht avec le grade de capitaine et une solde de 9 000 F. Dans cette ville polonaise sont alors cantonnés 1 800 volontaires français pour y suivre une instruction militaire. Fin octobre, le 2^{ème} bataillon de Zeller quitte Deba pour Smolensk avant de monter en ligne. Il prend ensuite la direction de Moscou, mais Zeller tombe gravement malade et doit être évacué sans avoir tiré un seul coup de feu ! Il adhère quand même au P.P.F. par sympathie pour Doriot, qu'il vient de rencontrer en Pologne, et qui séjourne souvent au Val-André. Evacué sur Breslau, Zeller est rapatrié à Suresnes où il reste jusqu'au 15 janvier 1942. Renvoyé à Breslau, où transite une

compagnie de la L.V.F., il est de nouveau reconnu inapte au combat. Dégagé de toutes obligations militaires, Zeller revient à Paris et se fait nommer par le « Grand Jacques » délégué départemental de la L.V.F. pour les Côtes-du-Nord. Disposant d'un bureau à Saint-Brieuc, il ne semble pas avoir fait montre d'une grande activité, si l'on se fie à la maigreur de ses recrutements. La L.V.F. devenue « Légion Tricolore » et organisme d'Etat, il est relevé de ses fonctions à la suite d'un remaniement du personnel. Il reconnaîtra toutefois : « Qu'il n'était pas en très bons termes avec la direction de Paris ».

(ci dessous) Zeller et ses acolytes posent devant les cadavres des SAS français.



Désœuvré, il rencontre le capitaine Maschke, officier chargé des relations entre les autorités allemandes et françaises à la Feldkommandantur de Saint-Brieuc. Celui-ci le met en contact, au mois de février 1943, avec un nommé Fischer du S.D. de Saint-Brieuc qui lui propose de faire du renseignement. Commence alors l'habituel engrenage dont il ne sera plus possible de sortir.

Zeller démarre sa nouvelle activité « modestement » par une enquête destinée à identifier les auteurs de bris de vitrines de commerçants de Saint-Quay-Portrieux qui n'ont pas perdu le sens des affaires malgré l'occupation. Il envoie au S.D. un rapport mettant en cause de jeunes Quinocéens réfractaires au S.T.O. et qui projetaient de gagner l'Angleterre à bord du « Viking », un canot de pêche propriété d'une collaboratrice notoire du port. Se sachant recherchés par la Gestapo, ces garçons décident d'avancer leur départ, malgré les mises en

garde de la résistance locale sur les dangers d'une telle opération. Les fugitifs lèvent néanmoins l'ancre discrètement le soir du 3 avril 1943. Mais une fois le moteur lancé, son bruit met en alerte les sentinelles allemandes qui essaient d'allumer leurs puissants projecteurs, en vain puisqu'un résistant au courant de l'affaire provoque une panne de secteur ! Malgré les tirs de mitrailleuses effectués à l'aveuglette, le « Viking » prend le large. Les ennuis ne sont pas terminés pour autant puisque le canot doit affronter une tempête épouvantable, à tel point qu'une vedette allemande, lancée à ses trousses, doit revenir au port. Perdu au milieu des flots, le « Viking » est arraisonné le lendemain au large de Guernesey par une autre vedette allemande. Emprisonnés sur l'île, transférés ensuite à Saint-Malo puis à Saint-Brieuc, les dix neuf réfractaires sont remis à la Gestapo⁷. En juin 1943, ils seront déportés comme « N.N. » et seize d'entre eux ne reviendront jamais. Zeller continue sa sinistre besogne en dénonçant de nombreux patriotes, dont Paul Hutin⁸, directeur avant l'occupation du quotidien *L'Ouest-Eclair* signalé au S.D. pour : « Propagande gaulliste ». Arrêté à Saint-Pabu, Hutin est incarcéré à la Maison d'Arrêt de Rennes du 21 mai au 24 juin 1943. Au cours de l'été 1943, il est chargé de rechercher un dépôt d'armes dans la forêt de la Hunaudaye, mais sans résultat. Avec un autre agent, Le Guilcher, membre du P.N.B. qui avait travaillé pour lui à la L.V.F., il va dénoncer au S.D. le pasteur Crespin et le docteur Hansen, de Saint-Brieuc, qui avait un émetteur dans son grenier.

Soucieux d'être plus efficace, Zeller se fait imprimer des papiers en-tête : « République Française – Comité National de la Libération – Sous-Secrétariat à l'Organisation ». Muni d'une fausse carte d'identité au nom de « Marc Denis », il se présente à ses proies comme : « Chargé d'organiser dans les Côtes-du-Nord des comités composés de personnalités sûres et destinées à assurer l'administration municipale et départementale lors de la Libération » !

C'est ainsi que, muni de cet ordre de mission, il se rend à Loudéac au mois d'août 1943, envoyé par le S.D. pour enquêter sur l'activité du notaire Ernest Le Verger. Mis en confiance, celui-ci lui révèle les sabotages qu'il avait à son actif depuis le début de l'occupation. Lors d'une seconde visite, effectuée le 23 septembre 1943, et alors que Zeller discute avec le notaire, un bombardier allié s'écrase sur la forêt de Loudéac laissant derrière lui les corolles des parachutes de l'équipage. Le Verger enfourche immédiatement son vélo pour leur porter secours. Zeller rentre à Saint-Brieuc et rédige un rapport au S.D. qui lui demande de retourner à Loudéac, car sur les dix membres de l'équipage, quatre seulement ont été capturés. Le Verger reconnaît avoir secouru deux aviateurs blessés qui lui ont remis leurs montres à ce moment-là, mais ne sait pas – ou ne veut pas dire – où ils ont trouvés refuge. Le S.D. renvoie de nouveau Zeller chez le notaire pour essayer de trouver les personnes qui ont caché les aviateurs et le médecin qui les a soignés, mais celui-ci se méfie car Zeller est désormais repéré comme agent du S.D.

⁷ Paul Le Blanc, unique marin du « Viking », a rédigé un journal de bord, plein d'espoir, pendant son incarcération à Guernesey. Ce témoignage est d'autant plus émouvant qu'il mourra en camp de concentration.

⁸ Paul Hutin qui avait tenté, en vain, de rejoindre l'Angleterre, est le père de François-Régis Hutin, actuel PDG du journal *Ouest-France*. Il avait quitté ses fonctions à *L'Ouest-Eclair* dès l'arrivée des Allemands.

Malheureusement trop tard, puisque Le Verger sera arrêté le 13 décembre 1943 et déporté à Kaltenkirchen où il décédera le 13 décembre 1944. Signe qu'il commence à devenir un peu trop connu dans la région, Zeller essuie trois coups de feu tirés par un inconnu à Plouha. Les Allemands l'envoient alors sur Quimper en février 1944 où il loge dans une chambre réquisitionnée chez... le libraire et résistant Adolphe Le Goaziou ! Zeller est dorénavant au service de l'Abwehr, dont le siège est situé « Villa des Mimosas », rue Pic-de-la-Mirandole, avec à sa tête un nommé Huschtebrock, alias « Henri Armand ». Agé de 33 ans, se faisant passer pour un alsacien, il parle plusieurs langues dont le breton. Usant du même mode opératoire, Zeller fait à nouveau des ravages dans la Résistance : l'abbé Cariou de Douarnenez, le frère Salaun, directeur du Likes, le lycée de Quimper, tomberont dans des pièges comparables. L'abbé Cariou, alors incarcéré à Saint-Charles et qui reçoit la visite de son dénonciateur : « Eh ! Oui, l'abbé, c'est moi. Nous faisons la guerre tous les deux. Dommage que ce ne soit pas du même côté ! »

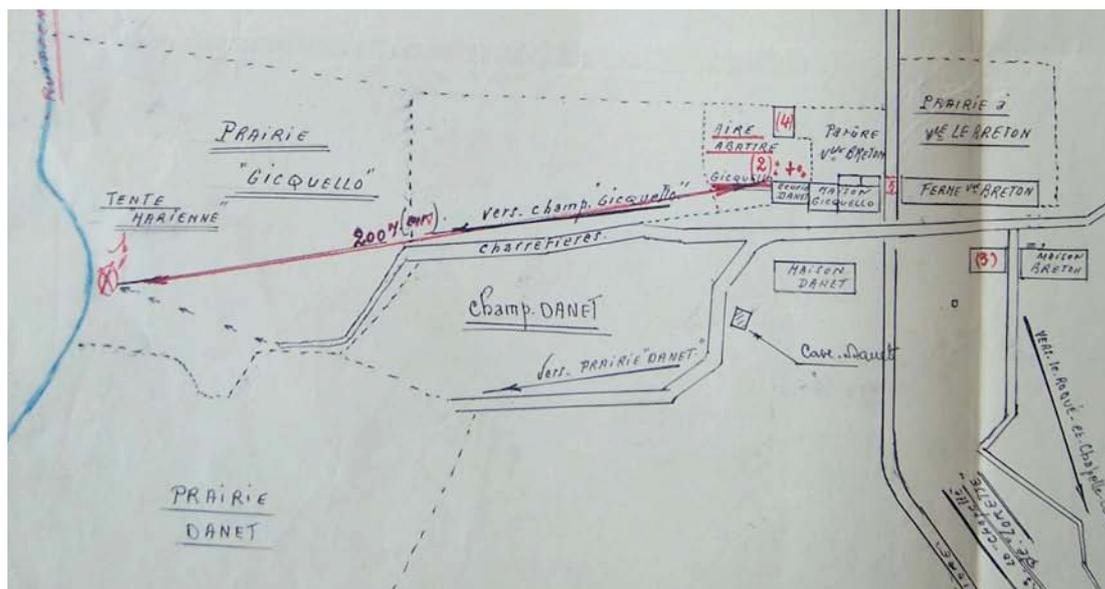
Sur la trace des S.A.S.

C'est dans le Morbihan que Zeller va franchir le pas décisif de la collaboration ultime. Début juillet 1944, il est envoyé à Pontivy en compagnie d'autres sbires issus du même tonneau. Ainsi cet Alfred Gross, un alsacien également agent de l'Abwehr : « Quelques jours après notre arrivée à Pontivy, nos chefs nous ont déclaré que dorénavant nous porterions le nom de F.A.T. 354 (*Front Aufklärung Truppe*). Nous avons été chargés du dépistage des maquis. L'emplacement des maquis nous était indiqué par d'autres agents de renseignements, notamment les Bretons de la Milice Perrot. » Il n'y a pas que le Bezen Perrot pour renseigner les Allemands, il y a aussi plusieurs membres du Parti National Breton (P.N.B.) du Morbihan. L'Abwehr de Vannes est située au 18, rue du Port, son chef étant Fritz Schröder, 43 ans, alias « Frédéric ». Sa secrétaire – et maîtresse, cela va de soi – est une nommée Etat

Pluvigner, Camors, Baud, etc. » Guillaume, alias « Guy » à l'Abwehr, déclarera à propos de cette secrétaire : « J'ai su très rapidement qu'elle était française, j'ai parlé breton avec elle lors de l'une de mes visites. » Il obtient des renseignements auprès d'un autre membre du P.N.B. de Pluvigner, un nommé Le Gallo, qui sera abattu par la Résistance en 1944. Guillaume avait adhéré au P.N.B. en 1931 et fondé le Cercle Celtique de Quimper en 1933. Il démissionne du P.N.B. en 1935 pour : « Adhérer au Parti Fédéraliste Breton, de tendance plus à gauche, ainsi qu'aux Amis de l'URSS. » Ce revirement politique n'a alors rien d'exceptionnel pour ces pacifistes d'avant-guerre. Bon nombre de membres de la Ligue Fédéraliste de Bretagne vont basculer sans états d'âme particuliers au P.N.B. C'est ce que fait Guillaume X. en septembre 1940, alors qu'il est rédacteur de *La Dépêche de Brest* à Lannion où il a également fondé un Cercle Celtique. Pensant se faire oublier, il va s'engager à la Libération dans la 2^{ème} D.B. !

Dans un genre plus « folklorique », difficile de faire l'impasse sur cet autre agent, meunier de Pont-Sal, en Pluneret. Agé de 66 ans et fervent autonomiste avant-guerre, Léon C. n'arrive pas à refréner son enthousiasme lors de l'arrivée des troupes d'occupation en juin 1940 puisqu'il écrit à un officier allemand pour expliquer qu'il avait fait 140 kilomètres pour venir : « Saluer l'arrivée des autorités Allemandes et se mettre à leur entière disposition. » Il adhère au P.N.B. en 1941, obtient de la Feldkommandantur d'Auray une autorisation de port d'arme et même une équipe d'ouvriers de l'Organisation Todt pour faire des travaux sur son moulin où flotte un drapeau à croix gammée ! Inutile de dire que ce meunier va être vite repéré et surnommé « Verboten » par les habitants de Pluneret qui ne pouvaient pas approcher.

*Etat des lieux établi après guerre – Village de Kerihuel.
Le 12 juillet Keller et ses sbires ont exécutés 18 hommes dont Marianne*



Paule S., jeune bretonne parlant parfaitement l'allemand. A l'entendre, les bonnes volontés ne manquent pas : ainsi ce Guillaume X., journaliste au quotidien *La Bretagne* de Yann Fouéré. D'après Paule S. : « Guillaume était un agent très actif qui fournissait de nombreux rapports sur les maquis de

Plus efficace, et plus discret, Robert Larboulette avait adhéré au P.N.B. en 1936 à l'âge de quinze ans. Il est arrêté une première fois à Nantes alors qu'il colle des tracts intitulés : « Expropriez tous les Capitalistes, Juifs, Catholiques, Libres-Penseurs ! ». De si bonnes dispositions ne manquent pas d'attirer l'attention de Debauvais, le chef historique du P.N.B., qui le nomme secrétaire de la section nantaise en 1940. De nouveau interpellé par la police de Vichy, il déclare

aux agents : « Chiens de Français, je préfère avoir affaire aux Allemands qu'à vous ! » Sommé alors de présenter sa carte d'identité, il ne se démonte pas : « Vous pouvez la garder, c'est une carte française, il y a assez longtemps qu'elle me

brûle les mains ! » En juin 1943, il contacte le très nazi Olier Mordrel, alors en indécatesse du P.N.B. Celui-ci le met en rapport avec un nommé « Martin » qui lui propose de travailler pour l'Abwehr. Larboulette devient l'agent N° F7745 alias « Freillec ». Une de ses premières missions le mènera à Plourivo (22) enquêter sur la comtesse Betty de Mauduit, soupçonnée d'héberger des parachutistes alliés dans son château de Bourblanc. Elle sera effectivement arrêtée le 12 juin 1943 puis déportée avec Georges Jouanjean, responsable du réseau « Pat O'Leary » et qui avait créé le groupe de résistants les « *Pen Called*⁹ » de Carhaix.

Pour l'heure, Zeller prend la direction des F.A.T. dès son arrivée à Pontivy, avec pour mission la capture de plusieurs responsables de la Résistance et du commandant Bourgoïn. Le 11 juillet 1944 au matin, à Lizio, une patrouille allemande



arrête deux hommes, dont un sous-lieutenant parachutiste. Emmenés à Josselin pour y être torturés par le S.D., l'un des deux hommes révèle où se trouve le « Manchot ». Aussitôt, les F.A.T. encerclent l'écluse de Guillac, où a été localisé Bourgoïn, mais celui-ci parvient à s'échapper. Ne lâchant pas sa proie, Zeller avait appris qu'un boucher de Guéhenno, Louis Mahieux, assurait la liaison avec des groupes de parachutistes, dont celui de Marienne. Un autre agent de l'Abwehr, le nommé Munoz, revêtu d'un uniforme de parachutiste S.A.S. et en possession du mot de passe, se rend avec son complice Denis au café Gilet, débit proche de la boucherie, et engage la conversation avec trois patriotes présents qui ne se méfient pas du piège. Munoz n'a aucun mal à localiser Marienne et son groupe qui avaient trouvé refuge au village de Kerihuel après leur repli de Saint-Marcel. Les trois résistants, le patron du café et le boucher sont ensuite arrêtés et emmenés à Locminé. A la même époque, en effet, est cantonné à l'Hôtel de la Gare un groupe du Bezen Perrot chargé d'effectuer des rafles dans la région sous la direction du S.D. Leurs victimes sont ensuite amenées à l'école de Locminé¹⁰ pour y être « interrogées » et torturées. Le 12

juillet, dès l'aube, un détachement du S.D. et des F.A.T. arrive à pied et sans bruit au village de Kerihuel puis surprend un groupe de résistants endormis sur la paille d'un appentis. Désarmés, ceux-ci doivent se coucher dans la cour de la ferme Gicquello et indiquer où se trouve la tente des officiers parachutistes. Eux aussi sont surpris dans leur sommeil et désarmés. Couchés également sur l'aire à battre de la ferme et les mains liées, les militaires sont alors exécutés à terre sans autre forme de procès. Ce massacre va faire 18 victimes : sept officiers parachutistes, huit résistants et trois agriculteurs.

L'après-midi même, des renforts allemands arrivent sur place et procèdent à un ratissage complet de la région. Dans la tente des officiers, Zeller, qui poussera le vice jusqu'à se faire photographe devant ses victimes, découvre des cartes et un cahier où Marienne avait noté l'emplacement de dépôts d'armes, les noms de personnes sûres et des planques pour les parachutistes. La traque aux résistants va durer tout le mois de juillet, avec son cortège de rafles, de tortures et d'exécutions sommaires.

ci-contre à gauche : Ce cliché montre l'exécution d'un collaborateur à Rennes. De manière générale les condamnés pour trahison étaient fusillés les yeux bandés et à genoux.

Leur funeste besogne terminée, et surtout désireux de sauver leur peau, les F.A.T. quittent Pontivy le 3 août 1944 en prenant soin d'éviter Rennes alors en passe d'être libérée. Le convoi prend la direction de Vannes, Nantes, Ancenis puis Angers où sont alors regroupés tous les collaborateurs de Bretagne un peu trop compromis avec les nazis. Zeller y retrouve ainsi son « collègue » Robert Larboulette, accompagné d'une certaine « Maud ». Quittant Angers le 6 août, le convoi arrive à Paris le 12 suivant et Larboulette présente à Zeller son frère Pierre, qui travaille alors pour Mordrel et lui exhibe une carte de police allemande. Après un court séjour à Paris le groupe arrive à Liège le 1^{er} septembre. Mais, lors du repli vers la Belgique, Robert Larboulette se casse la jambe alors qu'il se trouve sur l'aile avant de la voiture de Zeller pour surveiller les avions. Le véhicule qui le précède dans le convoi ayant freiné brusquement, il s'est retrouvé coincé entre les deux pare-chocs ! Hospitalisé à Solesmes, non loin de Valenciennes, Larboulette est ensuite évacué sur la Hollande puis vers l'Allemagne. Zeller va le retrouver à Berlin avec son frère en février 1945.

Ils sont encore avec Mordrel en train d'essayer de recruter des jeunes gens pour former des commandos destinés à rentrer en France derrière les lignes allemandes... Mordrel propose à Zeller de le prendre dans son équipe mais celui-ci refuse. Mal lui en prit ; il eut ainsi pu profiter de ses filières d'évasion. Il les reverra en mars 1945 à Sigmaringen avant d'être finalement arrêté le 4 mai sur la frontière suisse par les gendarmes français. La guerre est terminée pour lui. Sans illusion sur son sort, il sera jugé et fusillé à Rennes, de même que Gros et Munoz. Passé en Italie, Larboulette sera finalement arrêté à Gênes. Jugé, il sauvera sa tête.

⁹ Les « Têtes Dures » en breton.

¹⁰ Mahieux sera libéré par les Allemands lors de leur départ. Les quatre autres patriotes seront fusillés.

Le bombardement de Caen du 7 juillet 1944

par Michel Le Querrec

Plan de l'article :

1-La description par deux auteurs

1-1 Jean-Pierre Benamou

1-2 André Gosset et Paul Lecomte

2-La polémique

3-Les conséquences

4-Les témoins

4-1 Alan Melville

4-2 M. Mallet

4-3 M. Joseph Poirier

4-4 M. R-N Saunage et M. Lebailly

4-5 M. Jean-Marie Girault

4-6 Mme Paulette Le Querrec

4-7 Le père Léandre Perdrel, Eudiste, vicaire de la paroisse Saint Jean-Eudes

4-8 René Morin dans les carrières de la Maladerie

Bibliographie

De l'avis de tous les témoins, Caen subit son pire bombardement le 7 juillet à 22h00. Cet article présente tout d'abord le raid aérien et ses conséquences par Jean Pierre Benamou et George Bernage, spécialistes de la bataille de Normandie, dans l'Album Mémorial - Bataille de Caen - publié en 1988 et par deux journalistes de « Liberté de Normandie », récit 'à chaud' écrit en 1945. Puis quelques éléments sur la controverse qui suivit et enfin le récit de quelques témoins.

1-1 La description par Jean-Pierre Benamou

Le plan de l'assaut du 1st Corps sur Caen.

Mairie de Creully, QG de la 2nd Army; l'exemple de la résistance acharnée des Allemands sur tous les secteurs de Caen depuis un mois, fait craindre un second "Cassino". A fortiori, après le 4 juillet, devant la fixation des Canadiens, incapables d'arracher l'aérodrome de Carpiquet, on en revient toujours à la même évidence : l'engagement tactique du Bomber Command (bombardiers stratégiques de la RAF) de l'Air Chief Marshall Arthur T. Harris contre les formidables défenses allemandes enterrées qui contestent l'accès à la ville. Des canons de toutes sortes, Flak, Pak, Sturmgeschütz, Nebelwerfer, des chars enterrés qui défient artillerie et chasseurs-bombardiers, constituent une barrière formidable sur la ligne - Franqueville - Gruchy - Buron - Galmanche - Cambes - Lébisey, jusqu'au Canal de Caen à la mer. Seul le Commandant en chef peut obtenir que le Bomber Command accepte d'être écarté de son rôle stratégique, pour la première fois. Montgomery interroge Eisenhower qui approuve le plan, aussitôt accepté par "Bomber Harris".

Il procède à la répartition calculée du choix des bombes à retardement et instantanées selon l'effet de cratère et l'effet de souffle recherchés, pour respecter l'équilibre

destruction/obstruction. La "bomb-line" est tracée, aucune troupe alliée ne devra être disposée à moins de six kilomètres par sécurité, en avant des troupes britanniques des 59th (Staffordshire) et 3rd British Inf Div (Iron Division) appuyées par 300 chars des 33rd Tank Brigade et 27th Armoured Brigade.

La cible, définie par les services topographiques et d'interprétation photographique de la RAF, est un quadrilatère recouvrant les faubourgs nord-nord-ouest de Caen, sur quatre kilomètres de long et profond de un kilomètre et demi.

Le choix de la cible est dicté par l'intention calculée de couper les communications en arrière des positions fortifiées et de détruire les positions d'artillerie, les champs de mines et d'annihiler la défense enterrée.

L'effet moral est également calculé sur les troupes Alliées et sur celles de l'adversaire. Il n'est pas tenu compte des civils éventuels qui, malgré les avertissements antérieurs, pourraient encore s'y trouver. L'artillerie se chargera de l'espace compris entre la ligne de départ des troupes du 1st Corps et les localités de défense avancée occupées par les Allemands.

A 9h00, l'Air Chief Marshall Arthur Travers Harris donne ses ordres par téléphone aux unités choisies pour cette grande première chez les bombardiers stratégiques de la RAF.

- Le *No 1 Group* de l'A.V.M. Edward Arthur Beckton Rice (*ci contre*) fournit 259



Lancaster III et 12 Lancaster ABC du *Squadron 101* équipés du système de leurre-radio contre les intercepteurs de la Luftwaffe.

- Le *No 6 Group* canadien de l'A.V.M. Clifford Mackay McEwen (*ci-contre à gauche*) prépare 24 Lancaster III et 80



Halifax III

- Le *No 4 Group* de l'A.V.M. (Charles) Roderick Carr (*ci-contre à droite*) mobilise 84 Halifax III en évitant



soigneusement d'engager les groupes français Guyenne et Tunisie sur une cité française.

- Le *No 8 Pathfinder Group* de l'A.V.M. Donald Clifford Tyndall Bennett (*à gauche*) sélectionne 20 Mosquito de reconnaissance d'objectifs, dont 6 équipés du système de visée OBOE¹¹, pour bombardement sans visibilité, nécessaire



¹¹ Système de guidage développé par les anglais permettant d'obtenir par triangulation, la localisation de cibles non visibles (ndlr)

après la première vague, dans la fumée et la poussière causées par les premières bombes qui ont vite masqué la cible.

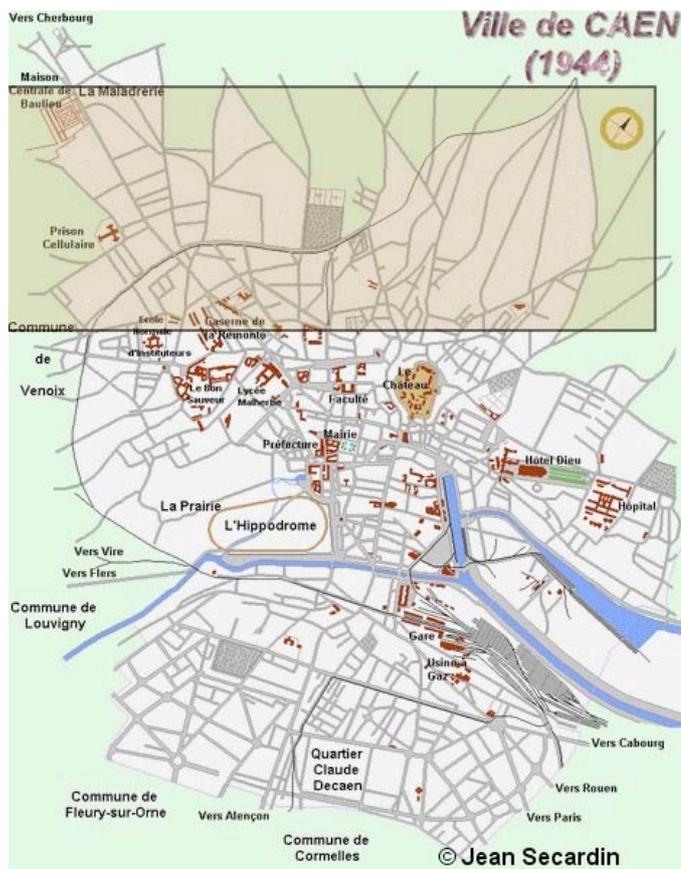
Le Master-bomber (maître-bombardier) choisi pour diriger les 447¹² bombardiers lourds sur l'objectif rectangulaire des faubourgs nord de Caen, est le Wing-Commander (colonel) "Pat" Daniels du *Squadron 35* sur Mosquito VI.

Halifax et Lancaster sont chargés de bombes H.E. (High Explosive) de cinq cents et mille livres, à partir de 13h00, sur leurs bases anglaises.

Le T.O.T. (Time Over Target, l'heure sur l'objectif), est fixé à 21h50, le 7 juillet. Les deux mille trois cent soixante tonnes auront été larguées quarante minutes plus tard, à 22h30.

Météo : 2/8e de strato-cumulus à deux mille six cents pieds et 3/8e altocumulus à huit mille cinq cents pieds, visibilité trois mille cinq cents. Donc, temps clair, idéal pour ce type de mission avec dégradation rapide dans les heures qui suivent.

Sur cette carte établie par Jean Secardin on remarquera le quadrilatère défini par le Bomber Command. Le bombardement du 7 juillet avait pour but d'annihiler le système défensif mis en place par les allemands et sur lequel butaient les troupes anglo-canadiennes depuis presque un mois.



- A Creully, le Lt Gen Miles Dempsey, commandant la *2nd Army*, et l'Air Marshall Arthur Coningham, commandant la *2nd Tactical Air Force*, sont satisfaits.

Mais les prévisions météorologiques se dégradent, on ne peut plus envisager de reporter le T.O.T. aux premières heures du lendemain pour que l'infanterie tire un meilleur parti du choc

du bombardement sur l'ennemi hébété, incapable d'une défense organisée à ce moment précis. Coningham rassure Dempsey en lui promettant tout l'appui des dix *Squadrons* de Typhoon du *No 83 Group* de l'A.V.M. Harry Broadhurst, dans l'assaut du *1st Corps* qui démarrera le lendemain, à l'aube (04h20).

Tous les officiers des Wings du *No 83 Group* concernés par l'offensive sur Caen, se rassemblent dans un verger à Creully pour suivre les instructions de l'A.V.M. Harry Broadhurst, calot basculé sur le côté droit de la tête, juché sur le capot d'une Jeep arborant la cocarde jaune-bleu-blanc-rouge de la RAF. En fait ses chasseurs-bombardiers effectueront le 8 de 04h55 à 22h45, 882 sorties.

Le bombardement du 7 juillet sur Caen : 20h00

Sur les aérodromes anglais du Bomber Command, les deux rangées de Lancaster et de Halifax quadrimoteurs qui bordent chacune des pistes d'accès à l'aire d'envol, s'animent de la rotation des lourdes hélices tripales entraînées par les moteurs Rolls-Royce. Un par un, en crachotant d'abord, ils prennent leur régime, deux milles tours, les pilotes lâchent les freins, les bombardiers virent sur une roue et prennent la piste les uns derrière les autres. Noirs oiseaux, ils emportent chacun sept membres d'équipage, cinq tonnes et demi de bombes, destination, Caen à 21h50.

Un nuage gris sale de poussière, de terre et de gravats s'élève de plus en plus haut, de plus en plus gros, et sa partie inférieure reflète à présent le rouge des incendies de la ville qui s'embrase une nouvelle fois.

Tout le front, de Carpiquet à Longueval de l'autre côté de l'Orne, s'enfle d'une immense clameur qui jaillit des poitrines de deux cent milles Britanniques et Canadiens, qui sautent de joie ou vibrent au spectacle de cette formidable démonstration de puissance. Ici et là, des civils qui ont des amis à Caen se réjouissent de la Libération prochaine. D'autres frémissent en pensant à leurs familles qui sont peut-être encore en ville.

A Mâlon et à Galmanche, le Stubaf. Waldmüller (*photo ci-contre*), commandant du *I./SS-Pz. Gren.Rgt 25* de la *12.SS-Panzer-Division*

« *Hitlerjugend* » fait sortir ses hommes de leurs abris quand les bombardiers arrivent. Il les presse à toutes jambes vers les positions abandonnées par les Tommies qui ont dû reculer de 2 km pour raison de sécurité, en laissant intactes leurs tranchées. Au cours du bombardement massif, des tirs d'artillerie et des assauts des « Jabos », ses troupes de soutien perdront deux Panzer IV, quinze hommes tandis qu'un Flakvierling quadruple de 2 cm de la SS-Flak-Abt. 12 abat un quadrimoteur. Les malheureux civils par contre, subiront trois à quatre cents pertes dans la cité !

Dans Caen, les secouristes de la Défense Passive (D.P.) et des Equipes d'Urgence (E.U.) se précipitent vers les quartiers nord de la ville mais rebroussement chemin quand la deuxième



¹² Note de l'auteur : Jean-Pierre Benamou indique 467 dans son livre sur la bataille aérienne de Normandie ; en additionnant le détail ci-dessus on arrive à 379 !

vague survient. Des quartiers ont encore changé de physionomie, mais ça n'est pas fini !

A Caen, sous les bombes de la RAF.

Des dizaines de bombes explosent en même temps, en un monstrueux crépitement couvrant les rafales de DCA qui strient le ciel qui s'obscurcit.

Une grosse bombe est tombée sur l'abri du Vaugueux ensevelissant soixante-sept réfugiés caennais. Le commandant Gille¹³ envoie le lieutenant Duchez et les frères Vico prêter main forte aux sauveteurs. Ils plongent dans l'obscurité puante, l'abri révèle des cadavres et des blessés graves, à la lueur des lampes électriques. Ils remontent les enfants blessés, puis les adultes, avec l'aide de l'aviateur canadien Paul Gingras "adopté" par les F.F.I. Avec l'aide de la D.P., ils parviennent à arracher à l'emmurement vingt-deux personnes dont quatre ne survivront pas, quarante-cinq autres ont été tuées. Parmi les blessés qui décèdent au Bon Sauveur, le Chanoine Ruel, curé de St-Pierre, qui avait tant fait pour ses paroissiens.

- Rue Saint-Pierre, vingt-huit tués sont recensés dans un couloir.

- Rue de Geôle, vingt-cinq morts à l'abri du temple protestant

- Aux carrières Saint-Julien, quatre-vingt-dix emmurés sont secourus par les E.U. mais quinze personnes ont été tuées par les blocs de pierre de Caen¹⁴.

Mais cela n'est pas fini. Les obus se remettent à tomber sur la ville qui n'est pas encore au bout de sa tragédie. Des '406' et des '380'¹⁵ tombent dru, contraignant les sauveteurs à se replier. La ville est en feu, après l'écrasement obtenu par deux mille deux cent soixante seize tonnes de bombes tombées pour 45 %, à plusieurs centaines de mètres au-delà du quadrilatère de saturation délimité par les éclaireurs de la RAF. Un excès de prudence a fait lâcher trop long.

A 23h00, le programme d'artillerie démarre, tirs de concentration de 632 canons successivement sur la Folie, Saint-Contest, Saint-Germain, Lébisey, Authie tour à tour.

La Marine, elle, est en action sur les portes de Caen et le secteur du dernier pont sur l'Orne. Les destructions s'accumulent, certaines irremplaçables : l'Université (trente-huit morts), la Bibliothèque, l'Institut de chimie, les stocks du Secours National, sont anéantis. Très gravement atteints sont les quartiers Saint-Julien (pulvérisé), le Gaillon, le Vaugueux. Rue Haldot, une équipe de sauveteurs opérant "au bruit", sur des appels, des râles et des supplications venant des éboulis, est prise dans le tir de l'artillerie. Rue Deslongchamps, rue de Jersey, au nord-ouest, des bombes se sont égarées et explosent avec un temps de retardement de quatre heures.

Chez les Alliés, on s'endort tranquille, confiant dans le lendemain. « *Il est impossible avec un tel traitement que l'on rencontre un seul Allemand vaillant* ».

¹³ Le commandant Gille, le lieutenant Duchez et les frères Vico appartiennent à la compagnie FFI *Scamaroni* (ndlr)

¹⁴ Note de l'auteur: lire le témoignage des rescapés en rubrique témoignages N°4 et 5

¹⁵ Les '406' et '380' sont des calibres (en mm) d'obus de Marine. Ces obus sont envoyés par des bâtiments de la Eastern Task Force mouillant près de la côte.

1-2 La version d'André Gosset et Paul Lecomte du journal « Liberté de Normandie »

Le bombardement du 7 Juillet

A 21h00, la DCA allemande ouvre le feu avec une violence inaccoutumée. Toutes les pièces tirent à la fois. On se rue vers les abris. Ceux que leur devoir oblige à rester à découvert aperçoivent dans le ciel une véritable « Armada » aérienne qui, venant du Nord, arrive sur Caen. Très lentement et très bas - étaient-ils à cinq cents mètres ? - des centaines et des centaines de quadrimoteurs « Halifax » et « Lancaster », par groupes de douze, étendent leur théorie à perte de vue. Dans un ordre impeccable, comme s'ils effectuaient une parade, ils virent de bord au-dessus de Vaucelles¹⁶ malgré le tir furieux de la DCA dont le feu roulant se mêle, dans un concert infernal, au grondement des moteurs auquel s'ajoute bientôt le fracas des bombes qui explosent.

Cela dure de cinquante à cinquante-cinq minutes.

Le Château et ses alentours, le Vaugueux, le Gaillon et Saint-Julien ne forment plus qu'un monceau de décombres. La Maladrerie est également touchée en face de la Maison Centrale, les herbages du Bon Sauveur jusqu'au château d'eau aussi. Les S. S. sont retranchés par là avec de l'artillerie et des chars.

Mais il y a des bombes partout dans Caen.

Les avions disparaissent enfin, la DCA se tait et une sorte de grand silence plane sur la ville, coupé seulement par les cris des blessés et les crépitements des immeubles qui flambent.

Aussitôt les braves dont nous évoquerons l'activité héroïque, - agents de la D. P., Equipiers Nationaux et Equipiers d'Urgence, ambulancières et brancardiers de la Croix-Rouge -, et tous ceux enfin qui ne sont embrigadés dans aucun mouvement et que l'on voit apparaître dans les coups durs - les uns et les autres aguerris par des jours et des jours de communes souffrances - se précipitent au milieu des nuages de fumée et de poussière, guidés par les lueurs des incendies qui rougeoient dans le crépuscule.

Le Palais de l'Université, entre autres, est en flammes.

Il est 22h07, M. Rilliard, secrétaire adjoint, a noté l'heure à laquelle se sont arrêtées les pendules - quand l'Université est atteinte par cinq bombes au moins. L'une d'elles tombe sur l'Institut de Chimie, une autre sur la Faculté des Lettres, deux autres encore à proximité du secrétariat et la dernière enfin dans le couloir voisin. Plusieurs groupes de réfugiés se trouvent dans les abris. M. Moreau, professeur à la Faculté des Sciences, chef d'abri, est réfugié avec une douzaine de personnes, dont M. Dangeard des Equipes d'Urgence, sous l'escalier central. Un autre groupe se tient avec M. Roncey, l'appareilleur de médecine. M. Perreau est dans les salles de Droit. Au-dessous de la conciergerie, il y a encore huit à dix personnes.

Il semble que le feu se déclare d'abord dans les locaux de l'Institut de Chimie et, la rapidité avec laquelle il s'étend à l'ensemble du Palais, est stupéfiante. Il est vrai que celui-ci abrite un stock considérable de marchandises de toutes sortes et particulièrement inflammables, qui ont été entreposées là, après la destruction des locaux du Secours National.

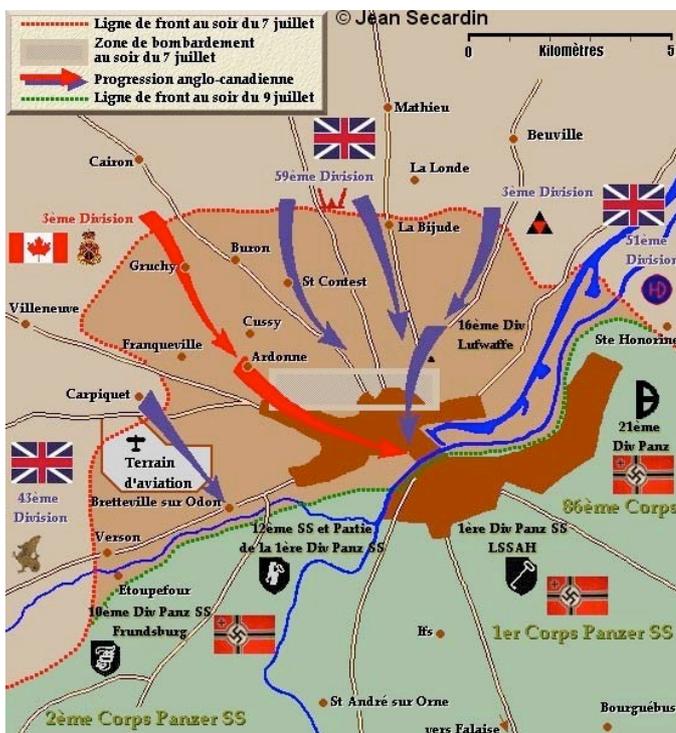
¹⁶ Note de l'auteur : quartier rive droite de l'Orne

Sitôt que la fumée des bombes se dissipe, les rescapés sortent de leurs abris. Déjà, les toitures tombent en flammes dans la cour intérieure.

Les concierges, M. et Mme Catherine, restés seuls aux sous-sols, ne s'aperçoivent que tardivement de l'incendie et ils ont beaucoup de peine à se sauver. Il est alors 22h30. Peu après, le portail de la rue Pasteur s'écroule. A 23h00, l'Université n'est plus qu'un brasier.

Rien ne peut être sauvé, pas même les archives que M. Béquignon, professeur de la Faculté des Lettres, avait pris la peine de descendre dans les caves de la chaufferie, dans le courant de juin.

Seuls, échappent au désastre, les papiers de l'Ecole de Médecine, mis en sécurité dans une cave de la place Saint-Sauveur.



A la suite du bombardement aérien du 7 juillet, les anglo-canadiens lancent l'opération « Charwood ». Le 9 juillet ils atteignent l'Odon et l'Orne. Il aura fallu plus d'un mois pour prendre (en partie) l'objectif fixé à J+1 (Carte Jean Secardin)

Le feu prend une telle ampleur et devient si menaçant que l'on évacue l'abri du Lycée de jeunes filles voisin.

Et l'on n'a plus d'explosifs pour écraser le sinistre.

De l'autre côté de la rue Pasteur, touché en plein par une bombe, le Rectorat s'écroule sur son chef, M. Mercier, gravement blessé à la jambe, sur M. Le Bail, commissaire aux sports, blessé à la poitrine et Mlle Berthier, directrice du Collège Moderne et d'autres encore.

L'Hôtel de Ville est de nouveau atteint. Une bombe écrase le bâtiment situé à l'angle de la rue Jean-Eudes et de la place de la République. Le feu s'y déclare aussitôt. Une heure plus tard l'incendie dévore les ruines. Plus loin, deux autres foyers s'allument. Bientôt la façade principale, place de la République, est attaquée. Le vent souffle du sud, en direction de la rue Jean-Eudes. A 1 h 00 du matin, cette façade flambe. Les derniers habitants de la rue Jean-Eudes quittent leurs maisons, convaincus qu'elles vont être, à leur tour, la proie de

l'incendie. Et les obus pleuvent. Le feu se propage aux salles de l'Hôtel de Ville qui longent la rue Jean-Eudes. A 2h00, la toiture s'embrase. Les livres de la bibliothèque sont projetés à moitié consumés sur les toits voisins. Les Allemands du blockhaus de la place Gambetta arrivent et, passant par le porche du Conservatoire déjà en feu, rue Saint-Laurent, s'emparent des postes de T. S. F. entreposés à cet endroit. Les uns en emplissent une voiture, les autres en emportent sous leurs bras. Le feu gagne tout l'Hôtel de Ville. Pour en préserver les maisons situées de l'autre côté de la rue Jean-Eudes, M. Bertaux, demeurant rue Saint-Laurent, à qui nous devons ces précisions, aidé par deux jeunes gens, pénètre dans ces maisons dont il arrache les rideaux et ferme les persiennes. Les trois hommes éloignent également des fenêtres, le mobilier.

Vers 2h30, trois pompiers arrivent rue Jean-Eudes et mettent une lance en batterie. Ils puisent l'eau, boulevard des Alliés, dans l'Odon, et noient l'incendie en s'abritant sous les porches de la rue car les obus continuent de tomber. Ils restent à leur poste jusqu'à ce que tout danger d'extension du sinistre aux immeubles voisins soit définitivement écarté. C'est certainement grâce à leur intervention que le feu ne s'étend pas au quartier. La Caisse d'Epargne, rue de Bras, s'est effondrée. L'église Saint-Julien est anéantie ainsi que le couvent des Bénédictines et sa chapelle. Saint-Sauveur est touché. Le temple protestant est en ruines. La caserne de Lorge est également atteinte. Et combien d'autres édifices encore. De partout le feu s'élève avec des victimes sous les décombres. Combien furent ensevelis cette nuit là ? Qui ne le saura jamais...

Rien que pour l'îlot de M. Bosquin, quelle hécatombe ! Rue de Geôle, dans l'abri du Temple protestant, 43 personnes sont ensevelies. On retire, après des heures de travail acharné, dix-huit vivants et vingt-cinq morts.

Rue Saint-Pierre, vingt-huit personnes sont tuées sous un couloir à côté du magasin « Marylène ». A l'entrée de la rue des Teinturiers, sept autres sont écrasées dans une cave. Rien que pour un îlot, sans compter les victimes isolées. Et il y a 38 morts dans l'abri du Vaugueux.

Le P. C. de la Défense Passive du Vaugueux se trouve dans la cave du patronage des filles de la paroisse Saint-Julien, 50, rue du Vaugueux, dirigé par les sœurs de la Providence de Lisieux. C'est là que vivent notamment, depuis la destruction de leur presbytère, le chanoine Ruel et ses vicaires.

Une cinquantaine de personnes s'entassent dans l'abri quand les avions apparaissent. Il comprend deux caves contiguës. Sur l'une, une bombe éclate, tuant 38 personnes dont Mme Jaoüen et son fils. Le chanoine Ruel qui se trouve dans la cave épargnée n'est pas blessé. Il sort par ses propres moyens des décombres mais s'écroule peu après, vaincu par la commotion. Il reste plusieurs heures étendu sur le sol, car il n'y a qu'une voiture et il faut d'abord évacuer les blessés. Transporté dans les dernières heures de la nuit au Bon Sauveur, il y expire peu après son admission.

Le sauvetage des emmurés des carrières Saint-Julien est l'un des plus héroïques épisodes de cette nuit tragique¹⁷. Sur les hauteurs du Gaillon, entre la rue du Magasin-à-Poudre et de la rue Bosnières, existe une faille dans le coteau calcaire qui permettait, autrefois, d'extraire latéralement la pierre, en

¹⁷ Note de l'auteur : quartier rive droite de l'Orne

creusant des galeries plus ou moins longues. Après la désaffectation des carrières, le terrain avoisinant, bâti de pavillons, donna naissance à un quartier nouveau connu sous le nom des Carrières Saint-Julien.

Un certain nombre de ces pavillons étaient construits contre la falaise même, à l'entrée des galeries creusées dans le coteau et servant de caves. Celles-ci constituèrent des abris naturels excellents où se réfugièrent les habitants du quartier des jours durant.

- Cette nuit-là, il y eût approximativement, nous dit M. Chesnel, charcutier, rue Bosnières, quinze personnes à l'abri Robineau, dont M. Germer-Durand, procureur général ; vingt à l'abri Primois ; quinze à l'abri Laousse ; quatre-vingt-six à l'abri Bonheur ; douze à l'abri Thomas ; quatre à l'abri Proisy ; huit à l'abri Marie. Quand nous pûmes sortir de nos caves, un spectacle effrayant s'offrit à nos yeux. Les carrières étaient complètement bouleversées...

Les grottes résistèrent et il y eut peu de victimes. Huit furent tuées par imprudence. Elles étaient à l'abri Thomas, quand une baraque en planches, placée près de l'entrée, prit feu. Craignant d'être brûlée vive - à tort - et affolée, une femme se rua dehors et jeta la panique. Sept personnes la suivirent. A ce moment, une bombe tomba, les tuant toutes, Mme Chesnel, la dernière, qui tenait dans ses bras son enfant de trois ans.

Mais pendant que ces événements se déroulaient, à quelques dizaines de mètres de là, la maison portant le n° 8 s'écroulait, bloquant l'abri Bonheur et emmurant vivantes quatre-vingt-six personnes dont M. R.-N. Sauvage, l'éminent archiviste en chef du Calvados.

Quand le jour se lève, Caen flambe toujours et les sauveteurs continuent de fouiller les décombres.

Mais de tant de deuils naît une grande espérance, l'espérance de la libération prochaine, celle aussi que les derniers Allemands, sont anéantis et que l'on ne connaîtra pas les combats de rues qui mettraient inexorablement Caen au tombeau.

2-La polémique



"Une attaque remarquable par sa précision" notera Montgomery dans ses souvenirs de guerre... sans ajouter le moindre mot de compassion pour les 300 malheureux civils tués lors de cet avant-dernier acte de la bataille de Caen. Montgomery écrit à l'Air Chief Marshall Arthur T. Harris dit « Bomber-Harris » (cliché à gauche), le 8 juillet :

"Une fois encore, les armées alliées en France souhaitent vous remercier vous et le Bomber Command de la RAF pour votre magnifique coopération de la nuit dernière. Nous sommes conscients que votre tâche principale s'étend loin devant nous, sur l'industrie de guerre allemande, et qu'elle entraîne l'usure de l'effort de guerre ennemi. Mais nous savons aussi que vous êtes toujours prêt à porter votre

puissant effort plus près encore quand cela est vraiment nécessaire de collaborer à notre bataille tactique. Et, à chaque fois, votre action est toujours décisive. Veuillez dire à vos braves aviateurs combien les soldats alliés les admirent et les félicitent pour leur courage".



Notons que, fin juin, le Bomber Command d'Harris compte plus de pertes que n'en déplore la 2nd Army de Dempsey (ci-contre)!

Mais tout ce que Montgomery prend en compte, ce 9 juillet, c'est une ville ruinée et inutilisable tant que les Allemands tiendront Vaucelles.

Le même Montgomery qui écrivait au Field Marshall Sir Alan Brooke (ci-contre à droite), Chief of the Imperial General Staff, le 14 juin:

"J'ai lu le communiqué du SHAEF annonçant hier la "Libération" de Carentan. En réalité, la commune a été complètement rasée et tous les habitants s'étaient enfuis. C'est une curieuse "Libération"!



Rapport d'investigation des effets du bombardement de Caen du 7 juillet 1944 par le Stanmore Bombing Committee à Caen, le 12 juillet 1944. Les conclusions de l'enquête sont accablantes:

Le puissant bombardement a eu un effet psychologique stimulant chez nos troupes et dépressif chez l'ennemi. Peu de cadavres allemands sont observés.

Il a certainement coupé les communications de l'ennemi avec ses bases mais nous a tout autant gêné pour progresser.

Les officiers s'étonnent de n'avoir vu aucune défense sur les routes, aucun ouvrage fortifié. Ils s'interrogent sur l'objectif du bombardement.

Les Français interrogés, tout comme les officiers de l'armée sur site le 7 juillet, ne font état d'aucune zone de défense ni de bastion particulier devant Caen, dans le quadrilatère de bombardement. Aucune épave de canon ou de chars enterrés marqués sur la carte par la 2ème Armée en justification de la demande d'intervention des lourds, ne peut être retrouvée pour être photographiée¹⁸. Le comité aboutit à cette conclusion que rien ne justifiait une telle opération, rien ne justifiait la perte de 300 vies civiles et la destruction d'une vaste zone de construction urbaine. Les cratères contigus varient de 10 à 15 mètres de diamètre par 3 mètres de profondeur. A une exception près (en secteur Canadien) toutes les routes menant vers le centre-ville sont infranchissables, y compris aux engins chenillés.

Il faut insister sur le fait qu'il aurait été plus profitable de viser des objectifs plus proches de nos propres troupes et sur les flancs de l'avance prévue. Dans l'avenir, on exigera plus de

¹⁸ Souligné par l'auteur

soins à l'élaboration des plans de bombardement avant de relancer une telle opération.

Signé :

AVM Robert Dickinson Oxland, Bomber Command

Air. Cdre Mc Clough AEAf

Prof. Solly Zuckermann, AEAf

Group Cder Lucas AEAf

Maj. Beunett SHAEF

Col. Hobbs 21st Army Group.

3-Les conséquences

Reprenons ce texte du Stanmore Bombing Committee à Caen, le 12 juillet 1944 :

Les cratères contigus varient de dix à quinze mètres de diamètre par trois mètres de profondeur. A une exception près (en secteur Canadien) toutes les routes menant vers le centre-ville sont infranchissables, y compris aux engins chenillés¹⁹.

En effet le 9 juillet lors de la pénétration dans Caen, on peut noter :

-05h15. Une section du 2nd Royal Ulster Rifles (RUR) (9th Brigade, 3rd British ID), celle du lieutenant Burges, de la Cie A, se dirige vers St-Julien, au sud-ouest de la cote 64. La progression est extrêmement pénible à travers les champs de cratères des bombes de la RAF.

-09h30. La Cie B guide le 2nd RUR dans sa descente vers la ville, lentement, en chassant systématiquement les Allemands qui se terrent encore, çà et là, dans les ruines. Le Calvaire Saint-Pierre (en haut de la rue de la Délivrande) est atteint, les blindés sont incapables de franchir les énormes cratères et les montagnes de gravats.

-Retrouvons Alan Melville du RAF Press-Center, il accompagne le 1st King's Own Scottish Borderers (9th Brigade, 3rd British ID)

« Nous arrivons dans un lotissement de maisons détruites au sommet de la colline qui domine la ville, tout en haut de la route qui file en pente²⁰, vers d'autres ruines qui se consomment. Les chars sont vulnérables, empêtrés dans le réseau des cratères en montagnes russes causés par le Bomber-Command. La seule façon de progresser est d'imiter le capitaine des "Borderers" qui escalade le versant des cratères gigantesques et se laisse glisser sur le derrière, dans la contrepente, selon une procédure que nous reprenons une bonne vingtaine de fois avant d'être sur les maisons du centre de la ville. L'excitation grandit quand, couverts de terre et de poussière, nous franchissons les derniers obstacles qui nous séparent encore des îlots d'immeubles partiellement debout de la rue du Vaugueux, et plus loin, sur une butte, l'église du Sépulcre. Il est 11h40 et je jure que je suis bien le premier correspondant de guerre des relations publiques de la 2e armée britannique, dans Caen, le 9 juillet 1944. »

-André Heintz membre de la Résistance et des Equipes d'Urgence, le 9 juillet :

Gagner le nord de la ville n'était pas une mince affaire puisque ce n'étaient que trous de bombes sur plus d'un kilomètre. Il fallait contourner l'obstacle. Je me glissai donc à travers les ruines de la rue Saint-Pierre pour gagner la route de la Délivrande. C'est tout à fait sur le haut de la colline, là où on

voyait encore la base des « Moulins au Roy », dans un décor absolument lunaire tant les trous de bombes étaient rapprochés, que j'aperçus mes premiers Anglais. Cela m'intriguait car je n'avais pas vu de véhicule. Il était en effet bien au-delà des deux souches du Moulin au Roy, là où les trous de bombes, moins serrés, avaient permis à cette autochenille de parvenir.

Une photo représente la situation :

4- Les témoignages du bombardement du 7 juillet

4-1 Alan Melville, RAF press-correspondant, cité par Jean-Pierre Benamou.

21h00

"Soirée magnifique et chaude d'un 7 juillet de guerre, en face de Caen. Un véritable voyage organisé de camions de 3 tonnes, Jeep, Chevrolet, Humber, tout ce que la presse a pu rafler comme voitures d'État-major, même une Mercedes "ex-allemande"; monopolise la chaussée. A Rosel²¹, le bruyant convoi stoppe en hâte, on laisse là le parc des "Belles pour VIP'S" et, en jacassant, une bonne trentaine de correspondants de guerre de toutes nations, se dirige vers l'église du tranquille petit village, à 2 km du front. Le nec-plus-ultra de la presse est là avec les ténors, Ernest Hemingway, Robert Capa, Ernie Pyle et aussi Alan Moorehead, Franck Gillard, Ross Munro, Chester Willmott... Sandwiches et thermos sont distribués à profusion et une ambiance terrible s'installe, une demi-heure avant l'arrivée des lourds de "Bomber-Harris". Rien ne m'aurait moins étonné alors que de voir se dresser un kiosque de vente de morceaux de pierres des ruines de la Ville, ainsi que des cartes postales à l'effigie de Sir Arthur Harris !"

21h35

"Des groupes de Typhoon se précipitent sur les sites de Flak repérés qu'ils font sauter à coups de roquettes avant l'arrivée des lourds. L'église de Rosel est prise d'assaut et chacun se débrouille pour s'emparer d'une bonne place dans le clocher percé. Une plaisanterie patiemment expliquée par le notaire de Thaon me passe par la tête, à propos de "trou normand", quand je suis proprement expulsé de ma place par "l'ancêtre" du Daily Telegraph, alors que dans l'escalier, Gaumont-British bouscule British-Movietone-News, et que le Daily-Express bat d'une courte tête le digne représentant du Times. Quand les Américains arrivent, je pense préférable de m'éclipser et je pars soudoyer un officier canadien d'un poste avancé qui, devant une cartouche de "Phillip Morris", ne peut me refuser l'hospitalité".

21h50

"Les bombardiers arrivent, pile à l'heure. Le Bomber Command entre en scène en une longue nappe de quadrimoteurs qui progressent à 1 000 pieds seulement, vitesse 190 nœuds, en un flot apparemment désordonné à l'opposé de l'USAAF Stratégique qui opère en "boxes" parfaitement articulées les unes dans les autres. Mais ce grave plafond noir de Halifax et Lancaster, apparemment sans fin vers l'arrière, est particulièrement impressionnant. Depuis mon poste d'observation d'infanterie, je distingue parfaitement dans mes jumelles 7 x 50, les toits des maisons dans la cuvette de Caen, la plupart sont soufflés ou

¹⁹ Souligné par l'auteur. Il en sera de même pour tout texte souligné par la suite

²⁰ Note de l'auteur : la rue de la Délivrande

²¹ Note de l'auteur : à 10 km au nord-ouest de Caen

endommagés. Je puis voir les étages supérieurs des immeubles, dont imperturbablement, les premiers bombardiers s'approchent alors que des Mosquito lâchent des marqueurs pyrogènes qui se balancent en l'air en autant de cascades lumineuses. Un Lancaster précède nettement le flot, trappes ouvertes, il lance ses bombes au-dessus de nos têtes qu'il est aisé de suivre jusqu'aux déflagrations, sur la crête du plateau, derrière l'abbaye d'Ardenne. A ce moment, la Flak pétarade vivement sur notre droite, et la cadence des tirs atteint son paroxysme quand la première vague est sur la ville, bascule sur l'aile gauche pour virer majestueusement, avions allégés, à plein régime, vers le nord en reprenant de l'altitude.

De son poste d'observation, Alan Melville est fasciné par ce qui lui est donné de voir et imagine ce que nul ne peut apercevoir:

"Par deux fois, un bombardier est touché par la Flak. L'un d'eux, le fuselage brillant des flammes qui l'entourent, parvient à se rétablir juste assez longtemps pour permettre à l'équipage de sauter au-dessus de la tête de pont aéroportée. L'autre se précipite tout droit dans le brasier qu'il a contribué à allumer. Alors que la première vague achève son passage et que le second "troupeau" se détache derrière nous, venant de la mer, les Typhoon reviennent pour taper sans relâche sur les batteries de Flak. Depuis leur base du Fresne-Camilly (B-5), les Tiffies du Wing 121²² font la ronde pour liquider à coups de bombes et de roquettes, les pièces et les servants qui restent désormais silencieux, alors que d'autres s'éveillent un peu plus loin.

(Ci-dessous) Le 9 juillet, dans le quartier du Moulin-au-Roy, un blindé léger – Morris Light Reconnaissance Car Mark II – de l'armée britannique se fraie difficilement un chemin à travers les ruines et les trous d'obus.

Quand la deuxième vague de bombardement arrive au-dessus de nous, il n'y a pratiquement plus aucune pièce de Flak en état de tir et les gros avions qui volent plus bas encore, passent comme à la parade. Je ne sais si la dernière demi-heure de bombardement apporte réellement quelque chose à celle qui venait de s'écouler, puisque la destruction était déjà totale dans la zone visée. Mais une fois qu'une machine aussi inexorable que le Bomber Command est lancée, plus rien ne peut la retenir. Un Lancaster sur le retour a des ennuis et l'équipage saute au-dessus de nos lignes. J'aurai l'occasion plus tard dans la soirée de demander leurs impressions à deux d'entre eux : désolés d'avoir à prendre le premier bateau dès maintenant pour l'Angleterre, ils sont furieux de ne pas pouvoir passer la nuit sur le continent et sont persuadés de manquer l'occasion d'aller aux "Folies Bergères de Normandie" supposé devoir exister quelque part vers Bayeux. Le champignon de fumée persiste deux heures durant au-dessus de Caen alors que troupes après troupes, les grands quadrimoteurs apportent et déversent leurs bombes puis regagnent la mer sans menace aucune. Le spectacle désormais devient fastidieux et les spectateurs désertent leurs points de vue avant la fin, et vont se coucher sans aucune crainte pour l'opération du lendemain matin. Le dernier "lourd" largue à 22h30.

De retour au camp, le nuage rougeoyant toujours en témoin du drame de Caen. Le Bomber Command est une arme terrible mais il obtient des résultats : cette nuit la route de Caen a été ouverte"

4-2-M. Mallet, cité par Jean-Pierre Benamou.

"Je me précipite dans la cage d'escalier de la maison, tente de sortir en vain, je suis projeté dans le corridor par une déflagration plus proche encore. Je veux franchir à tout prix

Photo reproduite avec l'aimable autorisation des Archives Municipales de Caen



²² Note de l'auteur: soit les 174, 175 et 245 Squadrons

les vingt mètres qui me séparent de la cave du bâtiment opposé où s'abritent ma femme et les enfants, en vain. La porte s'est volatilisée, les fenêtres explosent, je me fais le plus petit possible. Dix minutes interminables, quinze, aucun bombardement n'a jamais duré plus longtemps dans le quartier de la place de la Mare. Une série de déflagrations qui m'arrachent les tympans, le mur contre lequel je m'appuie cède et je me retrouve je ne sais comment sous l'escalier. Quand la fumée se dissipe, je réalise avec horreur que les garages de la rue aux Juifs ont disparu, avec les réfugiés qui s'y étaient installés. Un amas de décombres me cache l'immeuble et le refuge des miens que je crois ensevelis et je décide de ne plus bouger, seulement survivre pour aller les dégager à la première accalmie. Une demi-heure que cela dure, c'est complètement fou, des dizaines de bombes explosent simultanément à deux cents mètres, vers le haut de la rue du Gaillon. Je lève la tête et pourrais noter les immatriculations des grands avions, soutes ouvertes, qui nous assassinent. Une fusée rouge de repérage brûle devant ma porte pendant dix minutes. Déflagrations, tremblements du sol d'où les ondes me soulèvent, souffles des énormes explosions dans tous les sens, vacarme de la DCA qui redouble, j'ai vraiment à ce moment une vision de l'apocalypse.

Une accalmie me permet enfin de sortir. Je rassemble mes forces et me précipite, escaladant poutres et moellons vers la maison Savey... qui est encore là, derrière la montagne de gravats de la précédente que je dévale dans un nuage de cendres brûlantes et de fusains incandescents qui retombent partout. Je me retourne et constate avec effarement que ma maison n'est plus elle aussi qu'un amas de ruines où seule la cage d'escalier est encore debout ! Je parviens à l'abri et retrouve les miens... que je dois reconforter car on ne s'attendait plus à me revoir. A ce moment, le bombardement reprend de plus belle encore pendant dix minutes et, dans l'obscurité chargée, on se croirait sur un navire ballotté par les flots, en pleine tempête.

Tout retombe, le bourdonnement s'estompe, il n'y a plus de DCA. Le silence est terrible. L'appel des emmurés vient des garages et nous parvenons avec une équipe de secours de la Défense Passive et des Equipes d'Urgence, à extraire cinq blessés dont trois enfants et le corps de leur mère. Mais nous ne pouvons plus rien pour les personnes qui sont enfouies plus profondément"

4-3-Joseph Poirier, 3ème adjoint au maire, directeur urbain de la Défense Passive. 7 juillet

« Le soir, après dîner, je monte dans le bureau de l'Econome du Lycée, intendant du Centre, qui a débouché en grand secret une bouteille de fine que l'on déguste avec quelques amis et leurs femmes. Tout à coup, un feu nourri de DCA se déclenche. Je vais à la fenêtre et je vois un spectacle grandiose. A faible altitude, cinq cents mètres au maximum, plus de mille gros bombardiers Lancaster et Halifax défilent au-dessus de nous dans un ordre impeccable. Qu'est-ce que cela veut dire ? Par groupe de 12 ou 24, ils obscurcissent le ciel, et se dirigent dans la direction de la route de Bayeux. Une peur effrayante s'empare des gens. Tout le monde se précipite dans les abris, dans les sous-sols. Le chahut fait par la DCA ne nous permet pas de nous entendre. Tout à coup, je vois très nettement les bombardiers de tête faire un demi-tour et revenir dans la direction de la ville. Je comprends que c'est

pour nous. Tout le monde descend au rez-de-chaussée, mais je n'ai pas quitté la dernière marche que le bombardement commence. Il durera 45 minutes ! Les premières bombes ne tombent pas loin du Lycée Malherbe. Le déplacement d'air est invraisemblable. Courant dans le cloître vidé de ses réfugiés, je suis plaqué brutalement contre un mur par la déflagration. Dans les couloirs du Lycée, l'affolement est à son comble. Des femmes hurlent et sanglotent, des enfants trépignent. Surmontant ma peur, j'essaie de rassurer tout le monde. J'explique, en hurlant, que les avions sont passés au-dessus de notre centre d'accueil et n'ont lâché aucune bombe, que les pavillons de la Croix-Rouge nous protègent, que le péril est passé. Mais les détonations de bombes se succèdent sans arrêt. La nuit tombe, l'atmosphère est irrespirable. Une poussière jaune, la même que celle du 7 juin, recouvre la ville. Le solide édifice du Lycée semble trembler sur ses bases. Que c'est long trois quarts d'heure ! Il semble parfois, oh ! l'espace de vingt secondes au maximum que le bombardement cesse, mais il reprend de plus belle. La fumée est envahissante. On sent la poudre, et pendant tout ce temps la DCA fait rage. Une femme à demi folle est tombée dans mes bras, j'essaie de la calmer. J'essaie de faire jouer un bambin de cinq ou six ans qui pleure et cherche sa maman. Que faire pour calmer ces pauvres gens qui ont déjà subi les affreux bombardements des 6 et 7 juin et qui, depuis un mois, vivent la vie du soldat sur la ligne de feu ?

Et puis ce fut le silence ! Un silence mortel. On se regarde, on se sourit. C'est fini, le danger est passé, les bombardiers sont partis, la DCA s'est tue. Le canon lui-même s'est arrêté.

Je reçois les premiers renseignements. Ils sont lamentables. Si la majeure partie des bombes est tombée dans les quartiers sinistrés, par contre plusieurs quartiers à peu près intacts sont totalement détruits. Il y a des centaines de morts et énormément de blessés. La Faculté, avec sa splendide bibliothèque, est en flammes. Le Palais du Rectorat est détruit. L'Eglise Saint-Julien est rasée. Ce qui restait de l'Hôtel de Ville, toute l'aile Ouest, s'est effondré. Et le triste cortège des brancardiers commence. Je vois d'abord le Recteur de l'Université grièvement blessé et qui me dit en me serrant la main : « Mon rectorat vient de me tomber dessus ! » Les foyers d'incendie sont nombreux. Le principal est la Faculté, dont les caves ont heureusement résisté. Les sauveteurs en retirent indemnes plus de 50 personnes. Mais dans le quartier Saint-Julien, dans le Gaillon, dans le Vaugueux, les victimes sont très nombreuses. Aucun abri n'a pu résister aux énormes bombes qui sont tombées. Au 50, rue du Vaugueux, 54 personnes ont été tuées dans une cave solide et étayée, au nombre de celles-ci figurent le chanoine R... (Ruel)²³, curé de Saint-Pierre et l'abbé P..(Poirier), son vicaire, un de mes chefs de secteur J..(Jager) et sa femme. La femme et les enfants de son adjoint J...(Jaouen).

Il faudra des semaines pour retirer leurs corps qui gisent sous les ruines d'un gros immeuble. Dans les carrières Saint-Julien, il y a des centaines de victimes enterrées sous l'effondrement des carrières. Des hommes de la D. P., après des efforts inouïs réussissent à en sauver quelques-unes...

Rue Saint-Pierre, l'église Saint-Sauveur est très abîmée, dix gros immeubles sont effondrés. Rue de Strasbourg, le spectacle est pire encore. On signale plus de 50 personnes

²³ Les noms entre parenthèses ont été rajoutés par l'auteur

ensevelies sous les décombres. Toute la nuit on amènera les blessés à l'hôpital du Bon Sauveur qui lui a été épargné. Les ambulancières de la Croix-Rouge, avec un courage et un dévouement qui ne se sont jamais démentis, ne cessent de faire la navette avec leurs ambulances. Au Lycée de Garçons, les blessés font queue. Au dépositoire, les cadavres s'accumulent. Pendant ce temps, le bombardement par fusants a recommencé... CAEN est un enfer ! On craint de perdre la raison devant une telle calamité. Le couvent des Bénédictines et sa jolie chapelle sont détruits. Tout le quartier compris entre la rue Bosnières, la rue du Magasin-à-Poudre et la rue des Fossés-du-Château est anéantie. Pas une maison n'est restée debout. Combien de victimes gisent encore sous les décombres ? Toutes les équipes sont là : D. P., Equipes d'Urgence, Equipes Nationales, masculines et féminines. Tous travaillent d'un même cœur, sous les obus qui ont recommencé de plus belle leur sérénade. D'un abri de la rue des Carrières-Saint-Julien, on retire un par un, 80 vivants et 2 morts. Travail extrêmement pénible, alors qu'éclatent de temps à autre des bombes à retardement qui obligent parfois à recommencer le déblaiement entrepris. Au petit jour, tout ce quartier apparaît comme un véritable chaos. Il n'existe plus de trace de maisons, ce ne sont qu'entonnoirs énormes, une vision lunaire !

Les incendies, qu'il n'y a plus aucun moyen de combattre, font rage, rue Elie-de-Beaumont, aux Facultés, dans les ruines de l'Hôtel de Ville, rue Saint-Pierre. Que reste-t-il de CAEN ?

L'impression générale est que ce bombardement fantastique doit précéder de peu des opérations militaires importantes, mais on ne réalise pas encore l'immensité du cataclysme. »

4-4 Témoignages aux Carrières Saint-Julien, cités par d'André Gosset et Paul Lecomte du journal « Normandie »

Un rescapé M. R.-N. Sauvage, l'éminent archiviste en chef du Calvados.

« Cette nuit-là, nous dit notre interlocuteur, nous avons échappé là une mort moralement atroce.

La carrière où nous étions pouvait mesurer sept mètres de largeur et trois mètres de hauteur, et elle s'étendait sur plusieurs dizaines de mètres en profondeur. Au début, elle abritait 150 personnes. Le 7 juillet, nous étions 90 environ.

L'entrée de notre grotte était masquée par une cave contiguë à la maison et surmontée d'une terrasse. Vers 22h00, des bombes tombent tout près de la maison, peut-être sur la maison même, qui s'écroule sur la cave, nous ensevelissant vivants et tuant deux des nôtres, qui disparaissent dans les décombres, à l'entrée. Les pierres qui forment le plafond, durement secouées, s'effritent et tombent. Il y a des blessés. Je suis moi-même atteint à la tête. Nous ne disposons que de quelques rares lampes de poches. Les femmes et les enfants hurlent dans la nuit. C'est atroce. Et nous n'avons aucune possibilité de faire connaître notre position aux sauveteurs, et nous sommes convaincus que les sauveteurs ne s'occupent pas de nous, pour la raison bien simple qu'ils croient la grotte vide. Et effectivement, nul ne vient à notre secours, aucun bruit de terrassement ne frappe nos oreilles. Nous ignorons l'ampleur de l'éboulement. La maison s'est écroulée, mais la falaise ? Ne s'est-elle pas effondrée ? Il ne nous reste qu'à attendre la mort par asphyxie lente - la plus angoissante des morts - comme tous ces gens qui continuent de hurler... Cependant, quelques uns s'efforcent de se dégager,

découvrent une sorte de cheminée. Mais, ce n'est qu'un conduit de sept mètres de hauteur, au sommet duquel on découvre le ciel et la nuit. L'espoir renaît, bien qu'il semble impossible de l'escalader, de crainte d'un nouvel éboulement. Des jeunes gens tentent de grimper le long de la paroi. Vainement !! Mais tout de même, vers 4 heures du matin - il y a 6 heures que nous sommes emmurés et l'air se raréfie singulièrement - l'un d'entre eux, après d'innombrables essais infructueux, parvient enfin au sommet... Il dévale les ruines à la recherche des vivants. Des têtes apparaissent dans le petit jour, ceinturant la cheminée. Nous sommes sauvés... Des cordes descendent... Un à un, on nous hisse... Plus tard, on établit une sorte d'échafaudage sur lequel on place des échelles.

En sortant, mon premier regard est pour ma maison, en face, il n'en reste plus rien. Elle est anéantie avec ma bibliothèque et mes travaux personnels... et puis, je reconnais des figures amies, les professeurs de la Faculté Contamine et Dangeard, et des garçons des E. U. »

D'autre part, notre jeune confrère Lebailly qui se trouvait également dans l'abri lors de la catastrophe, nous a donné les intéressants détails que voici :

« La maison Bonheur était appuyée sur la falaise mais elle n'en épousait pas complètement le contour ; à un certain endroit il y avait un vide entre les murs et la paroi qui formait une sorte de cheminée. En se décollant de la falaise la maison n'entraîna point ce conduit et c'est ce qui nous sauva. Piochant vers l'entrée, Jacques Guérin, un garçon de 19 ans, le mit à jour providentiellement et parvint à le dégager peu à peu, car des pierres l'obstruaient, puis à l'escalader. Pierre Proisy le suivit. Bien que blessé et malgré le danger que représentait l'entreprise, car le quartier flambait et les bombes et les obus tombaient encore, Proisy, en compagnie du jeune Davis, rescapé d'un abri voisin, alla chercher du secours. Pendant ce temps, Guérin, qui avait été rejoint par MM. Pegas, Roland et Vida, se mit en devoir de haler avec une corde les personnes restées en bas...

4-5 Jean-Marie Girault, Témoignage paru dans l'Express du 28 avril 1994. Nuit du 7 au 8 juillet

« Il est environ 21 heures. Vers les flèches de l'église Saint-Etienne, j'aperçois une nuée de forteresses volantes qui s'avancent vers nous. Elles mettent le cap vers Carpiquet²⁴, après avoir lâché leur chapelet de bombes au-dessus des hauts quartiers de la ville. Vacarme insupportable. Mes oreilles bourdonnent ; j'ai l'impression de devenir sourd. De nouveau, après une brève accalmie, les Liberator²⁵ laissent tomber l'un après l'autre une demi-douzaine de bombes. Nous les voyons très nettement s'écraser dans un fracas d'épouvante sur les quartiers de La Maladrerie. Sans doute à bout de munitions, la DCA allemande s'est tue. La ville se recouvre d'un immense voile de fumée épaisse et le ciel est embrasé par la lueur des incendies. On me confie une Equipe d'Urgence, un brancard, deux pelles et trois pioches, avec pour mission de me rendre place de la République.

A la recherche des ensevelis, nous passons devant le cimetière où reposent déjà quelque 150 civils. A présent, le ciel est rouge vif. Rue Paul-Doumer déboule une voiture allemande bourrée d'hommes en armes. Un des soldats nous demande la

²⁴ Note de l'auteur : à 6 km à l'Ouest de Caen

²⁵ Note de l'auteur : non des Lancaster et des Halifax

route de Thury-Harcourt²⁶. Nous la lui indiquons, mais la place de la République, par laquelle ils doivent passer, est obstruée par les décombres des derniers bombardements. En tentant de la traverser, un motocycliste teuton casse sa machine. Ce soir-là, les Allemands nous feraient presque pitié.

De loin, nous sentons la chaleur que dégage l'incendie de la faculté. Spectacle grandiose, sublime, titanesque du brasier. Le monastère des Bénédictines est aussi la proie des flammes. Dans cette nuit rougie par le feu et le sang des innocents, des ombres fantomatiques se penchent sur les cadavres pour tenter de les identifier. Autour des ruines du monastère, les secours s'organisent. Soudain, trouant les nuages, un avion pique. Fracas épouvantable. La bombe tombe à une cinquantaine de mètres. Nous reprenons le travail de déblaiement. Une voiture allemande décapotée passe par là. L'officier qui s'y trouve propose de conduire à l'abri l'une des vieilles religieuses survivantes. Geste de courtoisie d'un occupant pressentant la défaite.

Un ambulancier de la Croix-Rouge vient nous avertir qu'un éboulement s'est produit aux carrières Saint-Julien. Quand nous arrivons à l'angle de la rue Desmoueux et de la rue aux Juifs, un passant en pleurs nous signale la présence d'une famille ensevelie sous sa maison, vers le n° 11 de la rue aux Juifs. Un tas de pierres, de dalles, de planches laisse à penser qu'un peu plus tôt s'élevait ici une maison. Au dire d'un voisin vivaient là un père, une mère, deux petites filles et six autres personnes. A côté, un immense cratère de bombe, au fond duquel gisent les reliques de ce qui fut la vie d'un foyer : débris de vaisselle, morceaux de mobilier, lambeaux de vêtements... Je commence à appeler en direction des décombres. Soudain une plainte désespérée. « Venez vite, nous allons étouffer ! »

« Vite, nous sommes ici, dans la cuisine ! » Mais, bien sûr, cette cuisine n'est plus que gravats. A tâtons, nous cherchons, appelons encore, déplaçons délicatement des planches, des poutres. Bientôt, au cœur de cette nuit, au milieu du crépitements de furieux incendies tout proches, ce n'est plus qu'un gémissement : « C'est par là... Sauvez-nous ! » Fébrilement, nous continuons nos travaux de déblaiement. Quelques instants plus tard, la même voix, plus faible que jamais, nous conjure : « Dépêchez-vous, nous étouffons ! A boire, à boire !... » Puis, tout à coup, miracle : « Ça y est, vous y êtes, c'est bien là ? » Nous parvenons à dégager un homme qui serre dans ses bras un bébé inerte. Un peu plus tard, nous retrouvons le cadavre de la mère, puis sa petite fille de 6 ans, miraculeusement vivante mais en état de choc. Les six autres personnes qui se trouvaient dans cette maison sont vraisemblablement mortes, écrasées ou étouffées.

Vers 2h15, nous passons par la rue Saint-Manvieu, la place Saint-Martin, la place Blot, la rue Haldot. Tout autour de nous, ce n'est qu'incendies rougeoyants. Nous tentons, en file indienne, de nous frayer un chemin à travers les cratères et les ruines. Moi qui connais si bien cette ville de Caen, je perds tout sens de l'orientation au milieu de ce décor dantesque. Nous titubons de fatigue, d'amertume, d'angoisse. Tout autour de nous, la bataille continue de faire rage. Les obus sifflent, des lance-grenades font feu sur on ne sait quel ennemi. Nous

apprenons bientôt qu'à proximité une violente bataille de chars s'est engagée. Il est 3h05 du matin ».

4-6 Mme Paulette Le Querrec dans l'abri souterrain du Saint Sépulcre. Témoignage manuscrit inédit.

« Le vendredi soir 7 juillet l'abbé de Panthou venait d'arriver. Il nous racontait ce qu'il avait vu et entendu, et d'après lui la libération était imminente. A 22 heures exactement il nous dit : « écoutez, quel est ce bruit ? », en écrivant cela je le vis encore tellement cela a été terrible, ce bruit c'était des bombardiers qui arrivaient par vague et pendant cinquante cinq minutes sans arrêt²⁷ ils ont tout détruit, bombes incendiaires, bombes à retardement c'était affreux !

Nous commençons à crier, la terre tremblait sous nos pieds et nous avions l'impression d'être dans un bateau sur l'eau. Au milieu de l'escalier de 18 marches qui donnait dans l'abri il y avait une très grosse porte en bois. Pour la tenir fermée et que les gaz, ne rentrent pas trop dans l'abri 4 hommes étaient arc-boutés et elle s'est fendue par le milieu. Immédiatement par le souffle les lampes se sont éteintes et nous étions dans les ténèbres. L'abbé de Panthou pour ramener le calme à commencer la récitation du chapelet, je ne pense pas que nous puissions redire un chapelet de la même force que celui là ; à chaque explosion, jaillissait un « je vous salue Marie » de la même force (croyants et non croyants). Je pense qu'en danger de mort tout le monde retrouve un peu de foi pour prier la Sainte Vierge. Ensuite, il nous a donné l'absolution qui, à cette époque ne pouvait être donnée qu'en danger de mort et il n'était pas possible d'y être d'avantage que nous.

A 23h00 silence total, nous étions hébétés, riant, pleurant, et la joie d'être vivant. Nous ne pouvions plus avaler notre salive tellement nous avions la gorge sèche. Le cuisinier est arrivé avec une bouteille de rhum, tout le monde a eu son petit verre et cela nous a fait beaucoup de bien. Quand nous avons repris nos esprits, l'abbé de Panthou a enlevé sa soutane et a demandé à tous les hommes d'aller avec lui pour voir comment avait résisté les autres abris : rue du Vaugueux, rue Leroy, et rue Segrais.

Mon mari²⁸ est parti avec un autre voir l'abri du Vaugueux. Je l'ai accompagné en haut de l'escalier, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu, toute la ville en flamme (ce qu'il en restait !). Les tombes des tués du 6 juin qui étaient au pied du Sépulcre avaient été retournées si bien que des 5 corps des P..... nous n'avons retrouvé que quelques habits qui ont permis de savoir que c'était eux.

Ils sont tombés bien des fois, dans les cratères faits par les bombes et quand ils sont arrivés rue du Vaugueux, c'était la désolation. L'abri était moins profond que le nôtre, si bien que la moitié des réfugiés a été asphyxiée dont le curé Ruel et l'abbé Poirier. Les rescapés sont partis vers St Etienne.

Le grand-père²⁹ a assisté de Basly³⁰ à ce bombardement et ne croyait plus revoir personne de sa famille. Les abris rue Leroy et rue Segrais ont été évacués. La maison rue Leroy était démolie et il a fallu déblayer, ils sont sortis par un soupirail. Si l'abbé n'avait pas été au courant qu'il y avait du monde à ces endroits ils seraient tous morts.

²⁷ Souligné par l'auteur

²⁸ Note de l'auteur : mon père

²⁹ Note de l'auteur : mon grand-père paternel

³⁰ Note de l'auteur : à 12 km au Nord de Caen

²⁶ Note de l'auteur : à 27 km au Sud de Caen

Dans notre abri il y avait un couple âgé dans les 70 ans, au moment du bombardement la dame était sortie. Son mari voulait sortir la rejoindre, mais personne ne l'a laissé sortir. Quand tout a été fini nous avons vu arriver la dame, complètement déboussolée elle a mis longtemps à retrouver ses esprits. Notre voisine qui attendait un bébé était très inquiète car c'était pour bientôt.

Le mardi 11 juillet, elle a eu des douleurs, des médecins anglais ont fait l'accouchement dans une cave à côté d'un tas de charbon mais le bébé était mort, elle avait eu trop peur la pauvre ! »

4-7 Le père Léandre Perdrel, Eudiste, vicaire de la paroisse Saint Jean-Eudes.

« Un avion puis deux, trois, quatre, apparaissent. Je les aperçois de ma fenêtre avec le sacristain. Le premier lance des fusées : il était 9h50 du soir. Nous descendons sous les péristyles de l'hôpital ; il tremble. Nous les apercevons jeter leur chapelet de bombes (au moins une vingtaine chacun) pendant une demi-heure. Ils semblent se rapprocher de l'hôpital ; nous descendons dans un abri n° 10. Affolement - De nouveau je prie ; leur trajet est dévié par de nouvelles fusées avec des rangs serrés (??). Ils (...) à cinq cents mètres de moi pendant quarante minutes, quatre cent cinquante bombardiers et deux mille cinq cents fusées. Ils bombardent les quartiers non atteints jusque-là, Saint-Martin, rue Pasteur, place de Bretagne. La ville devient encore un immense brasier pendant un jour. Saint-Sauveur, Saint Julien, les Bénédictines sont atteints. Une bombe tombe à côté d'un abri des Bénédictines où se trouvaient vingt personnes et personne ne fut blessé. Saint Julien fut atteint aussi. Une famille de dix personnes fut enfouie... (garçon et fille venaient de quitter l'hôpital). Beaucoup de gens furent enfouis dans leur cave ; ils appelaient au secours ; dans un abri moururent soixante personnes. Quelle tristesse ! Aucun objectif militaire ne fut atteint. Pendant ce bombardement, le curé de Saint-Pierre et un vicaire, l'abbé Poirier, trouvèrent la mort. Cette nuit, deux cents blessés graves furent transportés au Bon Sauveur. Ce bombardement qui dura quarante minutes me fit beaucoup plus d'impression que ceux de nuit. La nuit fut terrible. Leur principe d'aviation est celui-ci : « s'il y a de la résistance, tout bombarder et pilonner ». C'est ce qu'ils font autour de chez nous le 7 juillet »

4-8 René Morin dans les carrières de la Maladrerie.

« Nous sommes maintenant le 7 juillet. Il est vingt-trois heures. Soudain, de formidables explosions viennent rompre le silence et la quiétude de notre abri. En une seconde, tout chavire dans le plus épouvantable des cauchemars et nous sommes paralysés de frayeur. La terre s'est mise à trembler, et les verres, disposés sur la table, s'entrechoquent dans des mouvements désordonnés. Un souffle puissant éteint même en grande partie les lumières, plongeant dans la nuit noire la plupart des galeries, d'où s'échappent brusquement des cris de peur panique, des hurlements d'effroi. Les déflagrations et les secousses se succèdent sans arrêt, nous laissant pantois, figés, les oreilles pleines d'un bourdonnement infernal dû au déplacement de l'air.

En racontant plus tard mes impressions sur ce bombardement effrayant, j'ai cherché à donner à mes interlocuteurs une idée assez précise de ce que nous éprouvons en cet instant. Je

pense y être parvenu avec beaucoup de réalisme, en conseillant ceci : bouchez-vous les oreilles avec les paumes de la main et, par un mouvement alternatif de ces paumes, dégagez et rebouchez sans cesse les oreilles. Vous entendez là très exactement le bruit qui assaille nos tympans, en cette nuit atroce, à soixante pieds sous terre.

Combien de temps dure ce cauchemar ? Difficile à dire. Pour nous tous, une éternité. Et tout à coup c'est le silence, un silence de mort impressionnant après un tel vacarme. Une à une, les paroles s'échangent, indiquant que la vie reprend son cours dans le village souterrain. On craque des allumettes. Les bougies sont rallumées. Les ombres s'éclaircissent et s'animent un peu partout. Sur notre table la lampe à pétrole, que je n'ai pas lâchée, diffuse toujours une faible lueur.

- Mon Dieu ! implore maman, qu'est-il arrivé ? Que s'est-il passé ?

- Ça c'est le bombardement des avions, dit Joseph.

- Et cette fois, renchérit mon père, c'est tout le quartier qui a été dérouillé. A l'heure qu'il est, il ne doit plus rester grand chose de la baraque !

On part s'informer. Moi je me rends directement vers l'entrée, pour constater aussitôt qu'il règne là une animation peu ordinaire. Des gens qui avaient toujours refusé de descendre jusqu'ici arrivent nombreux et se bousculent le long des échelles. On apprend de leur bouche l'étendue du désastre. Non seulement le quartier, mais toute la campagne environnante ont été pilonnés par l'aviation anglaise. Un homme raconte qu'il a été jeté à terre trois fois avant de pouvoir sortir de chez lui. Ensuite, il a vu sa maison exploser et s'effondrer sous ses yeux. La rue des Longchamps ne serait plus que ruines, et d'énormes trous de bombes jalonnent la rue des Mazurettes et le terrain vague au-dessus de nous. J'essaie de savoir si notre maison est encore debout, mais personne ne peut me renseigner ».

Conclusion

Soixante-cinq ans ont passé. Chacun garde son opinion sur ces faits. Je sais que certains normands n'ont jamais pardonné aux Alliés toutes les victimes de leurs bombardements. Pour ma part, j'ai été élevé dans une famille qui, ayant perdu tous ses biens dès le 6 juin (sinistrés totaux selon la formule de l'époque), a toujours manifesté la plus grande admiration, on dirait aujourd'hui le plus grand respect, pour tous ces jeunes hommes qui sont venus mourir, loin de chez eux, en Normandie.

Bibliographie :

- Caen pendant la Bataille d'André Gosset et Paul Lecomte, Ozanne et Cie, 1946.
- Bataille de Caen 6 juin au 15 août 1944 de Jean-Pierre Benamou, Editions Heimdal, 1988.
- La Bataille de Caen de Joseph Poirier, Caron, 1945.
- La Bataille aérienne de Normandie 1944 de Jean-Pierre Benamou et François Robinard, Editions-Diffusion du Lys, 1994.
- Cahiers de Mémoire : Vivre et survivre pendant la Bataille de Normandie, Conseil Général du Calvados, Direction des Archives départementales, 1994.

Pétain et le débarquement des Alliés en France : mars-juillet 1944

par François Delpla

Avant l'histoire vient toujours la morale. Philippe Pétain, du moins celui de la Seconde Guerre Mondiale en général et de l'Occupation en particulier, est un traître pour les uns et pour les autres un saint, qui par dévouement remet en cause une gloire très pure dans une aventure où il sait d'avance qu'elle ne peut qu'être ternie. Tout cela manque de rigueur et cadre mal avec les faits. En vérité Pétain reste alors un patriote, mais il a choisi, pour servir son pays, une voie en impasse. La source de son erreur était et reste très commune : la sous-estimation des qualités de chef de Hitler, et en particulier de ses talents mystificateurs. Mais sa position était unique. Aucun autre, parmi les dupes de Hitler, n'était à la fois un maréchal vainqueur de 1918 et le chef apparent d'une grande puissance à la merci du Reich. La période du débarquement est un observatoire privilégié de ses illusions et de ses infortunes.



Un hebdomadaire américain à la page ! Le jour même de la prise de fonction de Pétain il met en vedette les quatre principaux artisans de l'armistice : Weygand (chef de l'armée), Baudouin (chef de la diplomatie) et Pétain, entourant Reynaud, responsable de l'armistice pour avoir, sans que rien ne l'y oblige, nommé les trois autres avant de combattre mollement leur zèle en faveur de la cessation du combat, évident dès la fin de mai, puis de s'effacer devant eux, le 16 juin 1940 au soir.

En ce printemps 1944 où les Allemands vont devoir faire leurs bagages en vue de quitter la France, Pétain est dans leur jeu un pion aussi précieux que lors de leur arrivée, quatre ans plus tôt. Tout comme il a favorisé l'installation, il va faciliter le départ ; aux moindres frais dans les deux cas. La recette est la même : il s'agit d'affoler les Français, puis de les rassurer tout en les rendant dociles, au moyen de la parole paternelle et lénifiante d'un glorieux vieillard.

Dans les deux cas également, il ne s'agit pas, de la part du supposé chef siégeant à Bordeaux puis à Vichy, d'une pure imposture, ni d'une trahison directe et consciente en faveur d'un ennemi dont il aurait partagé les objectifs. Le vainqueur militaire de 1918 est persuadé de guider la barque nationale au mieux entre de terribles écueils qui ne peuvent manquer, de toute façon, de faire des dégâts. Il ne s'agit pas davantage d'un vaniteux qui maintiendrait contre vents et marées son option de 1940 pour ne pas reconnaître ses torts. Il a beaucoup varié pendant quatre ans, et n'en est pas à un retournement près. La perspective d'une libération du territoire, certes, n'est pas pour lui déplaire et, quoi qu'il ait dit et pensé du général de Gaulle, il caresse l'idée de lui passer le témoin. Si possible par le truchement d'une médiation américaine. Ses supporters et leurs héritiers d'aujourd'hui prétendent que cela ne s'est pas fait en raison de l'orgueil, de l'ambition, de l'égoïsme et de l'esprit politicien de l'héritier, qui estimait que le bien lui revenait de droit et ne voulait surtout pas l'obtenir par testament. Seul des deux, de Gaulle aurait été incapable de marcher sur son amour-propre pour travailler à la réconciliation des Français.

La tradition gaulliste, elle, incrimine, outre un Pétain dès l'origine illégal qui n'avait rien à transmettre, les Américains, soucieux que la France libérée n'ait pas de vrai gouvernement, pour pouvoir y faire la pluie et le beau temps le plus longtemps possible, et au moins jusqu'aux élections –invisageables avant le retour des prisonniers et déportés, soit un bon trimestre après la capitulation du Reich, et effectivement le premier scrutin aura lieu à la mi-octobre 1945. Roosevelt et son secrétaire d'Etat Cordell Hull (remplacé par Stettinius en novembre 1944) auraient donc, toujours selon les gaullistes, maintenu jusqu'à l'absurde la fiction d'un Vichy « légal » et prétendu contraindre le gouvernement provisoire de la Libération à se présenter comme son continuateur. Le précédent de novembre 1942 pouvait servir de guide : débarquant à Alger, les Américains s'y étaient sans état d'âme entendus avec l'amiral Darlan, qui six mois plus tôt dirigeait encore le gouvernement vichyssois.

Mais les rapports gaullo-américains ne sont pas notre sujet et cet article n'a pour but que de présenter le comportement de Pétain face au débarquement, dans les mois qui le précèdent (alors que cette attaque est annoncée de partout, seuls la date et le lieu faisant l'objet d'interrogations) et dans les semaines qui le suivent.

A Alger, déjà, en 1942, les Américains avaient préparé le terrain en essayant de se créer un comité d'accueil par les menées troubles de leur diplomate Robert Murphy. Il serait bien étonnant qu'ils n'en fassent pas autant en métropole, où ils ont longtemps cultivé l'amitié de Pétain par le truchement d'un prestigieux ambassadeur, qui était auparavant et est redevenu ensuite l'un des proches conseillers militaires du président, l'amiral Leahy. Nous disposons justement d'un texte capital à cet égard, sauvé du néant par Jean Tracou, le dernier chef de cabinet du maréchal, nommé au début de 1944.

Le colonel de Gorostarzu (dit « de G. » dans le livre de Tracou), un membre du cabinet de Pétain détaché à Lisbonne depuis octobre 1943 pour assurer une liaison entre le maréchal et les Etats-Unis par l'intermédiaire du colonel Solborg, de l'OSS, apporte à Vichy le 21 mars 1944 le message suivant :

Citation:

Le Président ne reconnaîtra pas de Gaulle et son comité comme le gouvernement légal de la France. De Gaulle aspire au pouvoir personnel et le Président n'a aucune confiance en lui. Au yeux du gouvernement américain, le Maréchal demeure le seul dépositaire du Pouvoir légitime. Le Président souhaite que le Maréchal se retire complètement des affaires et adopte un statut analogue à celui du roi du Danemark. Lorsque les troupes américaines débarqueront en France, elles iront le chercher dans sa retraite. Roosevelt prévoit que la guerre en Europe durera jusqu'en 1945 ou 1946, mais le Maréchal peut avoir confiance dans un dénouement favorable, même si la France devait subir un Gauleiter et une administration allemande pendant de longs mois.

Et Tracou de résumer ainsi la réaction de Pétain :

Citation:

Le Maréchal répond à G. que si la guerre doit durer encore deux ou trois ans, il considérerait comme un abandon coupable de laisser le pouvoir aux hommes dangereux dont il peut modérer l'action en restant. Il doit penser à ce qu'il arriverait s'il se retirait. Il vient de lire un rapport sur ce qui se passe en Pologne sous une administration allemande. Il n'a pas le droit de se mettre à l'écart et d'assister à cela en spectateur, après l'avoir en quelque sorte provoqué. Une telle attitude serait contraire à l'idée qu'il se fait de sa mission. Il demeure, quoi qu'il arrive, seul chef légal de la France. Il regrette de ne pouvoir suivre le conseil du Président. D'ailleurs, conclut-il, c'est une illusion. Les Allemands ne me laisseraient jamais libre en France, ils me déporteraient.

Le livre de Tracou, *Le maréchal aux liens*, paru en 1948, reste fâcheusement méconnu. Souvent rangé, en raison de ses outrances, dans la catégorie des hagiographies, il est précieux par son parti pris de montrer un maréchal réfléchi et rationnel, sans doute proche de la vérité, et de le faire parler au maximum, d'une façon tellement précise, et tellement cohérente, lorsque le propos est daté, avec les événements contemporains, qu'un trucage n'est guère vraisemblable. En revanche, on peut avec fruit opposer ces passages entre guillemets, qui semblent émaner de notes prises sur le moment, à des considérations qui pourraient sortir tout droit des plaidoiries des avocats de Pétain, et renseignent mieux sur

l'ambiance de 1948 que sur celle de 1944. C'est le cas lorsque Tracou dit qu'un jour il a vu le maréchal brûler des papiers et explique ainsi la disparition de l'introuvable protocole de son accord secret avec Churchill à l'automne 40, tarte à la crème de ses défenseurs : on accordera plus de créance à une tirade aussi générale que vengeresse contre ce même Churchill, détesté depuis l'avant-guerre, placée directement dans la bouche « maréchallienne » (citations et références dans le débat du forum « Le monde en Guerre » sur Mers el-Kébir)³¹.

Ainsi donc (p. 167), Pétain refuse en mars la stratégie proposée par Roosevelt, le chef politique du pays qui va fournir le plus gros contingent des armées de libération, avec des arguments trahissant l'efficacité des chantages hitlériens dont il est abreuvé depuis le début de son gouvernement : si je démissionne, j'expose les Français au sort de la Pologne... et je pourrai d'autant moins adouber un successeur quel qu'il soit que je serai aussitôt incarcéré en Allemagne (comme l'ont été, au cours de l'année précédente, les plus hauts gradés de l'armée française à commencer par Weygand). Cet argumentaire renvoie non seulement aux quatre années de l'occupation, mais à l'une des formes les plus élémentaires et les plus répandues de la ruse nazie : ce régime joue constamment de sa propre violence, pour amener les gens à croire qu'en faisant exactement ce qu'il attend d'eux ils lui résistent. Ainsi tout le monde, sauf les victimes, est content, le Reich parce qu'il a ce qu'il désire, et ses dupes parce qu'elles pensent qu'à leur place tout autre aurait prêté la main à des exactions beaucoup plus sanglantes.

En attendant, les Allemands déportent Pétain... en zone nord. A partir de février 1944, officiellement pour assurer sa sécurité en le préservant d'un coup de main des maquis de l'Auvergne, il fait à leur invitation de longs séjours en dehors de Vichy. La crainte de Hitler se devine aisément : lors de la conférence de Téhéran (automne 1943), les Alliés ont annoncé pour le printemps un débarquement en Europe et, au cas probable où il viserait la France, il ne faut pas que la précieuse marionnette soit libre de ses mouvements, et de sa parole encore moins.

Au reste, Pétain a lui-même lors de la crise de novembre-décembre 1943, qui a contraint Laval à nazifier un peu plus son gouvernement (par l'entrée des ministres ultracollaborateurs Darnand puis Henriot, en attendant Déat en mars), demandé à pouvoir communiquer plus facilement avec le gouvernement allemand, en ayant un ambassadeur à demeure, et Abetz s'est empressé de lui présenter Cecil von Renthe-Fink. Ce diplomate de carrière était précisément le représentant de Hitler auprès du roi Christian IX de Danemark, jusqu'à ce que le souverain se démit de ses pouvoirs pour la durée de la guerre, en août 1943. Mais Renthe-Fink avait été coiffé à Copenhague, à partir du milieu de 1942, par un cadre SS chevronné du nom de Werner Best, précédemment affecté en France : ils avaient eu tout loisir de confronter leurs vues sur la manière de faire obéir un pays occupé en général, et Pétain en particulier. Renthe-Fink se présente à Vichy comme un nationaliste fanatique. Il va répétant (notamment d'après Tracou) que l'armistice de 1940

³¹ viewtopic.php?f=50&t=17985&p=222999&e=222999

était trop généreux et que Hitler aurait dû tout envahir, Afrique du Nord comprise : en obtenant, sur sa demande, un tel chaperon, Pétain démontre que, de la vieille sagesse française dont il se réclame à tout va, il a au moins oublié les leçons de La Fontaine sur les grenouilles qui demandent un roi.

Le diplomate l'oblige notamment à enregistrer par avance un message à diffuser en cas de débarquement³². Dans ce texte, qui sera présenté ci-après, il cherche à persuader ses compatriotes que cet événement est pour eux un grand malheur et leur déconseille de prendre part à la lutte.

Par Tracou encore nous en apprenons davantage sur un personnage essentiel de cette période, Philippe Henriot. Ce ténor parlementaire de la droite catholique d'avant guerre, député de la Gironde comme Georges Mandel et votant souvent comme lui, s'est installé « en jouant des coudes » au dernier étage de l'hôtel du Parc - Pétain occupant le deuxième tant par ses bureaux, restreints, que par ses appartements privés - lorsque la pression allemande en a fait un secrétaire d'Etat à l'Information, en janvier 1944. Il arrive une demi-heure avant son émission biquotidienne, parcourt les dépêches puis tape en vingt minutes, sans une rature, son allocution, en réponse à ce que dit de Gaulle depuis Alger ou les Alliés dans leurs différentes capitales.

Tout cela compromet Pétain... même s'il n'assiste plus au conseil des ministres depuis la fin de janvier, Laval l'ayant convaincu de se faire représenter par Tracou pour lui laisser, à lui Laval, « toute la sale besogne »... et pour qu'il puisse fumer à son aise ! (p. 104)

Mais l'acte radiophonique qui ternit le plus sa mémoire survient le 28 avril. Son discours porte sur la Milice et il lui réaffirme son patronage sans la moindre réserve, en portant contre la Résistance de terribles accusations, dépourvues de toute nuance :

Citation:

*Français,
Notre pays traverse des jours qui compteront parmi les plus douloureux qu'il ait connus. Excités par des propagandes étrangères, un trop grand nombre de ses enfants se sont livrés aux mains de maîtres sans scrupules qui font régner chez nous un climat avant-coureur des pires désordres. Des crimes odieux, qui n'épargnent ni les femmes ni les enfants, désolent des campagnes, des villes et même des provinces hier paisibles et laborieuses. Le gouvernement a la charge de faire cesser cette situation et s'y emploie. (...) Quand la tragédie actuelle aura pris fin et que, grâce à la défense du continent par l'Allemagne et aux efforts de l'Europe, notre civilisation sera définitivement à l'abri du danger que fait peser sur elle le bolchevisme, l'heure viendra où la France retrouvera et affirmera sa place. Cette place sera fonction de la discipline qu'elle aura montrée dans l'épreuve et de l'ordre qu'elle aura su maintenir chez elle. (...)*

³²Le texte écrit conservé dans les archives est daté du 29 février : cf. Barbas (Jean-Claude), Philippe Pétain / Discours aux Français, Paris, Albin Michel, 1989, p. 335



Lors d'une visite à Agen le 30 août 1941, flanqué à sa droite de l'amiral Darlan (vice-président du conseil), Pétain se fait présenter un artisan. Travail...

Le journaliste catholique Pierre Limagne note dans son journal (personnel !) : « Aujourd'hui comme hier [à Auch], le Maréchal a des improvisations pitoyables et donne, spécialement aux auditeurs de la radio, l'impression d'une pauvre loque. »

Tracou nous instruit longuement, et avec désespoir, de la genèse de cet acte antinational caractérisé. Renthe-Fink a insisté près de deux mois : il en a encore un mois et demi d'avance sur le débarquement...

En ce qui concerne ses aspects militaires, c'est le maréchal von Rundstedt qui prend en main le maréchal et ce, dès le 23 décembre 1943, lorsqu'il lui écrit qu'il attend de pied ferme les Alliés, qu'il a reçu des renforts venus, en particulier, du front russe et qu'il entend que les Français coopèrent à leur « défense » notamment en participant aux travaux de fortification, avant de conclure :

Citation:

Si les Français ne se comportent pas avec calme et loyauté, il convient que personne ne doute que l'armée allemande, pleinement consciente de ce qui est en jeu, utilisera tous les moyens pour garantir la sécurité de ses arrières. (p. 144)

Renthe-Fink vient, le 19 janvier, demander la réponse et indique que Pétain doit y annoncer « son intention d'adresser, au moment du débarquement, un appel à la population française. » Il s'ensuit six semaines de discussions, d'après Tracou quotidiennes (avec Renthe-Fink, dit-il, et sans doute aussi avec le général von Neubronn, représentant de Rundstedt auprès du maréchal), sur des brouillons dont le total se monte à dix ! L'accord se fait fin février sur un texte que Hitler, d'après le diplomate allemand, trouve « mou et attentiste », mais Pétain rétorque que c'est son dernier mot. Le voici, tel qu'il est effectivement radiodiffusé (par les services de l'information de Vichy, que dirige toujours Henriot depuis son dernier étage) le matin du 6 juin –après avoir été enregistré le 17 mars en présence, outre les techniciens, du seul Tracou :



Pétain devant l'hôtel du Parc, saluant une future maman (1943). Famille...

Citation:

Français,

Les armées allemandes et anglo-saxonnes sont aux prises sur notre sol. La France devient ainsi un champ de bataille. Fonctionnaires, agents des services publics, demeurez fermement à vos postes, pour maintenir la vie de la Nation et accomplir les tâches qui vous incombent. Français, n'aggravez pas nos malheurs par des actes qui risqueraient d'appeler sur vous de tragiques représailles. Ce serait l'innocente population française qui en subirait les conséquences. N'écoutez pas ceux qui, cherchant à exploiter votre détresse, conduiraient le pays au désastre. La France ne se sauvera qu'en observant la discipline la plus rigoureuse. Obéissez donc aux ordres du Gouvernement. Que chacun reste face à son devoir. Les circonstances de la bataille pourront conduire l'armée allemande à prendre des dispositions spéciales dans les zones de combat. Acceptez cette nécessité, c'est une recommandation instantane que je vous fais dans l'intérêt de votre sauvegarde. Je vous adjure, Français, de penser avant tout au péril mortel que courrait notre Pays si ce solennel avertissement n'était pas entendu.

Six fois sept jours de palabres, et dix brouillons, pour aboutir à ces quelques lignes ! Voilà un aveu propre à attiser les regrets des historiens de disposer, s'agissant de la haute direction vichyssoise, de très peu d'archives. Cette résistance de Vichy, aussi ridicule qu'indubitable, serait intéressante à connaître

dans le détail. Quel objectif, lisible dans les premières moutures, visait Pétain ? Et où donc Hitler avait-ils mis la barre ? Plus haut sans doute, selon sa coutume, que le résultat cherché, probablement proche de celui obtenu. Tracou nous concède quand même à cet égard un détail : l'occupant demandait dans un premier temps que l'allocution annonce la substitution, dans les zones de combat, de « l'autorité militaire allemande à l'autorité civile française ». Or, à part en Méditerranée où personne n'attendait le premier choc, les côtes françaises étaient sévèrement quadrillées par l'occupant depuis l'armistice, et l'armée allemande avait établi une frontière à quelques kilomètres vers l'intérieur, dessaisissant les préfets et policiers français, déjà bien impuissants, de zone nord ! Cette lutte, couronnée de succès, pour ne pas abdiquer une autorité depuis longtemps virtuelle, est fort représentative des efforts constants de Vichy pour affirmer partout sa « souveraineté », fût-elle des plus théoriques.

A partir du 7 juin, l'occupant autorise le retour de Pétain à Vichy mais, s'il retrouve ses bureaux de l'hôtel du Parc, il devient, pour sa résidence, un banlieusard : on l'installe au château de Lanzat, à 17 km, avec une solide garde allemande. La ville de Vichy ne désigne plus que nominalement le régime, dont les principaux organes ministériels ont été transférés à Paris.



Pétain arrivant à une audience de son procès (été 1945). La Patrie, en définitive, n'apprécie pas ses services !

Ainsi, au lendemain du débarquement de Normandie, le Pétain qui va être confronté aux derniers soubresauts de l'Occupation n'est plus vraiment un dirigeant, mais une icône que les Allemands cherchent à utiliser pour maintenir les Français

dans la passivité, et un danger potentiel à neutraliser : il faut lui enlever toute latitude de transmettre ses pouvoirs, à de Gaulle ou à quelque notable parrainé par les Américains.



Funérailles de Pétain à l'île d'Yeu (25 juillet 1951). Condamné à mort le 15 août 1945, gracié par de Gaulle « en raison de son grand âge », emprisonné d'abord au Portalet dans la cellule même où il avait enfermé arbitrairement Georges Mandel, Pétain sera transféré au fort de la Citadelle dans l'île d'Yeu. Il meurt à l'hôpital de Port-Joinville le 23 juillet 1951.

Le 6 juin, outre l'allocution déjà citée que les Français écoutent sans se douter qu'elle a été dictée par l'ennemi plus d'un trimestre auparavant, Pétain prononce un discours improvisé à Saint-Etienne –une ville récemment bombardée, comme Pétain en avait visité des dizaines sans se faire prier, et il est intéressant de comparer les deux textes :

Citation:

Mes chers amis, Des opérations militaires viennent d'être déclenchées contre notre pays. Vous comprendrez donc pourquoi je suis obligé de quitter votre ville plus rapidement que je ne le désirais. Je regrette de n'avoir pas le temps de rendre visite à vos blessés. C'est pour eux surtout que j'étais venu parmi vous. De grands souvenirs m'attachent à Saint-Etienne. C'est ici qu'il y a trois ans j'ai jeté les bases de la Charte du Travail, qui doit donner à la classe ouvrière la place à laquelle elle a droit. Je suis ému par vos deuils mais réconforté par votre attitude.

On voit ici le maréchal s'accrocher comme un beau diable aux deux rôles qu'il s'est arrogés dès son premier discours, le 17 juin 1940 : compatir aux douleurs des Français en essayant de les atténuer, et réformer le pays en tirant les leçons de la

défaite. En cette heure suprême il tient à souligner l'unité de son action à travers toutes les vicissitudes de la période, notamment par une allusion incongrue voire surréaliste, malgré le peu de temps dont il dispose, à sa « charte du travail » de 1941, pièce essentielle de sa moribonde « révolution nationale » et, comme elle, jamais vraiment née.

Mais il a joué aussi, en s'en vantant moins et en ne le suggérant que par intermittence, un troisième rôle, diplomatique, consistant à négocier avec les autres puissances, et tout d'abord l'Allemagne, des accords atténuant dès le temps de guerre les inconvénients de la situation. Pour cela il a tant et plus ciré les bottes du « vainqueur » du jour... quitte à fâcher plus ou moins gravement les vainqueurs de l'avenir, et c'est ce qu'il fait encore, comme par l'effet de la vitesse acquise, lorsqu'il prononce cette phrase quasiment incroyable : l'attaque, sur les plages normandes, du dispositif militaire allemand, serait une opération « déclenchée contre » la France ! Même Hitler, via Rundstedt et Neubronn, n'en avait pas demandé tant lors de la très soigneuse mise au point du message enregistré. L'énormité est prestement corrigée par le cabinet, à l'usage des journaux, en « sur le territoire de notre pays »... exactement comme, le 17 juin, près de quatre ans plus tôt, le catastrophique «il faut cesser le combat» proféré à 12h 30 alors que les armées se battaient encore, avait été redressé (mais dans la soirée seulement) en un « il faut tenter de cesser le combat ». Le naturel du maréchal continue de donner des frissons à son entourage !

L'exécution de Philippe Henriot à son domicile parisien le 28 juin 1944 est l'un des faits les plus saillants des semaines suivant le débarquement. La propagande de l'occupant l'exploite sans retard.



Le reste est à l'avenant. Le comportement des Allemands, directement ou par l'intermédiaire de leurs valets miliciens, va consister jusqu'au bout à menacer Pétain du pire, pour le faire obéir et le garder dans leur mouvance. Ainsi en est-il à Oradour-sur-Glane, le 10 juin : ce massacre intégral de la population d'un village paisible, inédit par sa gratuité et son ampleur, quatre jours seulement après le débarquement, semble fait pour que Pétain s'insurge et en redoute d'autres ; s'ils avaient lieu il démissionnerait peut-être, ce qui serait fâcheux pour maintenir les Français dans l'obéissance ; si en revanche, après avoir recueilli les véhémentes protestations de Pétain comme de Laval, les Allemands redeviennent un peu plus « corrects », ils font croire aux deux dirigeants (qui ne dirigent vraiment plus rien !) que c'est sous l'effet de ces mêmes protestations : ainsi ils les encouragent à se croire utiles et à rester en place, sans plus du tout protester. Des massacres de moindre envergure, plus localisés et plus aisés à rapporter à des actions du maquis seront, à Vichy, absorbés sans l'ombre d'une plainte.

Cet effet est redoublé par le mystérieux enlèvement de Jean Zay (retrouvé assassiné après la Libération) et le meurtre de Georges Mandel, ces deux anciens ministres antinazis, d'origine juive, étant tués par des miliciens respectivement le 20 juin et le 7 juillet, dans des circonstances telles que la commande allemande, qui ne fait plus aucun doute aujourd'hui³³, était déjà aisée à soupçonner à l'époque, du mois au sommet de l'appareil vichyssois. Or le meurtre de Mandel est censé venger celui, par la Résistance, de Philippe Henriot le 28 juin, et Abetz avait annoncé à Laval que sa « livraison à la France », aux fins de représailles pour les « patriotes » - c'est-à-dire les collaborateurs - tués par les « Rouges », s'accompagnerait de celles de Léon Blum et de Paul Reynaud, détenus en Allemagne comme l'était naguère Mandel. Pétain et Laval sont ainsi avisés que, démissionnant, ils déclencheront, outre de nouveaux Oradour, la mort certaine de deux anciens collègues ministres dont ils s'étaient fait fort de protéger les vies.

Quel que soit le degré de préméditation de ces sombres chantages, sur lequel les débats de notre forum vont bon train³⁴, tout le monde est obligé de constater qu'ils fonctionnent. Jusqu'au bout, les Allemands auront tiré de Pétain le maximum.

Bibliographie

*Tracou (Jean), Le Maréchal aux liens, Paris, André Bonne, 1948

*Limagne (Pierre), Ephémérides de quatre années tragiques 1940-1944, Lavilledieu, Editions de Candide, 1987

*Delpla (François), Qui a tué Georges Mandel?, Paris, L'Archipel, 2008.

³³ Cf., du même auteur, *Qui a tué Georges Mandel?*, Paris, L'Archipel, 2008.

³⁴ [http://www.39-](http://www.39-45.org/viewtopic.php?f=25&t=20273&start=30&st=0&sk=t&sd=a)

[45.org/viewtopic.php?f=25&t=20273&start=30&st=0&sk=t&sd=a](http://www.39-45.org/viewtopic.php?f=25&t=20273&start=30&st=0&sk=t&sd=a)

Qui était vraiment Rupert ?

par Alexandre Michiels

Tout le monde se souvient de la séquence du « Jour le plus long » au cours de laquelle un officier allié présente à ses hommes un mannequin de petite taille qui, le bras à peine actionné, pétarade de tous côtés. Il est exact que ce mannequin, prénommé « Rupert », fut largué au-dessus de la Normandie en 1944 afin de tromper les Allemands sur le véritable lieu du débarquement. Mettre en lumière ce fait est d'ailleurs l'un des grands mérites du film puisque, avant 1962, peu de monde connaissait cet aspect d'Overlord.

Rupert « l'américain », utilisé pour le tournage du "Jour le plus long" - Musée Airborne Sainte-Mère Eglise - France.



Cela dit, il est important de dénouer le mythe de la réalité car la séquence comporte un grand nombre d'amalgames et d'erreurs...

Tout d'abord, Rupert était une poupée anglaise et non américaine, cette dernière ayant pour prénom « Oscar ».

Le véritable Rupert « anglais » - Musée Batterie de Merville



Cela signifie que son aspect réel n'était pas celui d'un parachutiste américain en caoutchouc, finement peint et sculpté pour les besoins du tournage, mais qu'il se composait de plusieurs sacs en toile de jute fixés entre eux et reliés à un parachute accroché à son ventre. De loin, il donnait l'apparence d'une silhouette humaine assez réaliste, souvent pourvue d'un uniforme, avec casque et bottes. D'une taille d'un mètre environ, Rupert était rempli de paille, de sable ou de copeaux de bois et contenait une charge explosive qui se déclenchait à l'atterrissage. L'avantage de celle-ci était double : en plus ressembler à une rafale d'arme automatique, elle mettait le feu au mannequin, laissant croire qu'un véritable parachutiste s'était évanoui dans la nature.

Cela dit, la poupée exhibée dans le « Jour le plus long » n'est pas fautive pour autant : des rapports militaires déclassifiés attestent qu'Oscar fut utilisé lors du débarquement en Provence et durant la conquête des Philippines. Par contre, aucun de ces rapports ne mentionne une quelconque utilisation dans le cadre d'Overlord.



Bel exemplaire du mannequin "Rupert" - National D-Day Museum, New Orleans, LA.

Aux yeux des Alliés, l'utilisation de mannequins faisait partie d'un plan de diversion qui englobait notamment le brouillage radar et le largage de leurres métalliques au-dessus de la Manche, afin de simuler l'approche de convois en différents points du littoral français : vers le Cap d'Antifer par exemple (opération Taxable) ou le port de Boulogne (opération Glimmer). Dans le même temps, des bombardiers anglais étaient chargés d'attirer la chasse de nuit allemande au-dessus

de l'estuaire de la Somme, afin de les éloigner au maximum de la trajectoire des C-47 alliés. Une autre facette du plan consistait à brouiller la zone située entre Littlehampton et Portland Bill afin de cacher aux radars allemands la présence et l'itinéraire de la véritable flotte d'invasion.

Dans ce contexte, l'« Opération Titanic » concernait directement l'utilisation de Rupert. Subdivisée en plusieurs volets, elle avait pour objectif d'éloigner un maximum de troupes allemandes de la zone du débarquement, par un largage d'environ 500 mannequins en plusieurs points de la région normande, notamment dans les zones de Saint-Lô, Lisieux, Le Havre et Yvetot (au sud-ouest de Dieppe). Ces poupées se désintégraient bruyamment à leur arrivée sur le sol et furent, dans le cas de la région de Saint-Lô, encadrées par 2 équipes SAS (Lieutenant Fowles, TPR. Hurst, TPR. Merryweather, Lieutenant Poole, TPR. Dawson et TPR. Saunders).

Pour renforcer l'hypothèse d'une attaque, la première équipe, menée par le lieutenant Noël Poole, sauta d'un bombardier Stirling et se posa à une petite dizaine de Saint Lô suivie, quelques minutes plus tard, par une seconde équipe commandée par le lieutenant Harry Fowles. Afin de simuler une offensive d'envergure à cet endroit, des bombardiers Stirling parachutèrent 250 poupées qui, en atterrissant, libéraient fusées éclairantes et crépitements d'armes automatiques. De leur côté, les SAS avaient installé des amplificateurs d'où sortaient des bruits de détonations, de mortiers et jurons de soldats. Ils montèrent plusieurs embuscades en veillant soigneusement à ce que les ennemis accrochés puissent s'enfuir et donner l'alarme. De semblables largages, sans présence humaine cette fois, se déroulèrent dans la région d'Yvetot (200 poupées), dans la région de Harfleur ainsi que dans la zone reliant Lisieux à Evreux.

Cette manœuvre de déstabilisation, qui n'était pas une première durant le conflit - utilisation de poupées par les Allemands lors de l'invasion des Pays-Bas, afin de créer un vent de panique au sein de la population civile - porta pleinement ses fruits, comme l'attestera par la suite l'écoute des radios allemandes et le déchiffrement des rapports Enigma. Cette action permettra de la sorte de soulager les plages du débarquement d'un nombre appréciable de soldats allemands aux premières heures de l'établissement d'une fragile tête de pont.

En savoir plus :

BARBIER (Mary Kathryn), D-Day deception, Operation Fortitude and the Normandy Invasion, PSI, 2007.

http://www.plan-sussex-1944.net/francais/pdf/infiltrations_en_france.pdf

<http://home.att.net/~1.elliott/paratrooperdummyhistorysite.htm>

<http://en.wikipedia.org/wiki/Paradummy>

<http://home.att.net/~1.elliott/firstamericantestparadummy.html>

<http://home.att.net/~1.elliott/longestdayparadummy.html>

Mission impossible à Merville

par Stéphane Delogu

La prise de la Batterie de Merville s'inscrit comme l'un des exploits les plus marquants du Jour J. Cette position allemande installée sur la partie orientale de l'estuaire de l'Orne est définie par le SHAEF comme l'un des objectifs prioritaires des opérations préparatoires à Neptune. Son implantation en fait l'une des menaces les plus sérieuses pour le débarquement des troupes de Sword Beach, entre Lion sur Mer et Ouistreham. Selon les renseignements alliés et les casemates que la position abrite, le Stp de Merville serait équipé de quatre pièces de 15,5 cm dont la portée menace donc directement le flanc droit des opérations amphibies. On imagine quelles conséquences tragiques pourraient découler de son activité. La batterie de Merville doit être réduite au silence de nuit, dans les heures précédant le débarquement et par des parachutistes spécialement entraînés à ce type de coup de main. C'est le 9th Parachute Battalion du Lieutenant Colonel Terence Otway qui est chargé de cette mission pour le moins risquée.

SITUATION GENERALE

C'est dès le second semestre 1941 que l'organisation Todt s'affaire à la fortification de l'estuaire de l'Orne, menant directement au port de Caen. L'importance stratégique du site est donc indéniable : la future batterie de l'Atlantikwall doit abriter quatre pièces d'artillerie de gros calibre et ainsi interdire l'accès à l'estuaire. Dans un premier temps, quatre encadrements bétonnés sont coulés sans la moindre protection aérienne : à l'époque, la suprématie des alliés dans les airs est loin d'être celle, écrasante, de 1944. Les travaux se poursuivent très calmement, trop au goût du generalfeldmarschal Rommel qui dès sa nomination ne manque pas de remarquer tout le travail qui reste encore à accomplir.



Rommel inspecta deux fois le site de Merville (en mars et mai 44). D'une manière générale, lors de ses visites des ouvrages de l'Atlantikwall, il n'est pas du tout satisfait de l'avancement des travaux de défense.

Les observations alliées ne le démentent d'ailleurs pas puisqu'en mars 1944 deux casemates sur quatre sont en cours de construction : ces ouvrages à l'abri des bombes sont désormais la seule protection véritable contre les attaques aériennes de plus en plus nombreuses et violentes. La batterie s'étend alors sur presque cinq hectares, son accès est protégé par un triple champ de mines, un réseau de barbelés, un fossé antichar conséquent. Les casemates n'ont aucune visibilité sur la côte, ce qui nécessite de diriger les tirs à partir du Stp 05 de Franceville, à l'ouest. La batterie est armée non pas par un détachement de la Kriegsmarine, mais par une batterie de l'Artillerie Regiment 1716 (716^{ème} Division d'Artillerie commandée par le generalleutnant Richter), renforcée par un détachement du génie. La garnison totalise environ 130 hommes. Les casemates d'artillerie sont composées d'un ouvrage type H611 et de trois autres blockhaus H669. Cette zone stratégiquement importante est bien défendue : Ouistreham assure la défense ouest de l'estuaire avec son impressionnant Stp 8 (qui ne jouera aucun rôle le 6 juin 1944) et pas moins de dix points d'appui (ou Widerstandest) sont répartis entre Colleville sur Orne et Saint Aubin d'Arquenay. La petite cité maritime constitue avec le Stützpunkt (Stp)

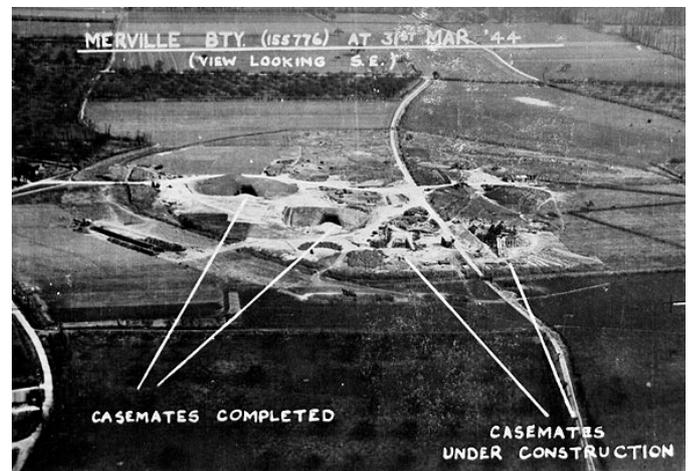


Photo aérienne de la batterie de Merville prise en mars 44. On voit nettement que sur les quatre encadrements deux sont déjà bétonnés.

Merville la clef de voûte de la défense de l'embouchure de l'Orne. Au sud, les allemands peuvent également compter sur l'Ost Bataillon 642 intégré à la 716^{ème} ID et fort d'environ 700 hommes. Ce qu'ignorent les paras d'Otway est la nature exacte de l'armement installé à Merville, en l'occurrence des pièces de 100 mm Lfh 14/19 (t) de fabrication tchèque. Si ces obusiers constituent une réelle menace pour l'estuaire de l'Orne, ils ne peuvent en aucun cas atteindre Sword Beach dont l'extrémité droite se trouve à Colleville sur Orne ! Cette confusion pour le moins malheureuse rend encore plus extraordinaire ce qui va suivre, car non seulement, les hommes du 9^{ème} Bataillon vont accomplir leur mission, mais

ils vont le faire dans des conditions que le pire des scénarii n'aurait imaginé. Des bombardements préliminaires sont pourtant effectués au cours des semaines qui précèdent l'assaut, mais ils ne causeront, en raison d'une grande dispersion, que des dégâts mineurs. Le résultat le plus spectaculaire est la mort du kommandeur du Stp, le Capitaine Karl-Heinrich Wolter : alors que celui-ci se trouvait en charmante compagnie, une bombe s'est abattue sur la salle de classe où ses ébats nocturnes l'avaient conduit ! Il est remplacé par son adjoint, le lieutenant Raimund Steiner.

UNE PREPARATION MINUTIEUSE

Fort d'environ 750 hommes le 9th Parachute Battalion est l'une des trois unités formant la 3th Airlanding Brigade. Ne voulant négliger aucun détail, les alliés ont fait construire dans les environs de Newbury (Grande Bretagne) une réplique à l'échelle de la batterie : les mêmes gestes sont répétés inlassablement, le fameux « drill » est extrêmement formateur et jour après jour chaque homme connaît exactement l'enchaînement des gestes qu'il va devoir accomplir. La minutie apportée aux conditions d'entraînement n'est nullement superflue, car les observations faites par les avions de reconnaissance alliée prouvent s'il le fallait que la prise de la batterie de Merville est on ne peut plus périlleuse. Les parachutages Britanniques à l'Est de l'Orne sont définis par l'opération Tonga, la mission du Lieutenant Colonel Otway et de ses hommes n'est que l'une des ses composantes. Environ une centaine d'homme doivent atterrir dans 8 planeurs Horsa à l'intérieur de la batterie, tandis que le gros du bataillon va être parachuté par un convoi formé de 32 Dakota C47. Auparavant, les Pathfinders (éclaireurs) auront jalonné la zone par des lanternes électriques, ou balises « Euréka ».



Ces hommes de la 6th Airborne revoient pour la nième fois leur plan d'attaque de la batterie de Merville. Les alliés avaient construit à l'identique la batterie afin de préparer pour le mieux les hommes du Lieutenant colonel Otway.

Préalablement au cœur de l'opération, une centaine d'Avro Lancaster auront largué sur Merville leurs projectiles meurtriers ; Le point de recueillement est fixé sur la DZ « V », entre Varaville et Gonnevillle (zone distante de 2.5 km de l'objectif. Alors qu'une diversion sera provoquée par les hommes aérotransportés à l'intérieur même du point fortifié, l'attaque sera lancée simultanément à partir du sud ouest de la

batterie. Mais, rien, strictement rien ne va se passer selon les plans élaborés en Angleterre.

SCENARIO CATASTROPHE

Signe du destin, le bombardement préliminaire est totalement infructueux : les projectiles tombent au loin et manquent de peu d'anéantir les éclaireurs du major Parry ! Ces derniers arrivent au sol sans leur précieux matériel, aucun balisage ne pourra être assuré. Les unités d'assaut, qui suivent dans les bimoteurs ne sont pas mieux loties : une réaction très virulente de la Flak transforme vite le ciel Normand en véritable enfer, la plupart des pilotes perdent pied et déclenchent bien trop tôt les signaux annonçant le largage. Le bataillon se trouve rapidement expédié aux quatre coins du pays d'Auge, de nombreux hommes sont tués ou blessés dans la chute, d'autres se noient dans les marais proches de la DZ et inondés sur ordre de Rommel. La mission au demeurant si difficile devient tout bonnement impossible à réaliser. Otway s'est rarement senti aussi seul, c'est avec peine qu'il rassemble les quelques grappes d'hommes qui ont échappé à la dispersion. A peine cent cinquante, et aucun des cinq planeurs chargés de matériel n'est arrivé ! Il faut décider vite, très vite maintenant. Otway et ses hommes vont aller jusqu'au bout : trop de choses se sont passées, beaucoup trop de sacrifices ont été consentis pour reculer si près du but. Merville doit tomber ! Une autre mauvaise nouvelle rend la tâche des Britanniques encore plus compliquée : un temps précieux a été perdu après le largage raté et il reste maintenant moins d'une heure et demie avant que le HMS Arethusa n'ouvre le feu sur Merville. Il existe donc un scénario encore bien pire dans l'esprit d'Otway que celui d'avoir échoué : être tué par des bâtiments amis ! C'est avec quelques torpilles Bangalore, des Bren Guns ou Vickers 303, une mitrailleuse lourde et l'équivalent d'une compagnie qu'il se lance vers la batterie allemande. L'attaque est organisée en deux points : après avoir neutralisé les barbelés, les paras s'élancent à l'assaut en quatre groupes déterminés à réaliser l'impossible. Les cris, les grenades, les rafales de Sten provoquent la plus totale confusion dans les rangs ennemis. Favorisée par la nuit, l'attaque surprend totalement la garnison allemande, les combats sont d'une rare violence, des hommes tombent dans chaque camp à une vitesse vertigineuse. Une à une, les pièces sont neutralisées : leur calibre réel fait il prendre conscience aux hommes du 9^{ème} Bataillon de l'inutilité de leur mission ? Non, car dans l'action, rares ceux qui se sont attachés à détailler l'armement qu'ils devaient réduire au silence. Ils l'ont fait, peu en importent les caractéristiques. Il est 04 h 50 lorsque le lieutenant Colonel Otway a l'assurance que le travail est enfin terminé. Il a perdu 50 pour cent de son détachement, alors qu'il ne reste plus qu'une grosse vingtaine d'allemands vivants. L'Arethusa est informé juste à temps de la prise de la batterie de Merville, ses canons ne pouvaient contrarier le débarquement maintenant imminent. Mais peu importe, Otway et ses hommes avaient une mission à accomplir, ils l'ont accomplie. Il reste tout juste le temps de s'esquiver avant qu'un tapis de bombes ne jette une nouvelle fois l'enfer en Normandie : le 9th Parachute Battalion ne compte plus qu'une soixantaine d'hommes en état de combattre. Ce fait d'armes reste l'une des opérations de commandos les plus abouties et surtout les plus audacieuses de la seconde guerre mondiale.

Le criquet du 6 juin

Par Alexandre Michiels

Contrairement à ce que croient bon nombre d'amateurs de récits militaires, le fameux criquet métallique du 6 juin 1944, célébré notamment par John Wayne dans « Le Jour le plus long », ne fut pas distribué à tous les parachutistes alliés. Seule la 101^e Airborne en commanda officiellement pour ses soldats, même si cette idée fut reprise, çà et là, par des éléments de la 82^e Airborne.

Ce choix s'explique notamment par la personnalité du Brigadier Général Maxwell D. Taylor, ancien de la 82^e Airborne qui se souvenait de la grande dispersion des troupes américaines lors des sauts en Sicile et en Italie. Affecté peu avant le débarquement à la 101^e Airborne et soucieux de faciliter le rassemblement de ses hommes - pour lesquels il s'agissait d'un baptême du feu ! - il demanda à ses officiers de lui trouver une solution appropriée. De là naquit l'idée du criquet.

Dans la pagaille qui suivit les largages de parachutistes, cet objet insolite allait se révéler particulièrement utile aux « Screaming Eagles » afin de s'identifier dans la nuit. Rejeté avec dédain par les officiers de la 82^e et considéré par le général Gavin comme un « gadget inutile », cet accessoire ne fut pas remis à ses troupes qui, il est vrai, étaient nettement plus aguerries.

De son côté, conscient du manque d'expérience de ses hommes, le général Taylor commanda près de 7500 criquets (le « Acme No. 470 Clicker ») au fabricant anglais J. Hudson and Co. pour équiper l'ensemble de sa division. L'idée était de permettre à ses « boys », dans l'obscurité du bocage normand, malgré l'enchevêtrement de haies de grandes tailles et la multitude de zones inondées, de distinguer les amis des ennemis dans un secteur grouillant de soldats allemands. Pour lui, il était vital que ses hommes puissent se reconnaître à l'aide d'un moyen original et ce, sans attirer l'attention de l'adversaire.



L'avantage du criquet, en vente à l'époque chez n'importe quel marchand de jouets, était d'être beaucoup plus discret qu'un sifflet et de pouvoir être confondu avec le cri d'un batracien. Fixé à une corde ou attaché au fusil, son

fonctionnement était enfantin : à l'émission d'un 'clic-clac', par une légère pression sur la lame, devait répondre un double 'clic-clac'. Au cœur de la nuit normande, son usage était régulièrement suivi par l'échange de mots de passe, afin d'être doublement certain de l'identité des individus aperçus. Même si, comme le retrace une scène du film « Le Jour le plus long », certains Allemands ont rapidement compris le fonctionnement du criquet...

Cela dit, tous les hommes ne possédaient pas d'exemplaire parce qu'ils l'avaient égaré à leur arrivée au sol ou qu'ils n'en avaient jamais reçu. Ainsi, les hommes de la 82^e se contentèrent d'utiliser les mots de passe connus de tous les paras américains, généralement choisis pour leur difficulté de prononciation : à l'énoncé de "Flash" (foudre) correspondait "Thunder" (tonnerre), des codes régulièrement changés par la suite pour éviter que les Allemands ne puissent les reconnaître et les utiliser. Une méthode certes accessible à tous mais tout de même moins discrète que l'usage de criquets !

Malgré tout, quelques bataillons ou compagnies de la 82^e



Airborne (2/505th, 3/505th, 2/508th) se dotèrent de l'objet, ce qui explique les nombreuses formes de criquets retrouvées en Normandie. Certains vétérans se souviennent d'objets en forme de grenouille, de personnages de BD ou de Mickey... Mais cette minorité de jouets, sans doute achetés directement en magasin et portant le marquage d'origine, fut noyée dans l'immense majorité de criquets « standard », fait de laiton ou de fer et produits en grande quantité - sans le moindre marquage - à la veille du Jour-J !

Portant à une centaine de mètres environ, son utilité sur le terrain a été confirmée par un grand nombre de vétérans. Leurs témoignages montrent qu'il en a aidé plus d'un à retrouver ses camarades ou reformer un groupe malgré le chaos qui régnait sur les différentes zones de saut américaines. A ce titre, beaucoup de criquets ont été conservés par les vétérans comme symbole de la fraternité parachutiste et comme souvenir de cette incroyable nuit.

Crédit photos :

http://www.fallschirmjager.biz/store_american0021.htm

<http://www.101airborne2.com/equipment3.html>

Mourir pour Saint Lô : Interview de Didier Lodieu

Par Stéphane Delogu

HM 44 - Quelle est l'influence de la bataille de St Lo dans l'issue de la bataille de Normandie ?

DL - La prise de St. Lô ne présente guère une grande victoire pour les Américains, mais surtout une position de départ avantageuse pour l'opération Cobra qui allait causer un revers terrible à l'armée allemande. Le sacrifice du XIXth US Army Corps a causé des pertes affligeantes au LXXXVI. A.K. Des unités d'élite ne se sont jamais relevées de ces combats. A mon sens la bataille de St. Lô a été incontournable pour la victoire américaine sur la partie ouest de la Normandie.

HM 44 - On a présenté, très souvent, la Panzer Lehr comme une unité d'élite. Il s'avère que son influence fut moindre que ce qu'il a souvent été écrit. Quel jugement objectif portez-vous sur cette unité ?

DL - Il faut toujours se méfier de ce qui semble entendu en matière d'histoire, surtout au niveau des unités d'élite et encore plus au niveau des régiments blindés allemands. La propagande Goebbels semble encore fonctionner ! En ce qui concerne l'intervention de la Panzer-Lehr durant la bataille de St. Lô, c'était une véritable catastrophe. La I./Pz.Rgt. 6 qui est engagée dans des chemins creux et qui n'a pas bénéficié de reconnaissance dénote la faiblesse du haut commandement.

HM 44 - On observe la faible motorisation du II. Fjg Korps : pensez-vous que si elle avait été correctement mécanisée, cela aurait pu changer le cours de la prise de St Lo ?

DL - Il est évident que cela aurait été un plus pour les paras de Meindl, mais je ne pense pas que ceux-ci aient pu changer le cours de la bataille car leur force principale était leur qualité combattante et l'utilisation du bocage.

HM 44 - On présente souvent Dietrich Von Choltitz comme un officier privilégiant le bombardement intensif, comme à Sébastopol, mais peu enclin à organiser une ligne de défense efficace. Or, la constitution de la ligne Mahlmann fut sans conteste une épine dans le dos des alliés. Comment le jugez-vous ?

DL - Hormis cette contre-attaque de la Panzer-Lehr au matin du 11 juillet, je trouve que von Choltitz s'est montré très habile. Ses unités qui n'étaient pas composées uniquement d'unités d'élite ont tiré le meilleur parti possible de l'ensemble de son corps d'armée. Le Kampfgruppe Kentner en est le meilleur exemple.

HM 44 - Plutôt que de tenter une hasardeuse contre-attaque vers Mortain, n'aurait pas été plus efficace de l'organiser à l'Est de St Lô, au moment où les divisions

américaines étaient immobilisées par une ligne de défense très efficace ?

DL - Cette judicieuse question me demanderait trop d'heures de recherches pour répondre avec objectivité.

HM 44 - Comment expliquer les pertes américaines : manque d'expérience au feu ou effet de la résistance acharnée de l'ennemi ?

DL - Les deux. Toutefois, il faut prendre en considération que certaines unités américaines se sont mieux battues que d'autres, mais il faut également prendre en compte la différence de la valeur combattive des unités allemandes. Par exemple, il était plus facile aux GI's d'enfoncer les lignes de la 275. I.D. que de venir à bout du régiment Deutschland.

HM 44 - Comment expliquez vous le formidable succès de votre livre ?

DL - Je ne sais pas si ce livre a été un succès. Quoiqu'il en soit, les lecteurs sont plus sensibles à des titres célèbres comme la bataille de St. Lô que la retraite de la Seine. St. Lô, en dépit de son importance dans la bataille de Normandie, reste un titre commercial.

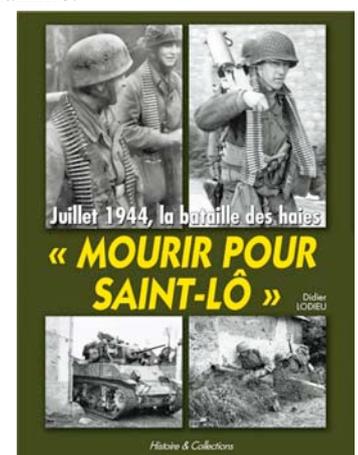
HM 44 - A quel thème sera consacré votre prochain ouvrage sur la seconde guerre mondiale ?

DL - Pour moi, c'est terminé, je laisse la place aux jeunes. Les thèmes qui m'intéressent ne sont pas commerciaux. Si c'est pour vendre 500 exemplaires aux lecteurs pointus comme la Division Meindl dont j'ai édité à compte d'auteur, l'investissement n'en vaut pas la peine. Je suis retombé sur mes pieds par miracle au prix d'efforts surhumains ... Je remercie encore la poignée de passionnés qui m'ont aidé dans la promotion du livre...puis internet a pris le dessus sur les livres. Les gens pensent tout trouver avec leur ordinateur. Je vais enfin me consacrer à ma famille.

MOURIR POUR SAINT LO, de DIDIER LODIEU,

**Histoire et Collections -
Format 230x310 mm. 176
pages.**

**300 photographies environ
et 12 cartes hors texte.
Prix public : 41,95 euros**



Le saviez-vous ?

Par Laurent Liégeois

George Marshall : l'homme qui faillit rentrer dans l'histoire à la place d'Eisenhower



Lors de la préparation du débarquement, il fallait bien sûr trouver un chef digne de ce nom pour commander à la fois les différentes armées en présence, mais également les différentes forces alliées.

Roosevelt songea alors naturellement à son chef d'Etat

major des armées, George Marshall qui combinait certes des talents de diplomate et d'organisation, ce qui dans une telle situation était un atout non négligeable, mais qui présentait le défaut majeur de n'avoir jamais commandé sur un terrain de bataille.

Néanmoins, cette nomination n'était pas aussi simple à entériner et, après beaucoup de péripéties (le presse s'en mêlèrent), Roosevelt décida de garder auprès de lui son chef d'Etat major. Il lui dira d'ailleurs « Il me semble que je ne pourrais pas dormir la nuit si vous n'étiez plus sur le territoire des Etats-Unis ».

Mais, ce qui est remarquable dans cette histoire, c'est la manière dont s'est pris Roosevelt pour annoncer sa décision au principal intéressé...

Roosevelt pria Marshall de noter un télégramme à Staline. Or, ce fameux télégramme, que Marshall découvrait au fur et à mesure que Roosevelt le lui dictait, annonçait à Staline la nomination de... Eisenhower en tant que chef suprême des forces alliées.

C'est ainsi que Marshall apprit que ce poste lui échappait !

Pour la « petite histoire », George Marshall a donné son nom au fameux Plan Marshall, qui devait redresser économiquement l'Europe d'après-guerre et il reçut le prix Nobel de la Paix en 1953 !

Olivier Wieviorka, Histoire du Débarquement en Normandie, Editions du Seuil, 2007, PP 90-92

[http://fr.wikipedia.org/wiki/George_Marshall_\(1880-1959\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/George_Marshall_(1880-1959))

http://nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/1953/marshall-bio.html

Company Sergeant Major Stanley Hollis

Saviez-vous que le sergent-major Hollis, du Green Howards est le seul soldat à recevoir la Victoria Cross, distinction suprême britannique, pour acte de bravoure le jour du débarquement ?

Lors du débarquement sur Gold Beach, Stanley Hollis et son commandant se trouvent près de deux casemates à Mont Fleury. Ils décident de vérifier si celles-ci sont bien détruites et vidées de leurs occupants. Alors qu'ils approchent de la casemate, une mitrailleuse ouvre le feu depuis une de ses fentes. Hollis se précipite alors seul vers la casemate, lance une grenade à l'intérieur et vide son Sten. Il tue deux allemands et fait prisonniers les autres.

Par cette action de bravoure, il a évité à sa compagnie de se faire mitrailler et a ouvert la principale sortie de la plage.

Plus tard, dans la journée, la compagnie du sergent-major Hollis se trouve au village de Crépon et est menacée par un canon de campagne et un groupe de soldats lourdement armés de MG08 Spandau se trouvant à une centaine de mètres de leur position.

Stanley Hollis est placé aux commandes d'un groupe chargé de couvrir une attaque contre le canon, mais le groupe



chargé de l'attaque est repéré. Voyant cela, Hollis s'élance et attaque le canon avec un PIAT à partir d'une maison située à 45 mètres de là. Mais il est également repéré. Un tireur allemand, qui l'observait, lui tire dessus et lui érafle la joue. Le canon pivote et tire sur la maison où se trouve Hollis et son groupe.

Devant les dangers d'effondrement de la maison, Hollis déplace son groupe. Mais deux hommes sont restés à l'intérieur de la maison. Il se porte volontaire pour aller les chercher. Il s'élance seul, sous le feu ennemi qui lui tire dessus sans arrêt, et progresse en tirant avec son Bren. Cette diversion permet aux deux hommes de s'extirper de la maison et de revenir.

Deux fois dans la même journée, le Sergent-major Hollis de par son courage, son esprit d'initiative et son audace sauve la vie de plusieurs de ses hommes et retarde les contre-attaques allemandes. Stanley Hollis décède en 1972.

Jonathan Bastable, Paroles de combattants, Le 6 juin 1944, Editions Luc Pire, 2008, PP 188-189

http://en.wikipedia.org/wiki/Stanley_Hollis

<http://www.thehistorypress.co.uk/Default.aspx?tabid=7748&ProductID=4104>

Le Débarquement sur l'écran : de l'héroïsme au réalisme, mutation d'une image

Par Sébastien Saur

Le Débarquement de Normandie, élément clé de la victoire finale Alliée, n'a paradoxalement été représenté que relativement tard par le cinéma. Ce n'est qu'en 1962 que le désormais classique *Le Jour le plus long*, de Daryl F. Zanuck, sort sur les écrans. D'autres films sur le thème ont suivi, mais il a fallu attendre 1998 pour que Steven Spielberg donne une version plus réaliste du Débarquement avec *Il faut sauver le soldat Ryan*. A la suite de celui-ci, la série télévisée *Band of Brothers*, diffusée pour la première fois aux Etats-Unis en 2001, s'est attachée dans son second épisode à présenter le débarquement uniquement à travers le regard des parachutistes. En 2004 enfin, Robert Harmon réalise le téléfilm *Ike : Opération Overlord*, donnant ainsi une vision inattendue du Débarquement vu depuis le huis clos de l'Etat-major allié.



Le « sergent café au lait » du *Jour le plus long*. Une vision caricaturale du soldat allemand (DR)

A travers ces quatre films, il est possible d'ébaucher une approche de la façon dont le cinéma américain appréhende le Débarquement. Trois éléments clés articuleront mon propos : amis et ennemis, ou comment sont présentés les forces Alliées et les forces Allemandes ; les opérations de débarquement, les blessés et la mort, ou comment présenter la guerre au cinéma ; les Français dans la tourmente, ou comment les français apparaissent dans le Débarquement recréé par les réalisateurs américains.

Amis et ennemis

La guerre ne peut se concevoir sans ennemi, c'est une évidence. Cependant, la façon de le présenter à l'écran constitue une difficulté pour le réalisateur, selon le discours qu'il veut véhiculer à travers son film. De la même manière, la présentation des forces Alliées sera différente selon les époques et les réalisateurs.

Le jour le plus long, réalisé en pleine guerre froide, alors que l'Amérique commence à s'engager dans la guerre du Vietnam, est très révélateur à cet égard. Si le réalisateur à l'honnêteté d'utiliser des acteurs allemands, parlant leur propre langue, pour jouer les généraux d'Hitler, il n'en reste pas moins vrai qu'il force le spectateur à l'empathie pour les Alliés tout en créant une distance avec les Allemands. Il s'agit de démontrer la supériorité des Alliés, qui ne peuvent que l'emporter. Le conflit idéologique entre l'Est et l'Ouest est présent en filigrane dans toute la réalisation.

Ainsi, les forces allemandes sont montrées en plongée hiérarchique : le spectateur découvre dès le début du film les généraux allemands, figés dans leur morgue prussienne quoiqu'on leur concède une grande intelligence. Impossible pour le spectateur de s'identifier à eux. Lorsque le film descend dans l'ordre hiérarchique, le trait tourne à la caricature : un officier subalterne met ses bottes à l'envers sans même s'en rendre compte, le sergent est gros, visiblement stupide et monté sur un âne, le simple soldat n'apparaît presque pas, à de rarissimes exceptions près. Le plus souvent, les combattants allemands apparaissent sous la forme d'un groupe d'ombres mitraillant les plages.

A l'inverse, les Alliés bénéficient d'une contre-plongée hiérarchique : les premiers soldats alliés présentés au spectateur sont les simples soldats, anonymes mais humains parmi la multitude. Chacun parle de ses problèmes personnels, de sa vie. Le spectateur peut ainsi s'identifier complètement aux hommes qu'il va voir évoluer tout au long du film. Puis le réalisateur monte dans la hiérarchie : du simple soldat on passe aux colonels, puis aux officiers généraux. Tous, à l'exception des généraux de l'Etat-major, sont dotés d'un solide humour, propre à se faire aimer de leurs troupes, mais aussi du spectateur, qui peut facilement s'identifier à eux.



Spielberg montre un soldat allemand à visage humain, terrorisé à l'idée de la mort.

Le regard change avec *Il faut sauver le soldat Ryan* et *Band of Brothers* : la guerre froide est passée, les acteurs principaux de

la guerre sont tous décédés depuis longtemps. Le temps du mythe est passé, le temps de l'Histoire commence.

De simple ombre, le soldat allemand devient un individu doté de raison, capable de la même intelligence que les Alliés. La scène du sniper dans *Il faut sauver le soldat Ryan* est à cet égard très révélatrice : froid, calculateur, le sniper allemand s'est placé exactement là où le sniper allemand se serait lui-même placé, comme le fait remarquer celui-ci. Il est donc mis sur un pied d'égalité par rapport à son ennemi. Il devient même un être humain comme les autres, dans la scène du prisonnier allemand suppliant qu'on le laisse en vie. Plus inattendu, et révélateur de ce changement de regard, un américain d'origine allemande se retrouve parmi des prisonniers allemands dans *Band of Brothers*.

Les Alliés, de leur côté, sont également affreusement humains. Loin d'être les héros mythiques du *Jour le plus long*, ils deviennent des soldats, avec tout ce que la chose implique. La pitié pour l'ennemi leur est souvent étrangère, certains d'entre eux n'hésitent pas à massacrer de sang-froid des prisonniers allemands ou des soldats qui se rendent. Ces hommes ont une conscience, leur but n'est pas le rétablissement de la démocratie pour la gloire de la liberté, mais uniquement de survivre à la guerre en remplissant leur mission de la façon la plus efficace possible. La guerre finit rapidement par leur faire horreur.

Cette horreur de la guerre, les hommes la ressentent dans leur corps dès le début des opérations de débarquement. Le cinéma restitue diversement cet événement et ses conséquences funestes.

Les opérations de débarquement, les blessés et la mort

Le Débarquement, c'est avant tout des plages battues par le feu allemand sur lesquelles se ruent les soldats Alliés. Intimement liée à cette situation, la mort est omniprésente. La présenter au cinéma est difficile, surtout quand le champ de bataille n'apparaît pas à l'écran.



Omaha dans le Jour le plus long : on patauge mais on avance

Le jour le plus long, malgré sa débauche de moyens, ne donne pas une vision parfaitement réaliste du débarquement sur les plages. Les hommes sortent des barges presque tranquillement, cigare au coin de la bouche, sous un feu nourri mais non excessif. Même la traversée de la plage d'Omaha semble facile. Les parachutistes, à l'exception de ceux qui tombent sur le centre de Ste-Mère-Eglise, sautent tranquillement de leurs avions, au milieu d'une nuit parfaitement calme.

La mort des hommes est ici toujours très propre : certes le noir et blanc ne permet pas de voir la mer se teinter de rouge, mais le jeu des acteurs et figurants est révélateur d'une grande pudeur face à l'horreur de la guerre : les soldats touchés lèvent les bras en l'air de façon théâtrale, aucune blessure n'est apparente sur les cadavres. Parfois la mort est même l'objet d'une sorte d'humour noir, comme lorsqu'un parachutiste confond le cliquetis de la culasse d'un fusil allemand avec un criquet américain. Les blessés sont très rares, si ce n'est à de très rares moments sur Omaha, où l'on aperçoit de façon très fugace l'un ou l'autre blessé grave portant un pansement sanglant. Mais ces cas ont pour seul but de montrer l'horreur des combats sur cette plage.

Dans *Il faut sauver le soldat Ryan* et *Band of Brothers*, au contraire, le débarquement tourne à la boucherie. La réalité de la guerre s'est imposée depuis la guerre du Vietnam et les photos des correspondants de guerre montrant des blessés et des morts déchiquetés. Les temps sont mûrs pour rendre à l'image du Débarquement sa réalité.

Dès le début du film de Spielberg, le spectateur est projeté au milieu de l'action : la peur des soldats avant la sortie de la barge, le massacre de ses occupants par les mitrailleuses allemandes. La caméra à l'épaule transforme le spectateur en acteur de l'action, renforçant son sentiment d'horreur face au drame qui se déroule sous ses yeux. Cette fois, le débarquement sur Omaha Beach est un carnage : les membres arrachés par les explosions volent, les balles traversent les corps, les têtes explosent, le sang recouvre tout.



Omaha selon Spielberg : une véritable boucherie...

Band of Brothers montre un lâcher de parachutistes beaucoup plus violent que celui du *jour le plus long*. Les parachutistes sont soumis à un tir de DCA très violent avant même leur arrivée sur les zones de saut, provoquant ainsi leur dispersion sur le terrain. On est loin du largage tranquille que l'on connaissait jusque là...

Ike : opération Overlord fait ici figure d'exception, puisqu'il ne montre aucune scène de combat. Cependant leur absence les rend paradoxalement encore plus présents. La plupart des conversations tournent autour de la mort des hommes que l'on va envoyer au combat, les pertes devenant un taux exprimé en pourcentage de pertes. Ces conversations abstraites renforcent l'empathie du spectateur pour le général Eisenhower, obligé d'envoyer des milliers d'hommes à la mort pour en sauver des millions d'autres.

Au premier rang de cette multitude, se situent les Français, qui vont entrer de plain-pied dans la tourmente de la guerre dès le matin du 6 juin.

Les Français dans la tourmente

Au même titre que l'image de l'ennemi, l'image des Français évolue au fil des films. S'agissant ici de films américains, l'accent est le plus souvent mis sur les forces américaines, les français étant au mieux acteurs modestes de leur libération, au pire gêneurs politiques et stratégiques, quand ils ne sont pas tout simplement absents !



La Résistance sous son meilleur jour...

Le jour le plus long est ici le film qui donne le plus de place aux français. L'action de la Résistance est mise en avant, de même que celle du commando Kieffer à Ouistreham. Ainsi la France participe elle-même à sa libération aux côtés des autres alliés. Cependant, le citoyen français non combattant est tourné en ridicule, particulièrement lorsque Bourvil accueille les Alliés une bouteille de champagne à la main et un casque de pompier sur la tête ! Politiquement, tous les français sont résistants, le régime du maréchal Pétain ne semble même pas exister.

Lorsque sortent *Il faut sauver le soldat Ryan* et *Band of Brothers*, de profonds changements politiques et historiographiques sont passés par là : le mythe de la France Résistante forgé par De Gaulle s'est effondré, Vichy est une réalité avec laquelle il faut compter. Désormais les français sont presque absents de l'action. Ils n'apparaissent que de façon fugace, en tant que simples figurants. La plupart sont des réfugiés marchant en longues colonnes aux côtés des colonnes d'Allemands prisonniers ou de soldats alliés montant au front. Mais aucun Résistant ni combattant français n'apparaît.

Ike : Opération Overlord, quant à lui, donne de la France combattante une image négative, à la limite du caricatural. Le général De Gaulle, omniprésent dans les conversations entre officiers généraux américains et britanniques, n'apparaît qu'à la fin du film, se montre têtù à l'extrême, refusant la mainmise américaine sur la France libérée. Image certes historiquement juste, mais l'idée qui ressort du personnage est qu'il est une sorte de grain de sable gênant qui va gripper toute la machine de débarquement.

Conclusion

On le voit, le traitement du Débarquement dans le cinéma américain a vécu une mutation entre le début des années soixante et le tournant du millénaire.

L'image des Allemands et des Alliés s'est modifiée, les uns étant au départ parfaitement antipathiques ont aujourd'hui visage humain, les autres au départ idéalisés sont désormais plus nuancés, capables du meilleur comme du pire. Le Débarquement en lui-même a suivi le même chemin : d'abord relativement facile, il est devenu boucherie sanglante. Les français, à l'inverse, ont vu leur place disparaître avec les années, d'acteurs de la guerre ils sont devenus simples figurants passifs.

La vision cinématographique du Débarquement permet de comprendre comment à partir d'un événement historique majeur se construit la mémoire commune, et comment celle-ci se modifie au cours du temps, en mettant l'accent sur un aspect ou l'autre de l'histoire. Il serait intéressant de consacrer une étude complète et approfondie au thème du Débarquement au cinéma, tous pays confondus, afin de mettre en exergue les différences de vision des événements selon les pays et les époques.

Filmographie

Le Jour le plus long, de Daryl F. Zanuck (1962)
Il faut sauver le soldat Ryan, de Steven Spielberg (1998)
Band of Brothers, épisode 2 : *Day of Days* (2001)
Ike : opération Overlord, de Robert Harmon (2004)

Bibliographie

D'HUGUES, Philippe, COUTAU-BEGARIE, Hervé (dir.), *Le cinéma et la guerre*, Economica, 2006.
 BRION, Patrick, *Le cinéma de guerre*, Editions de la Martinière, 1996.

Le succès de la Band of Brothers a été tel qu'une pétition a circulé sur le Net, demandant au Congrès américain d'attribuer au lieutenant Winters la Médaille d'Honneur du Congrès, la plus haute décoration étatsunienne, pour son action – la destruction de canons tirant sur Utah Beach – le 6 juin.



La Rubrique B.T.P. : Bunkers. Tranchées. Position.

Par Jean Cotrez

A l'occasion de ce numéro HS Normandie 2009, la rubrique BTP a le plaisir de développer le P de son titre, à savoir le P de position. Pour cela nous allons visiter le WN62, c'est-à-dire le Widerstandsnest 62 (WN ou point d'appui), situé sur Omaha Beach. Je précise que nous n'aborderons pas le détail des combats qui se sont déroulés sur ce point d'appui. Rappelons que cela a été un des points durs du débarquement d'Omaha. Par exemple, sur Fox Green :
1^{ère} vague de débarquement, 14 sections soit 450 hommes : 200 pertes.

Pour l'anecdote, rappelons que c'est dans ce secteur que débarque le célèbre photographe Robert Capa (Easy Red) où il fit ces clichés bien connus, dont malheureusement, très peu nous sont parvenus suite à une erreur lors du développement des négatifs, tandis que, pour sa part, Ernest Hemingway, en tant que correspondant de guerre, débarque, lui, sur Fox Green.

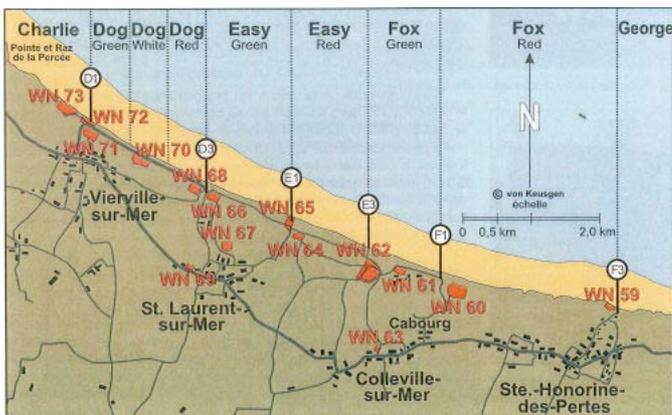


Fig 1 : WN d'Omaha Beach

1) PRESENTATION DU POINT D'APPUI :

Des 15 WN des 7 km d'Omaha (du WN59 au WN73), le WN62 est le plus étendu et un des mieux armés. Il s'étend sur une surface d'environ 10ha (332m x 324m), partant d'un léger plateau au pied de l'actuel cimetière US de Colleville et descendant en pente douce jusqu'au rivage avec une dénivellation de 45m. Cette dernière jouera un rôle important dans l'efficacité des tirs provenant du point d'appui. Il se présente en gros sous la forme d'un carré orienté légèrement NE/SO. Il possède 6 entrées (Nord, Sud, Ouest inférieure, Ouest supérieure, SO et Est, qui constitue l'entrée principale, celle qui donne sur la route qui remonte de la plage pour se diriger vers Colleville à 1400m de là). Sa défense passive est assurée par une clôture extérieure complète de barbelés (14), doublée d'une clôture intérieure au Nord, côté plage (15). La face Nord ainsi que l'angle NE du point d'appui sont protégés par un fossé anti-chars rempli d'eau de 1,5m de profondeur pour 2m de large (16). L'alimentation en eau du fossé est assurée par un petit canal (17) qui capte l'eau d'étangs se

trouvant au débouché de la vallée. Le long de ce fossé, côté extérieur sont disposés 2 lance-flammes (AFm V42) enterrés (43), capables d'envoyer un jet de liquide enflammé à 50m pendant 5 à 10 secondes. Leur mise à feu manuelle est confiée au caporal Franz Gockel (41). Nous n'aborderons pas les protections et obstacles de plage en avant du WN (portes belges, asperges de Rommel, mines, hérissons tchèques, etc.) qui sont communs à toutes les plages du littoral.

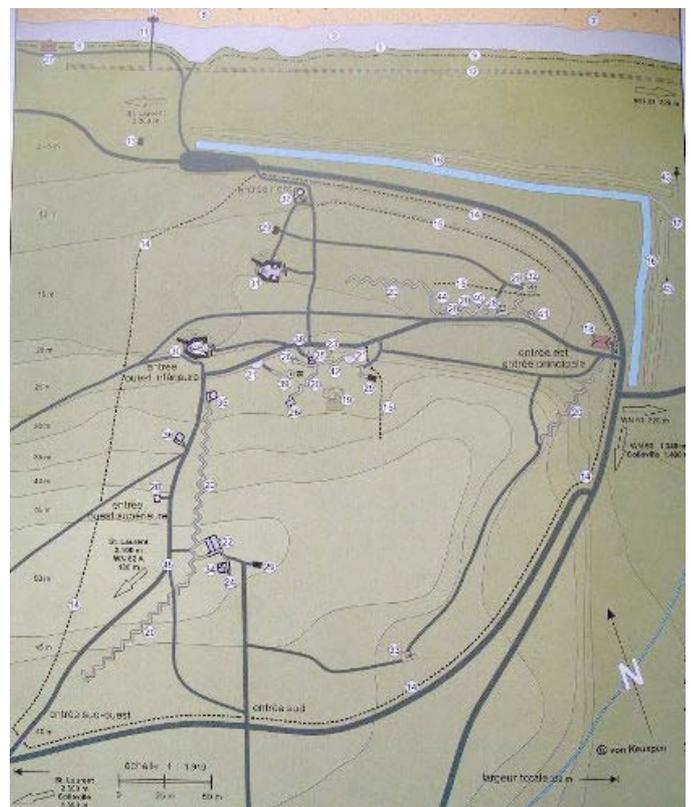


Fig 2 : plan du WN 62

2) ROLE DU WN 62 :

A sa droite (Est) à 320 mètres se trouve le WN61 équipé d'un des 2 canons Pak 43 de 88 qui prend toute la plage en enfilade. Le second 88 était localisé à l'autre bout d'Omaha dans le WN72 à Vierville.

Le rôle des WN 62 et 61 est de protéger la sortie de plage codée E3 par les alliés et qui mène à Colleville. Pour y parvenir, ils devront empêcher le débarquement des hommes du 16th RCT (Regimental Combat Teams), cibles E et F pour Fox Green de la « Big red One », ainsi que du 741^{ème} tank bataillon sur les secteurs Easy red et Fox green, le Wn 62 se trouvant à peu près à la séparation de ces 2 zones de débarquement. A noter que dans le chaos du débarquement, quelques sections du 116th RCT de la 29 DI, dont le secteur de débarquement était

Easy Green, se mêlèrent aux troupes de la 1st DI sur Easy Red.

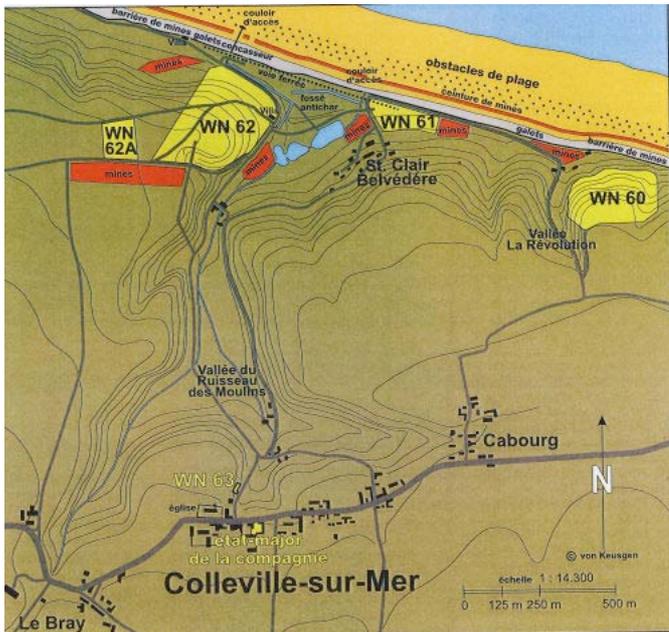


Fig 3 : Wn 60-61-62

3) EFFECTIFS :

L'effectif normal du WN62 est de 21 hommes de la 3^{ème} compagnie du 726^{ème} RI de la 716^{ème} DI sous les ordres du Lt Edmond Bauch. Le 6 juin 1944, 13 soldats de la 1^{ère} batterie d'artillerie du 352^{ème} régiment d'artillerie de la 352^{ème} DI commandés par le Lt Bernhard Frerking sont affectés au poste d'observation (Po) de cette batterie dont les canons (4 obusiers de 105) sont situés dans la commune de Houtteville à 4,5km de là. Grâce aux informations données par le Lt Frerking, cette batterie sera très active et très meurtrière en effectuant des tirs de barrage sur la plage tout au long du débarquement des troupes US.

Détail : aucun soldat des Ost-Truppen ne fait partie de l'effectif du WN62. Ceci explique peut-être en partie que ce dernier ait résisté jusqu'en début d'après-midi.

4) CONSTRUCTIONS :

D'abord il faut savoir que jusqu'à l'automne 1943, le WN62 comme beaucoup de points d'appuis du mur de l'Atlantique, ne ressemble pas à un point fortifié. Aucun bunker, ni pour les armes, ni pour le personnel n'est encore construit. Quelques abris creusés dans le sol et renforcés par des poutres en bois et des sacs de sable font office de « fortifications ». Seuls quelques tobrouks sont d'ores et déjà en place. Ce n'est qu'après la visite de Rommel, le 29 janvier 1944, qui exige le renforcement des points d'appuis de toute la plage d'Omaha que l'organisation Todt (OT) va se mettre au travail.

- Constructions techniques et de vie :

Une villa (18) située au NE du WN, à l'entrée principale, ayant échappé à la destruction des autres constructions du coin afin de dégager la vue et le champ de tir des armes du point d'appui, sert à la fois de poste de garde, de quartiers et de

cantine/cuisine pour les hommes des WN 61 et 62. L'OT construit un abri pour la troupe (22). Ses dimensions sont de 6,65m x 7,80m. Son toit est constitué de tôles « métro ». A l'origine, l'abri est prévu pour 12 hommes. Il en accueillera 20... Avant cette construction, la troupe était « logée » dans une baraque semi enterrée et un abri en bois.

En haut du WN (53m) se trouve un bunker pour un appareil de radio optique (24) (Lichtsprechgerät ou LSG) communiquant avec les WN 61 et 63. Ce petit bunker est relié à l'abri troupe par une tranchée. C'est sur ce bunker qu'est érigé le monument en l'honneur des GI's de la Big Red One.

Au milieu du WN se situe le Po d'artillerie de la 352^{ème} DI (25). C'est un bunker de 3,95m x 2,6m avec des murs d'une épaisseur de 50cm. Il est divisé en 2 parties. La partie observation, équipée d'un télémètre, et à l'arrière, un petit réduit avec une ligne téléphonique. Il est remblayé de terre afin de le soustraire à une observation en provenance du large. Enfin à une vingtaine de mètres de ce bunker, relié à ce dernier par une tranchée, on trouve le bunker de transmission (26) du Po évoqué ci-dessus. Il est équipé d'un téléphone relié à la batterie et utilisé de préférence. Cependant, s'il advenait une coupure de la ligne, on pourrait utiliser le poste radio. Ce bunker fait 4m x 3m et est prévu pour 5 postes de travail.

- Constructions de combat :

2 casemates (30-31) dénommées « inférieure » et « supérieure » abritant des canons tchèques Skoda fk 303 de 7,65cm (modèle 1917), d'une portée de 11.400m, et d'une cadence de tir 10-12 coups minutes. Bien que les côtes relevées ne soient pas tout à fait standard, on peut les assimiler à des R669, avec de part et d'autre de la chambre de combat, 2 niches pour le stockage des obus et des gargousses.

Les portes et battants blindés fermant l'accès arrière et l'embrasement des 2 blockhaus ne seront jamais installés. L'arrière de l'ouvrage est protégé par 2 murs (80cm d'épaisseur) montés en chicanes afin d'éviter les éclats pouvant provenir d'explosion de ce côté-là de l'ouvrage. Les murs extérieurs et le plafond ont une épaisseur de 2 m. Il a fallu 30 tonnes de ferraille et 500m³ de béton pour chaque casemate. Enfin, elles sont épaulées de remblai de terre, dans un but de camouflage.

Avant l'inspection de Rommel, ces 2 pièces étaient installées sur des plates-formes à ciel ouvert (21) camouflées à la vue des reconnaissances par de simples filets. Ces 2 plates-formes sont encore visibles de nos jours. A noter que c'est sur le toit du blockhaus supérieur qu'est érigé le monument à la mémoire des soldats du 5th Engineer Special Brigade, qui étaient chargés le jour J de détruire les obstacles de plages des secteurs Easy Red et Fox Green.

Durant le déroulement des combats ce 6 juin, la casemate supérieure sera touchée à 36 reprises dont 9 coups au but dans la chambre de combat. La casemate inférieure ne sera, elle, touchée « qu'à » 25 reprises dont 7 au but. Un de ces coups au but encore visible aujourd'hui traverse le blockhaus de part en part. A 10h15, les 2 canons sont détruits. Il semble que l'un l'ait été par un coup au but provenant de la mer, et que l'autre

soit le résultat d'un coup au but d'un des chars du 741th Tank bataillon. Les avis divergent au sujet de la destruction de ces canons.



Fig 4 : une des 2 casemates

En ce qui concerne l'artillerie, le WN62 était également armé de 2 canons Pak 38 de 5 cm en position de campagne (pas de blockhaus). Le premier, situé sur la partie haute du WN (33), prend en enfilade la route de Colleville sur le côté Est du point d'appui. Le second est situé dans l'angle NE du WN (32) et protège la sortie E3. Chaque pièce est tenue par 4 hommes.

Ensuite, plusieurs tobrouks :

- * 1 Vf69 (34) : tobrouk double pour mortier de 5 cm et mitrailleuse sur affût. Il semble que les armes n'étaient pas en place le 6 juin.

- * 2 Vf61a (35-36) : tobrouks pour mortier de 5 cm. Ces 2 tobrouks sont situés sur le flanc Ouest du WN.

- * 1 tobrouk pour mitrailleuse MG34 (37) situé à proximité de l'entrée Nord du WN (le plus près de la plage). Il possédait un téléphone en liaison avec le poste de garde principal (villa).

Au centre du point d'appui, autour du Po d'artillerie, sont disposées 3 positions de campagne équipées de mitrailleuses MG34 (37), d'une MG34 jumelée anti-aérienne (39) et d'une MG42 tenue par Heinrich Severloh (42).

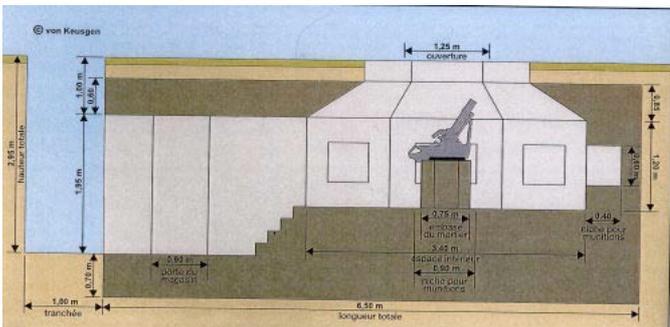


Fig 5 : plan d'un tobrouk pour mortier de 5 cm

Au NE de cette position, à proximité du canon antichar protégeant la sortie E3, sont disposés 2 autres emplacements de campagne armés chacun d'une mitrailleuse polonaise modèle 1917 sur affût, refroidies par eau (40-41). L'une des 2 tenue par Franz Gockel (41), est disposée dans un petit bunker en terre. Rappelons que F Gockel avait en charge en plus la mise à feu de lance-flammes (43).

Enfin, réparties sur tout le point d'appui, bien entendu à proximité immédiate des positions de combat, on trouve 6

soutes à munitions (28). La plus grande d'entre elle mesure 2 m x 1,80m. Ses murs mesurent 20 cm et son plafond 26 cm.

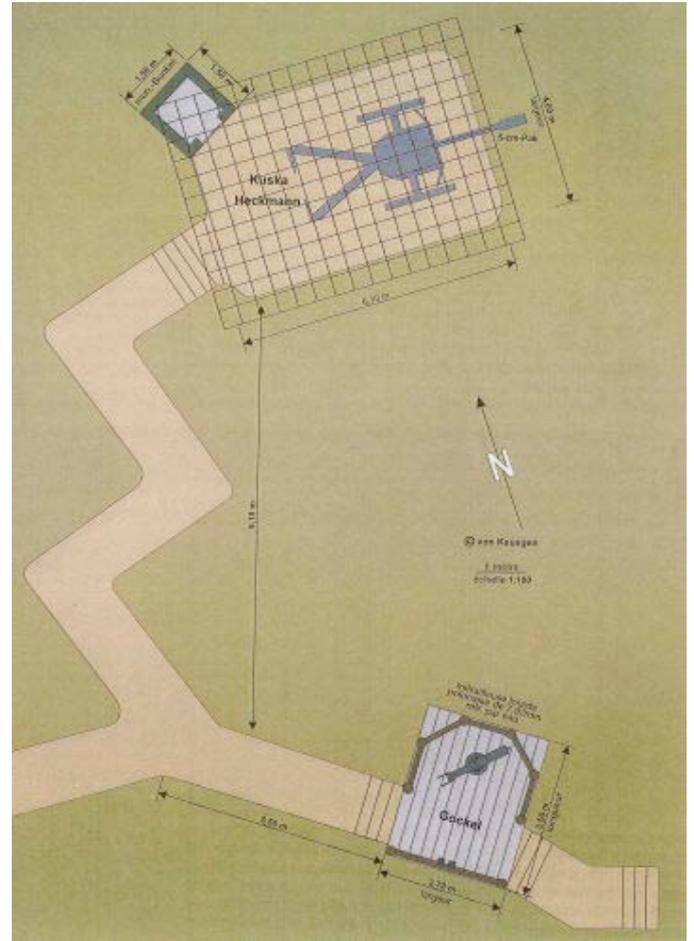


Fig 6 : position de F Gockel et du canon anti-char repère 32.

Mise en alerte maximum à 1h00 du matin, le WN62 rendu célèbre, entre autres, grâce aux livres de 2 de ses défenseurs, Heinrich Severloh et Franz Gockel résistera jusqu'à 15h00 ce 6 juin 1944.



Fig 7 : Easy Red/Fox Green le jour J. La fumée à droite provient du WN 62

Sources photos et plan : Point d'appui WN 62 – HK von Keusgen – Editions Heimdal

Si vous passez Boulevard Bertrand à Caen

Par Michel Le Querrec

Si vous passez Bd Bertrand à Caen, vous verrez sur le mur de la préfecture une plaque. Cette plaque indique :



Si je sais bien lire, elle est dédiée au **premier soldat canadien mort** pour la libération de Caen ; plus une date : 9 juillet 1944, est-ce la date de la mort de ce soldat ou celle de la libération de Caen ou les deux ?

La libération de Caen est le 19 juillet 1944, sauf à considérer les habitants de la rive droite de l'Orne comme non Caennais !

Boulevard Bertrand (mur de la préfecture), plaque en l'honneur du soldat Hill, 1^{er} Canadien tombé pour la libération de Caen, le 9 juillet 1944



juillet 1944 !

Dans son livre : La bataille de Caen, vue au jour le jour, 6 juin - 15 août 1944, Caron à Caen, 1945 ; Joseph Poirier, 3ème adjoint du maire de Caen, directeur de la Défense Passive indique en date du **10 juillet la mort d'un soldat Canadien**

Trouvé page 12 du magazine Caen spécial 60ème 1944-2004 l'article : « La mémoire de Caen au fil des rues » cette photo (à gauche) :

Où on apprend que ce soldat s'appelait Hill.

Sur un site³⁵ qui répertorie toutes les tombes des soldats morts du Commonwealth. Pas de Hill mort le 9

place Gambetta (proche du Bd Bertrand), s'agit-il de ce soldat ?

D'après un témoignage recueilli par François Robinard en 1989 d'un vétéran allemand qui était alors un scribouillard travaillant pour la Kommandantur dans les locaux de la préfecture, fait prisonnier la veille (le 9 juillet) et retenu dans les jardins de ladite préfecture, il a en fait été **tué sur le trottoir en face** mais comme il n'y avait pas de mur (Cité Gardin), son corps (il était très grand) a été appuyé sur le mur en attendant l'ambulance, ce qui a déterminé l'endroit. Dans un autre ouvrage³⁶ on peut voir cette photo :



« Photo Heintz » Légende: **Boulevard Bertrand, un Canadien fut tué** par un "Sniper". Cette photo nous donne une série d'informations : HILL E.I., 18.7.44, BDR et B 11631

Un soldat Canadien E.I. Hill tué le 18 juillet 1944, matricule B 11631 ; à l'aide du site du CWGC nous trouvons :

Name:	HILL, EVERITT IVAN
Initiales:	E I
Nationality:	Canadian
Rank:	Bombardier
Regiment/Service:	Royal Canadian Artillery
Unit Text:	2 Anti Tank Regt.
Age:	23
Date of Death:	18/07/1944
Service No:	B/11631
Additional Information:	Son of Eli and Ethel Hill, husband of Joan Hill, of Little Britain, Ontario.
Casualty Type:	Commonwealth War Dead
Grave/Memorial Reference:	VII. D. 2.
Cemetery:	BRETTEVILLE-SUR-LAIZE CANADIAN WAR CEMETERY

³⁵ <http://www.cwgc.org/default.asp>

³⁶ Témoignages - Récits de la vie caennaise – 6 juin 19 juillet, publiés par la ville de Caen en 84

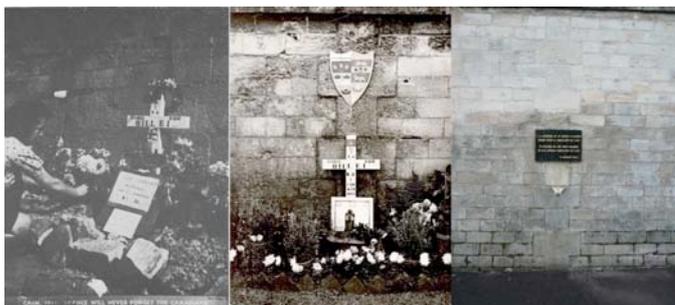
Il s'agit bien de ce soldat qui était « bombardier » (canonnier en français) au 2nd Canadian Anti-Tank Regiment de la 2^{ème} Division d'Infanterie Canadienne (2nd Cdn ID) qui avait débarqué à partir du 8 juillet. Si vous regardez bien les pierres du mur entre les deux photos il s'agit bien du même endroit.

Aux Archives municipales de Caen cette photo :



C'est la tombe photographiée par André Heintz antérieurement un écusson représentant les armes de quatre provinces de l'Est canadien : en haut à gauche, l'Ontario ; en haut à droite, le Québec ; en bas à gauche, la Nouvelle-Ecosse et en bas à droite, le Nouveau-Brunswick.

Si nous faisons un montage :



Il n'y a aucun doute la plaque photographiée en février 2009 est bien à la place de la tombe provisoire du soldat Everitt Ivan Hill ; (le mur a été surélevée depuis)

Trouvé, page 117, de un autre livre³⁷

Cette photo avec cette légende: "Photographié auprès de sa maison, peu avant le débarquement, le **soldat Hill qui tombera à Caen, boulevard Bernard** (Archives de Caen)"

Voici donc ce soldat Hill qui effectivement est très grand comme indiqué par le prisonnier allemand. Quelques remarques au sujet de la légende :- il n'est pas indiqué que c'est le premier mort canadien à Caen

- coquille Bernard au lieu de Bertrand - il n'est pas "auprès de sa maison, peu avant le débarquement" puisqu'il est en Angleterre depuis 1942³⁸, où il y s'était marié en 1943.

Nous trouvons aussi dans un autre ouvrage³⁹ à la page 167 je cite :

« Les rafales de mitrailleuses, se croisaient aux abords de la Caserne Hamelin (ou plutôt de ce qui en restait). Dans les ruines, les tireurs allemands isolés, prenaient pour cibles les moindres silhouettes en uniformes. C'est ainsi que les abords de la place Gambetta et du boulevard Bertrand, étaient des endroits assez « malsains »... Ce fut sur cette voie que le 9 juillet, le premier soldat canadien, tué à Caen, tomba, victime d'une rafale de mitrailleuse, venant de la Cité Gardin toute proche. »

Ce livre date de 1984 et déjà la confusion entre cette tombe et le premier mort Canadien le 9 juillet !

Enfin trouvé dans un dernier livre⁴⁰ page 116 je cite : « Hommage est rendu également, au premier soldat canadien, Roger (sic !) Hill, tombé le 18 juillet à l'ombre des grands arbres du parc de la Préfecture, boulevard Bertrand. Et que, depuis, des mains pieuses fleurissent chaque année. ». Ce livre date de 1993 et la même erreur est perpétrée !

Conclusion :

A qui fera-t-on croire qu'entre le 9 et le 17 juillet la 3^{ème} Division d'Infanterie Canadienne n'a pas eu un seul mort à Caen !

Le soldat Everitt I. Hill est bien mort Bd Bertrand le 18 juillet mais ce n'est pas le premier soldat Canadien mort à Caen, plusieurs témoignages indiquent des victimes le 9 juillet.

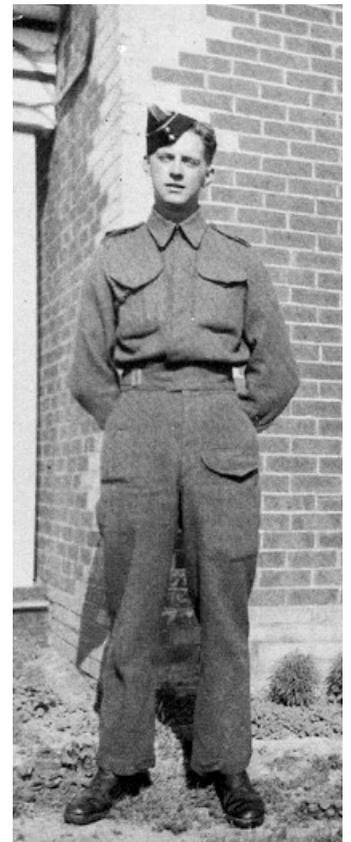
La rédaction du texte de la plaque prête donc à confusion.

³⁷ Caen sous l'Occupation de Jeanne Grall, Editions Ouest-France

³⁸ http://history.cbc.ca/history/?MIval=EpisContent.html&series_id=1&episo de_id=14&chapter_id=1&page_id=5&lang=E

³⁹ Les dés sont sur le tapis de Jean Lechevreil - Sogiss

⁴⁰ Caen après la bataille, la survie dans les ruines d'Edouard Tribouillard aux éditions Ouest-France-Mémorial de Caen 93



Commémorations et Manifestations du 65^{ème} anniversaire

Pour le 65ème anniversaire de la Bataille de Normandie le nombre de manifestations et de commémorations est tel qu'il faudrait un numéro à part tant il y en a. Nous avons volontairement voulu nous limiter à quelques unes d'entre elles. Pour en savoir plus nous vous recommandons d'aller visiter le site Internet de Patrick Elie et en particulier la page dédiée aux programmes des différentes manifestations.⁴¹

Le D-DAY Festival : Accès libre et gratuit



D-DAY FESTIVAL 2009 : LA FETE DE LA LIBERATION DU 65^{ème} ANNIVERSAIRE DU DEBARQUEMENT.

Le 6 juin 1944, la région de Bayeux et du Bessin fut le théâtre de la plus gigantesque opération militaire de l'histoire. Comme chaque année en Normandie, à l'initiative de l'Office de tourisme de Bayeux Intercom, le D-DAY FESTIVAL se déroulera du vendredi 5 au dimanche 7 juin 2009.

Cette édition s'intégrera aux festivités du 65^{ème} anniversaire du Jour-J. De nombreux vétérans feront à cette occasion leur dernier voyage en Normandie. Cette grande célébration de la Libération et de la Liberté promet donc d'être particulièrement émouvante et festive.

Au programme à ce jour :

« **La nuit où ils sont arrivés** » - vendredi 5 juin – LONGUES-SUR-MER et PORT-EN-BESSIN.

A 23h, dans le cadre du spectacle féérique de l'**embrasement de la côte** (25 feux d'artifices sur 80km), deux superbes **feux d'artifices** tirés sur le site historique de la Batterie de Longues-sur-Mer et sur les quais du port pétrolier du Débarquement à Port-en-Bessin. *Organisation : Normandie Mémoire/villes de Longues et Port.*

« **Sur les traces du 47^{ème} commando britannique** » - samedi 6 juin – entre ASNELLES et PORT-EN-BESSIN.

De 9h à 17h, une **randonnée populaire et historique** de 21 km sur les pas des soldats qui libèrent Port-en-Bessin le 7 juin. Pique-nique animé à Longues-sur-Mer avec concert de jazz, conférence et rencontre avec les vétérans du 47^{ème} commando. (Prévoir son pique-nique et de bonnes chaussures de marche) *Organisation : OTI.*

« **Soirée de la Libération** » - samedi 6 juin – BAYEUX.

A partir de 18h30, place de Gaulle, la **soirée hommage** de la première ville libérée de France aux vétérans. Concert de la philharmonie, pique-nique, bal de la Libération et grand concert du London Community Gospel Choir. (Possibilité de restauration sur place) *Organisation : ville de Bayeux.*

« **Pique-Nique de la Libération** » - dimanche 7 juin – PORT-EN-BESSIN-HUPPAIN.

A partir de 13h, sur les quais du port pétrolier du Débarquement, un **grand pique-nique** ouvert à tous, avec animation musicale. *Organisation : ville de Port-en-Bessin-Huppain.*

« **Bayeux, 1^{ère} ville libérée de France** » - dimanche 7 juin – BAYEUX.

A 15h, dans le centre-ville de Bayeux, la cité miraculeusement épargnée, un **défilé haut en couleurs** de 250 véhicules qui ont fait la légende du Débarquement et de la libération de la France. *Organisation : ville de Bayeux / OTI.*

OFFICE DE TOURISME DE BAYEUX INTERCOM

Bayeux - 02 31 51 28 28

Longues-sur-mer - 02 31 21 46 87

Port-en-bessin – 02 31 22 45 80

www.bayeux-bessin-tourism.com

Brothers in Arms March V- Road to Carentan



**Dimanche 7 Juin
2009**

**Sur les traces de la
101^{ème} Airborne
Division**



La Carentan Historical Foundation en association avec le Centre Historique des Parachutistes du Jour-J et les municipalités de Carentan et de Saint-Côme-du-Mont organise sa 5^{ème} marche annuelle le dimanche 7 juin 2009. Ce parcours de 18 km se déroule sur les chemins historiques que les parachutistes de la 101^{ème} Division Aéroportée ont bravement empruntés pour libérer la région en 1944.

⁴¹ <http://www.6juin1944.com/6juin09/index.php>

Pour le 65^{ème} anniversaire du Jour-J, 500 participants sont attendus. Les marcheurs sont en tenue de parachutiste américain pour rendre hommage au sacrifice de ces jeunes Américains qui ont libéré Carentan.

Ce jour commencera au cœur du champ de bataille, à Saint-Côme-du-Mont, avec une cérémonie pour honorer le Technical Sergeant Joseph R. Beyrle. Joe était un parachutiste venant du célèbre 506^{ème} PIR ; il fut capturé par les parachutistes Allemands de la 6^{ème} FJR après avoir atterri sur le toit de l'église de Saint-Côme-du-Mont, le 6 Juin. Il servit ensuite avec l'Armée soviétique qui avait libéré son camp de prisonniers.

Trois de ses frères d'armes feront le voyage spécialement des Etats-Unis (deux d'entre eux pour la première fois depuis 1944) afin de participer à cette cérémonie.

Les marcheurs remonteront le temps pour découvrir le bocage normand qui était si familier aux soldats de la 101^{ème} Airborne. Un autre temps fort de l'événement sera la descente de la célèbre Voie de la Médaille des Blessés, emmenée par chars et autres véhicules militaires, et le franchissement des ponts de la Douve avant l'entrée triomphale dans Carentan.

A tous les participants, veuillez noter: l'uniforme de parachutiste et d'infanterie US de la 101^{ème} Division Aéroportée est obligatoire.

À 15:15 approximativement, le public est convié pour accueillir et escorter les marcheurs et les véhicules sur la Voie de la Médaille des Blessés jusqu'à la Place de la République.

09 h 00 Départ de la BIA, Place du Grand Valnoble

10 h 00 500 parachutistes de la 'BIA March' attendus au village de Saint-Côme-du-Mont pour la cérémonie en hommage à Joe Beyrle

Arrivée des vétérans du 506^{ème} et de la garde d'honneur

Participation de l'Attaché Militaire de l'Ambassade des Etats-Unis en France et John Beyrle, Ambassadeur des Etats-Unis en Russie

15 h 15 Les marcheurs arrivent au «Dead Man's Corner Museum» et se regroupent pour former la phase finale

15 h 45 Descente de la Purple Heart Lane en formation vers Carentan

16 h 30 Reconstitution de la prise d'armes et cérémonie avec les officiels de la ville, sur la place de la République de Carentan

Arrivée des vétérans et garde d'honneur

Les 6 et 7 Juin, une exposition temporaire sur le 3^{ème} Bataillon du 506^{ème} PIR prendra place au Centre Historique des Parachutistes du Jour-J sur le terrain du Dead Man's Corner.



BIA March information & inscription: Carentan Historical Foundation

Email : brothersinarmsmarch@orange.fr

Tel : 02.33.42.00.42

Programme des festivités 2009 TILLY SUR SEULLES

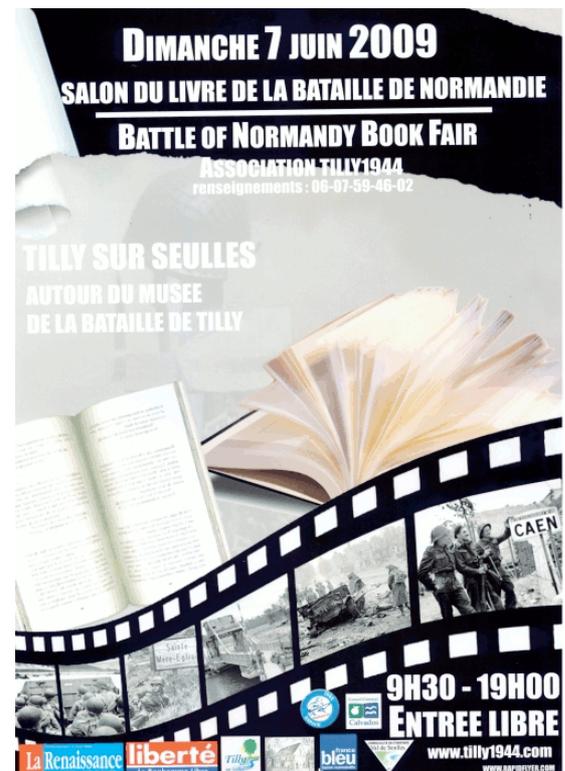
Samedi 6 juin 2009

11h00 : Inauguration de l'exposition de photographies : 1979-2009 : le Musée de la bataille de Tilly-sur-Seulles a 30 ans.

A partir de 20h30 : Concert de la Libération (les formations musicales seront communiquées ultérieurement).

Dimanche 7 juin 2009

De 9h30 à 19h00 : Salon du livre de la bataille de Normandie (avec une dizaine d'éditeurs, près de 40 auteurs et une dizaine de libraires et bouquinistes). **L'équipe de rédaction de l'Histomag'44 sera présente à ce Salon.**



16h00 : Cérémonie place de l'Essex Regiment en présence de nombreux vétérans.

16h45 : Cérémonies à Saint Pierre des Sherwood Rangers et des Durham Light Infantry. Le régiment du Durham Light Infantry reviendra pour la première fois officiellement depuis 65 ans pour se souvenir de ses soldats tombés à Saint Pierre. Plus d'une cinquantaine de véhicules militaires d'époque seront présents sur le site et accessibles au public.

Lundi 8 juin 2009

De 10h45 à 11h15 : Reconstitution de la libération du centre du bourg par l'association Gold Beach 60 years On (une centaine de reconstituteurs et 25 véhicules).

De 12h00 à 15h30 : Les véhicules seront disposés sur le parking de la mairie et accessibles au public.

Jeudi 18 juin 2009

Projection de films d'archives à la salle des fêtes et cérémonie pour les victimes civiles rue du 18 juin. Les horaires des événements de cette journée restent à finaliser. Pour tous renseignements téléphoner au **06-07-59-46-02**

Livres

Combien d'entre-nous ne sont pas tombés dans le bain des opérations du débarquement par le film le « Jour le plus long », chacun à en mémoire la pléiade d'acteurs qui ont participé à ce tournage, inspiré du livre de Cornelius Ryan. Or les événements du 6 juin 1944 et de la bataille de Normandie vont être à l'origine d'une nombreuse littérature sur le sujet. Les éditeurs les plus connus sur le sujet sont Heimdal, Histoire et Collections, Histoire et Fortifications.... Qui n'a pas lu les écrits de Georges Bernage, Jean Pierre Bénamou, Alain Chazette, Philippe Kieffer, Albert Pipet et qui sont autant de références sur lesquels les écrivains de la nouvelle garde montante, Olivier Wiewiorka, Didier Lodieu, Stéphane Jacquet (Stéphane D ?) vont pouvoir étudier car le sujet est encore loin d'être épuisé avec notamment l'ouverture de nouvelles archives dans les années à venir.

Parallèlement aux ouvrages de librairie, il faut saluer aussi la presse mensuelle dédiée à la Seconde Guerre Mondiale, qui relate bien souvent les événements du 6 juin 1944 (Historica, 39-45, Ligne de Front, 2^{ème} Guerre Mondiale.....) et qui complète la plupart des ouvrages publiés.

Vouloir recenser tous les ouvrages sur le sujet serait de ma part un acte présomptueux tant les écrits ont été nombreux sur le sujet, et les ouvrages recensés dans cet article ne sont qu'une infime partie, je demanderais aux différents auteurs, éditeurs qui auraient pu être oubliés d'être indulgent à mon endroit.

En ce 65^{ème} anniversaire du débarquement on aurait pu croire que les publications soient plus nombreuses, est-ce un effet crise, car force est de constater que les nouveautés sont assez peu nombreuses, néanmoins l'événement littéraire, à défaut de quantité, voit poindre un ouvrage très attendu de l'historien anglais **Anthony Beevor D-Day et la bataille de Normandie**.

N'ayant pas eu le privilège de lire ce livre en avant première je ne peux que vous proposer que le mot de l'éditeur :

Le Débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944 fut un épisode sanglant et glorieux qui passe à juste titre pour un des trois ou quatre grands tournants de la Seconde guerre mondiale. A telle enseigne que dans l'esprit de beaucoup de gens le reste de la guerre ne fut qu'une formalité. Or il n'en est rien. Si le Débarquement fut un moment paroxystique, la bataille qui s'ensuivit, connue sous le nom de bataille de Normandie, fut autrement plus longue, difficile, et émaillée d'atrocités. Antony Beevor révèle, pour la première fois, à quel point le désordre, l'improvisation, les erreurs stratégiques et tactiques ont failli coûter leur victoire aux Alliés. Seule leur écrasante supériorité aérienne leur permit de l'emporter - mais à quel prix, notamment en vies civiles françaises et en morts accidentelles dans leurs propres rangs ! D-Day et la Bataille de Normandie est le premier livre d'« historical narrative » à l'anglo-saxonne sur ces trois mois de guerre totale publié en France depuis Le jour le plus long, de Cornelius Ryan, qui date de 1959. Antony Beevor a pu consulter les archives rendues publiques aux Etats-Unis et

Angleterre en vertu des délais de prescription, mais aussi à Moscou où se trouvent nombre de documents allemands saisis par les Soviétiques après la chute de Berlin. C'est donc à une reconstitution entièrement nouvelle et à rebours des mythes dominants qu'il nous convie, en maniant comme personne le « zoom », tantôt au plus près de l'action sur le terrain pour montrer, tantôt en altitude pour expliquer.

En complément de cet ouvrage je vous propose une bibliographie sur le D-Day et la bataille de Normandie qui sont parus en France.

Le D-Day

Commandos :

Beret vert - Philippe Kieffer - éditions France-Empire

J'ai débarqué le 6 juin 1944 - Gwen Ael Bolloré – éditions du Cherche Midi

N°4 commando - Stéphane Simonet et Eric Le Penven - éditions Heimdal

La cornemuse du D-Day - Piper Bill Millin- éditions Heimdal

Ouvrages Généraux

Jour J - Warren Tute John Costello – éditions Albin Michel

Opération Overlord - ouvrage collectif - éditions Heimdal

Jour J à l'aube- Johnatan Gawne -éditions histoire et collections

Histoire du Débarquement-Olivier Wiewiorka -éditions Seuil
Utah Beach - Georges Bernage, Dominique François - éditions Heimdal

Gold Juno Sword - Georges Bernage - éditions Heimdal

Le grand Jour - Gilles Perrault - 2ditions J.CLattès

Sainte Mère Eglise, première tête de pont américaine – Alexandre renaud - éditions O.Pathé

Le débarquement - Philippe Lamarque – éditions chemins de la mémoire

Troupes aéroportées

Parachutés à Sainte Mère Eglise - Albert Pipet - éditions Presse de la cité

Les paras du 6 juin l'avant-garde de la libération - Napier Crookenden-éditions Albin Michel

Frères d'armes - Stephen .J.Ambrose- éditions Albin Michel

Dix jours en enfer (roman) – Donald.R.Burgett-éditions Presse de la cité

Diables rouges en Normandie - George Bernage - éditions Heimdal

Pegasus Bridge – George Bernage-éditions Heimdal

D-Day Gliders - Philippe Esvelin-éditions Heimdal

508th Parachute Infantry Regiment - Dominique François-éditions Heimdal

Les lions de Carentan -Volker Griesser- Heimdal

Les diables verts – Jean-Yves Nasse- éditions Histotire et collections

Coté Allemand

- Ils Arrivent** - Paul Carell - éditions j'ai lu
- Point d'appui WN62** – Helmut Konrad von Keugsen-éditions Heimdal
- La porte de l'enfer** – Franz Gockle – éditions Hirle

Bunker archeologie

- Atlantikwall** - Alain Chazette – éditions Heimdal
- Atlantikwall-** Alain Chazette – éditions Histoire et fortifications
- Le Mur de l'Atlantique en Normandie** - Alain Chazette – éditions Histoire et fortifications

Uniformologie

- Les paras du D-Day** - Jean Bouchery - éditions Histoire et collections

Bataille de Normandie

- La bataille de Normandie** - ouvrage collectif - éditions Heimdal
- Opération Charnwood** - Dominique Barbe – Charles Corlet éditions
- La bataille de Caen** – Jean-Pierre Bénamou - éditions Heimdal
- Stalingrad en Normandie** - Eddy Florentin - éditions Perrin
- Opération Paddle** - Eddy Florentin - éditions Perrin
- Opération Goodwood** - Georges Bernage - éditions Heimdal
- Cobra** - Georges Bernage - éditions Heimdal
- Six armées en Normandie** - John Keegan - éditions Albin Michel
- La Normandie en flamme** - Jacques Henry - Charles Corlet éditions
- Mourir pour Saint Lô-** Didier Lodieu - éditions histoire et collections
- Objectif Chambois** - Didier Lodieu - éditions de l'Yser
- La massue** – éditions de l'Yser- Didier Lodieu
- Mourir pour Caen** - Albert Pipet - éditions presse de la cité
- Caen pendant la bataille** - André Gosset, Paul Lecomte – éditions carrefour des lettres

Autres documents

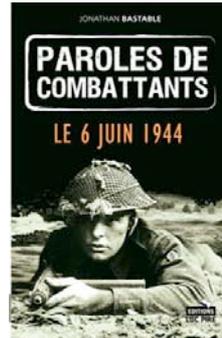
- Normandie 1944 Guide du champ de bataille** - Jean Pierre Bénamou-éditions Heimdal
- Regard sur une libération**, manche été 44 - Archives départementales de la Manche
- Quand l'or noir coulait à flot** –Philippe Baudoin- éditions Heimdal

Philippe Massé

Paroles de combattants – Le 6 juin 1944, Jonathan Bastable⁴², Ed. Luc Pire, 360 pages, 2008

La particularité de ce livre est qu'il raconte le débarquement, de sa préparation jusqu'à son accomplissement à travers les témoignages directs de soldats.

⁴² Le même auteur aux mêmes éditions a écrit un ouvrage avec des témoignages des soldats des deux bords ayant pour sujets la bataille de Stalingrad.



Le 6 juin 1944, des milliers de soldats débarquent sur les plages normandes. Les Alliés sont en train de mener à bien la plus grande opération logistique jamais conçue, celle qui marquera le tournant décisif de la guerre et le début de la débâcle nazie. Grâce aux archives du National D-Day Museum à la Nouvelle-Orléans et en Grande-Bretagne ainsi qu'avec l'aide du Portsmouth D-Day Museum, Jonathan

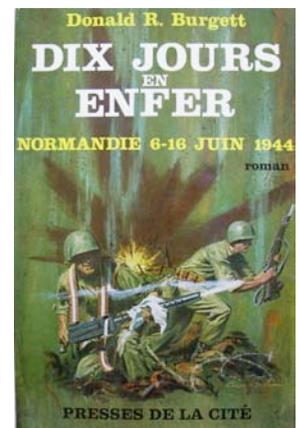
Bastable a recueilli et rassemblé les témoignages des hommes qui ont vécu le débarquement. Lettres écrites à l'époque, journaux intimes, interviews de survivants, sont à la base de cet ouvrage qui, à partir du vécu des témoins directs, retrace l'un des événements les plus marquants de l'histoire du XXe siècle. Ce sont ces témoignages qui rendent ce récit si captivant et qui font l'originalité de ce livre. En effet, nous sortons ici des sentiers battus, des histoires racontées maintes et maintes fois par des historiens qui parfois ont du mal à se renouveler. Le fait est que nous soyons confrontés à ces témoignages rend cet ouvrage particulièrement appréciable et intéressant.

Laurent Liégeois

DIX JOURS EN ENFER - NORMANDIE 6-16 JUIN 1944

De Donald R. Burgett * – Presses de la cité – 1967

Pour la première fois, un parachutiste, un simple homme de troupe, nous raconte « son » débarquement de Normandie Dix jours en enfer débute avec l'entraînement au saut ; là des hommes sont endurcis par une discipline inhumaine et fréquemment exposés à des accidents, parfois mortels. Courte attente en Angleterre. Puis c'est l'enfer quand on les parachute en Normandie avec l'ordre d'investir et de tenir les terrains au-delà des plages. 250 pages dont 133 réservées à la description des combats de son stick depuis Ravenoville jusqu'à Carentan, en passant par Foucarville, St Martin de Varreville, Ste Marie du Mont, Ste Côte du Mont etc... Attention ici pas de charges à grande échelle. Plutôt les combats de rue entre 3 ou 4 hommes de chaque côté et cette progression difficile décrite quasiment heure par heure. Rappelez-vous les escarmouches des paras dans le film « le jour le plus long » ou les premières heures de Winters dans « band of brothers » après son parachutage avant l'attaque de Brécourt. Voilà l'atmosphère du récit.



NB : D R Burgett dédie ce livre « aux hommes du 506^{ème} régiment de la 101^{ème} division aéroportée, en particulier à ceux qui firent le sacrifice suprême »

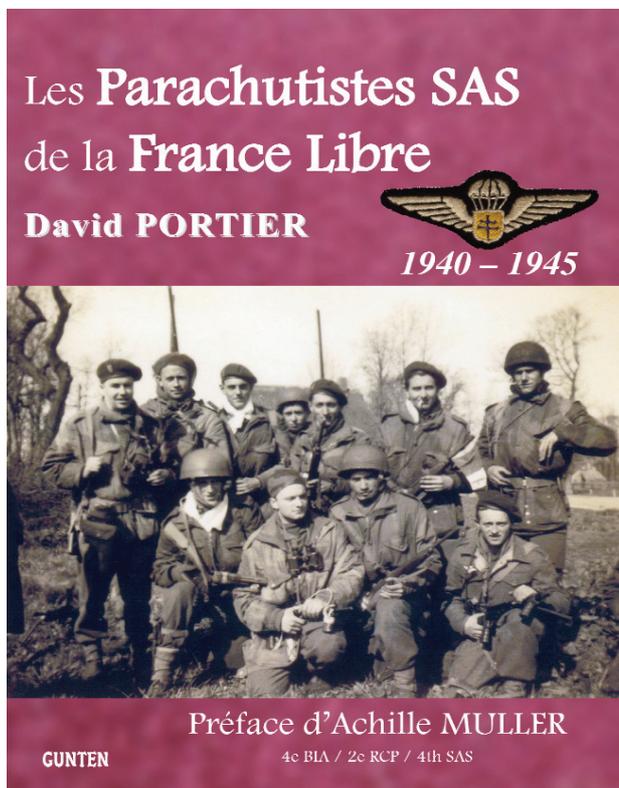
* Engagé dans les troupes aéroportées américaines à tout juste 18 ans, il débarque en Normandie avec la 101^{ème} et reste avec elle jusqu'en Allemagne. Libéré le 31/12/1945, il retourne à Detroit sa ville natale.

Jean Cotrez

*Réédition en grand format, nouvelles cartes, précisions
et encore plus d'illustrations :*

Les Parachutistes S.A.S de la France libre (1940-1945)

David PORTIER, aux éditions GUNTEN



L'épopée des parachutistes SAS de la France Libre se poursuit. Après plus de quinze ans de recherches et des contacts avec des historiens et chercheurs, l'auteur fait le point sur l'avancée des connaissances actuelles. A travers de nombreux témoignages, des documents d'archives et une riche iconographie, ce recueil tente de rassembler une documentation exhaustive sur l'histoire de l'unité française la plus décorée de la seconde guerre mondiale.

A partir de septembre 1940, une poignée de Français Libres placés sous les ordres du capitaine Georges Bergé constitue la 1^{ère} Compagnie d'Infanterie de l'Air. Rapidement, cette petite unité est rattachée au Special Air Service britannique.

Entre 1942 et 1945, les parachutistes SAS de la France Libre opèrent sur différents théâtres d'opérations de la Libye à la Hollande où ils sont chargés de harceler les forces allemandes. Dans la nuit qui précède le débarquement et les jours qui suivent, des groupes de SAS français sont largués derrière les lignes ennemies de la Bretagne au Jura afin d'encadrer la résistance et soutenir les opérations de Libération. Traqués et pourchassés par un ennemi impitoyable, ils passent plusieurs semaines dans des conditions très éprouvantes. Malgré des pertes importantes et de lourds sacrifices, les missions sont remplies et ces hommes terminent la guerre aux portes de l'Allemagne.

I.S.B.N. : 978-2-914211-75-8 - prix public : 60 €

Grand Format : 22 x 30 cm... 400 pages (environ)
12 cartes détaillées... plus de 250 photos intégrées au texte
 Réservez-le au prix de **50 €uros (+6 €uros de participation aux frais d'expédition).**
 Vous le recevrez directement chez vous.
Les chèques établis ne sont encaissés que le jour de l'envoi du livre prévu fin octobre 2009.

Bon de commande

à retourner à : **Editions GUNTEN - BP 70332 - 39101 Dole CEDEX**
 ou à l'auteur : **David PORTIER - 9 Allée Saint-Pons - 06460 St-Vallier de Thiey (tel : 06.84.03.17.66)**

Je soussigné M.....

Demeurant :

.....

Adresse mail : @

Souhaite commander exemplaire(s) de « **Les Parachutistes S.A.S de la France libre (1940-1945)** » de David PORTIER, au prix de 50 €uros + 6 €uros de participation aux frais d'expédition.
 Je joins un chèque correspondant à ma commande, libellé à l'ordre des **Editions GUNTEN**. Merci.